





JOURNAL ÉTRANGER.

JUIN 1758.

Humani nihil hic alienum. Terent



A PARIS,

Chez Michel Lambert, Libraire, rue & côté de la Comédie françoise, au Parnasse.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



JOURNAL ÉTRANGER.

ANGLETERRE.

I.

Essai de Traduction des Fables de Gay,

Par Mdme de K.....

Le Berger et le Philosophe.



UN Berger vivoit éloigné des Villes, exempt des soins auxquels on est livré par la soif du gain. L'âge avoit blanchi sa tête, & une longue expérience en avoit fait un vrai Sage. Pen-

dant les chaleurs de l'Eté & les froids de l'Hyver, il faisoit paître ses troupeaux; il les ramenoit à leur parc, & toutes ses heures étoient agréablement remplies par ces paisibles travaux. L'ambition & l'envie étoient pour cet homme heureux des passions inconnues, & en peu de tems ses vertus le firent connoître dans toute la contrée.

Un Philosophe fameux qui avoit puisé dans l'École les regles de sa vie morale, vint le trouver dans sa cabane, à dessein de mesurer l'étendue de son esprit.

„ D'où vient ton sçavoir, lui dit-„ il? As-tu pâli des nuits entieres sur „ les Livres? As-tu parcouru l'antique „ Grece & Rome? As-tu pesé l'esprit „ de *Ciceron* & approfondi le sens du „ divin *Platon*? Réponds-moi. Le „ Sage *Socrate* a-t-il épuré ton ame; „ ou tel que le prudent *Ulisse*, jetté par „ un destin contraire dans des Royau-„ mes inconnus, errant dans un grand „ nombre de Villes, en as-tu étudié „ les usages, les loix, les mœurs?

Le Berger répondit avec modestie; „ Jamais je ne m'engageai dans le

„ sentier de la science ; je n'ai point
„ non plus voyagé dans les pays étran-
„ gers, pour connoître le Genre Hu-
„ main, ses Loix & ses Arts. L'homme
„ est si exercé au déguisement, qu'il
„ trompe les yeux les plus clairvoyans.
„ Comment cette étude nous ren-
„ droit-elle plus sages ? Nous ne par-
„ venons jamais à nous connoitre nous-
„ mêmes. Les médiocres connois-
„ sances que j'ai acquises, c'est la
„ simple Nature qui me les a toutes
„ fournies ; c'est chez elle que j'ai
„ puisé mes maximes & ma haine enra-
„ cinée pour le vice.

„ Les travaux journaliers de l'Abeille
„ excitent mon ame à l'industrie. Qui
„ peut observer la prévoyante Fourmi,
„ sans se pourvoir contre les be-
„ soins à venir ? Mon chien, le plus
„ fidel de son espece, me remplit de
„ reconnoissance ; je remarque avec
„ soin sa docilité, son attachement ;
„ & je sers comme il me sert. Je
„ reçois de la Colombe des leçons de
„ constance & d'amour conjugal. La
„ Poule & tous les oiseaux qui sous

„ leurs aîles ſecourables défendent
„ leurs petits du froid, m'inſtruiſent
„ aſſez des dévoirs de pere.

„ La Nature m'apprit auſſi à évi-
„ ter les dédains & le ridicule. Je
„ n'offenſe jamais par des tons &
„ des airs importans. L'homme grave
„ & composé paſſera-t-il donc pour
„ ſage, tandis que les hommes mé-
„ priſent le ſérieux du Hibou? Je peſe
„ attentivement mes paroles : qui par-
„ le beaucoup, parle toujours inutile-
„ ment. Je fuis ſurtout les torrents
„ de mots. Eh qui peut écouter le ba-
„ bil de la Pie! Je n'irai pas em-
„ ployer criminellement mon adreſſe
„ à dérober les biens d'autrui : nous
„ déteſtons la rapacité des Milans,
„ des Loups, des Vautours qui mé-
„ ritent bien notre haine. N'a-t-on pas
„ une juſte horreur pour les Crapauds
„ & pour les Serpens? Cependant la ja-
„ louſie, la calomnie & la haine ré-
„ pandent un venin plus cruel. Ainſi
„ chaque être peut fournir des ſujets
„ de méditation ; ainſi les moindres
„ objets ſont pour un cœur vertueux

„ autant de leçons de morale.

„ Tu mérites ta renommée, ré„ pondit le Philosophe : tu es ver„ tueux, ainsi tu est Sage. C'est la „ seule vanité qui conduit la plume „ des Auteurs, & les Livres en „ sont infectés comme les Hommes. „ En étudiant les loix de la Nature, „ on établit ses maximes sur une vé„ rité certaine, & cette école est suf„ fisante pour donner à l'Homme des „ mœurs, de la sagesse & de la „ bonté ".

L'AVARE ET PLUTUS.

UN grand vent ébranla les fenêtres d'un Avare. Il s'éveille en tressaillant, sort de son lit, regarde, va, revient, parcourt sa chambre, visite chaque serrure, chaque verrou, & fait partout en tremblant la plus exacte recherche. Enfin il ouvre le coffre qui renferme son cher trésor : dans un doux ravissement il s'arrête à contempler cet or ; mais tout-à coup un trouble nouveau le saisit, il s'agite,

il frappe sa poitrine, ses regards sont égarés & ses remords lui arrachent l'aveu de son crime.

„ Si ces trésors fussent restés ca-
„ chés dans le sein de la terre, dit-il,
„ j'aurois connu la paix du cœur ;
„ mais partout la vertu se vend. Quel
„ prix, grands Dieux, peut compen-
„ ser les maux que le vice nous cause ?
„ O poison funeste ! Appas dangereux !
„ Se peut-il, homme trop foible,
„ que tout ce qui peut faire ta gloire,
„ soit si facilement détruit ? L'or ban-
„ nit l'honneur de l'ame, & lui en laisse
„ à peine l'apparence. L'or seul fait
„ tous les maux de la terre. C'est la
„ soif de l'or qui fit inventer l'épée
„ homicide & qui instruisit les cœurs
„ lâches dans l'art de la trahison, le
„ plus funeste de tous les Arts. Mais
„ qui peut nombrer les maux dont
„ l'or est la source ? Non, non, il
„ n'a laissé aucune vertu sur la ter-
„ re ".

Comme il prononçoit ces paroles en sanglotant, Plutus paroit. L'Avare tremble, ferme son coffre, & le

Dieu irrité s'adresse à lui en ces termes :

„ D'où te vient, malheureux, cette
„ fureur lâche & ingrate ? Que je re-
„ connois bien dans ton discours le
„ langage des hommes vils dont l'o-
„ pulence n'a fait qu'éclairer l'infa-
„ mie ! Est ce donc moi, misérable,
„ qui pervertis le Genre Humain ?
„ Ton cœur dévoré par l'avarice n'est-
„ il pas seul criminel ? Quoi ! parce
„ que l'homme vicieux abuse de mes
„ dons, il osera me blasphêmer ! Les
„ fripons ne se parent-ils pas du man-
„ teau même de la vertu, pour trom-
„ per dans la Société ? Et la gran-
„ deur, l'autorité ne deviennent-elles
„ pas dans leurs mains des instrumens
„ de tyrannie ? Quand des scélérats
„ remplissent leurs coffres, leur cœur
„ rongé par la soif de l'or, s'enfle
„ d'orgueil, d'insolence & devient
„ un assemblage des vices les plus
„ monstrueux. Au contraire l'or re-
„ mis entre des mains vertueuses, y
„ fructifie comme la rosée du Ciel :
„ comme le Ciel même il appaise les

„ cris de l'Orphelin, il seche les pleurs „ de la veuve. Et ils oseront accu- „ ser l'or de leurs crimes, ces mal- „ heureux dont le cœur s'est vendu à „ l'intérêt ? Les assassins peuvent donc „ aussi reprocher à leur épée tout le „ sang qu'elle a versé ".

LA JEUNE FILLE ET LA GUEPE.

QUEL murmure ennuyeux fatigue les belles ! De combien de sotises ne les obsede-t'on pas sans cesse ! Dans tous les lieux où brillent leurs charmes, les impertinents fourmillent autour d'elles. Mais si les tendres absurdités ne touchoient pas, dira-t'on, un regard sévere, un air méprisant écarteroit ces importuns : le plus petit coup délivre d'une mouche. Mais qui peut éloigner ainsi les petits-Maîtres ? Chassez-en un, un autre lui succédera. Il faut nécessairement qu'un sot fasse connoitre son frere, & qu'un fat recommande ses semblables. On est justement affligé de ce fleau, dès qu'on a prêté au premier une oreille complaisante.

Doris occupée de sa toilette, tantôt rêveuse, & tantôt gaie, méditoit sur sa beauté. Tel étoit son amusement pendant la chaleur du jour, lorsqu'une Guepe étourdie vient bourdonner autour d'elle. Elle avance, recule, menace tour à tour son col & sa joue. L'éventail de Doris la protege en vain : l'insecte revient promptement lui causer de nouvelles allarmes, les rebuts autorisent sa témérité ; enfin posé sur sa belle bouche, il ose en respirer le parfum. . . . . .

» Préserve moi, grands Dieux, de » ces insectes opiniâtres, s'écrie Doris irritée : » de tous les animaux impor» tuns que le ciel a faits, la Guepe est » le plus impertinent.

» Pourquoi me mépriser, dit celle-ci » d'un ton plaintif, pourquoi me dédai» gner, & m'injurier ? Belle Doris, » cette offense mérite-t'elle votre cou» roux ? Vos charmes seuls l'ont cau» sée : ces levres ont le coloris brillant » des cerises, la douce odeur de la » rose, & cette fleur virginale répan» due sur votre joue m'a fait croire

» que je voyois la plus belle pêche qui
» jamais exista sur la terre.

Doris appaisée s'écrie, » ah! Lisette, ne la frappe pas, & ne tue pas
» les Guepes comme des mouches vulgaires. Quoique celle-ci ait montré véritablement trop de hardiesse,
» c'est un insecte galant à qui je pardonne en faveur de sa politesse.

Ennivrée d'un si prompt succès, la Guépe va par tout se vanter qu'elle boit chez Doris le thé le plus doux, & elle le prouve en montrant le sucre resté sur ses lévres.

Cette nouvelle enhardit l'essain bourdonnant. Sur du succès, il vole tout entier près de la belle, il va prendre part aux friandises du jour. Les unes fredonnent, & voltigent autour d'elle; les autres s'arrêtent un instant, puis prenant leur vol, viennent badiner sur son sein: enfin toutes furent souffertes, jusqu'à ce que Doris s'apperçut que les Guépes ont un aiguillon, & qu'elle en sentit la blessure.

L'AMOUR, L'HIMEN, ET PLUTUS.

UN jour le Dieu des Amours occupoit sa troupe à divers travaux dans les bosquets de Cythere. Les uns apprêtoient son arc, ou le garnissoient de sa corde ; d'autres préparoient son carquois, ou armoient la fléche de ses ailes & de sa pointe d'or trempé.

Comme ils étoient attentifs à leurs différents ouvrages, l'Hymen paroit au milieu d'eux, & d'un air suffisant adresse à l'Amour ces paroles. » Petit
» fripon, privé de la vûe, sans adres-
» se & sans jugement, si desormais tu
» n'assortis mieux les mariages, il fau-
» dra qu'à l'instant même je renonce
» à mon état. Tu m'envoies tous les
» jours des gens si opposés que j'ai
» honte de les réunir sous mon joug.
» Aussi les vois-je toujours surpris dans
» peu de leurs liens. Une inimitié est
» entr'eux un sujet de querelle : le
» mari devient chagrin, soupçonneux,

» la femme aigre & brusque ; l'un » veut des respects & de l'obéissance ; » l'autre se plait à contredire & refu- » se de se soumettre. La Femme veut » agir à son gré, suit ses caprices, devient » coquette, & rend son Mari jaloux. Tous » deux s'évitent ; rien ne peut les sau- » ver que le divorce, & en ce point » seul le mari trouve sa femme com- » plaisante.

» Quelles affaires ; dit l'Amour, » ai-je jamais traitées avec vous ? Mes » dards ne volent point envain, mais » vous ne trafiquez que des cœurs mer- » cénaires, & c'est de vos engagemens » que les gens de Loix subsistent. Ai- » je jamais signé de contrats ? Si ceux » que vous avez unis, vivent en guer- » re perpétuelle, reprochez-le à Plu- » tus & non pas à moi.

A l'instant Plutus paroît : » Il est » vrai, dit-il, que l'intérêt seul dé- » cide tous les mariages. On ne » cherche ni la beauté, ni l'esprit, ni » le jugement ; l'Amour même en » est rarement le prétexte. Tous les » vœux des hommes me sont adres-

» sés, & je signe seul leurs contrats.
» Comment Belinde pourroit-elle se
» plaindre de sa destinée ? Elle n'a dé-
» siré qu'un rang. Doris étoit assez ri-
» che, mais il falloit qu'un mari lui
» donnat encore des titres. Enfin tous
» les hommes, riches ou pauvres,
» cherchent la fortune & rien au-delà.

L'avarice, sous quelque forme qu'elle asservisse les hommes, leur fait toujours subir les mêmes tourmens.

Le Chien et le Renard,

A un Homme de Loi.

Vous autres gens de Loi, je le sçai, vous pouvez tordre à votre gré les mots, les pensées. Je sçai bien encore que votre Art peut rendre le langage souple, & le plier aux désirs des Cliens; que les arrhes seules vous déterminent à soutenir le pour & le contre. Lisez-vous le cas le plus clair, vous l'envisagez toujours sous deux faces; car vous êtes sceptiques jurés, & vous soutenez que toute expression est douteuse.

Par-là le Bareau s'enrichit, & il n'eſt aucune cauſe que l'éloquence ne défende. Vous ne glâneriez que bien peu, ſi chaque homme pouvoit expoſer ſes droits. Mais qui oſeroit rédiger un Acte, à moins que l'on ne vous ait préalablement payé? Eſt-il dreſſé, & pour en augmenter les frais, bien enflé de verbiage Gothique (1)? Alors nous ſommes bien ſûr de la protection de la Loi, juſqu'à ce que le premier Praticien y trouve une nullité. Lorſque vous parcourez les volontés d'un Teſtateur, votre prudente interprétation les rend toujours vôtres; car vous ne liſés qu'avec l'intention d'y trouver ce qu'il ne penſa jamais. Puiſque les choſes ſe paſſent ainſi, *ſe defendendo*, je m'écrierai publiquement en faux contre tous vos *innuendo*.

Quand l'induſtrieux *Porta* nous dépeint chaque animal, & chaque oiſeau

---

[1] En Angleterre on écrit tous les Actes en caractere Gothique.

ſous toutes ſes faces, la tête, l'œil, la forme du nez nous font connoître ici un Hibou, & là un Singe. Si de même un de mes crayons vous rappelle quelque ami, vous montrés auſſitôt la piéce & vous en donnés la clef : vous l'y trouvés peint trait pour trait, & cette copie prétendue paroit tellement reſſemblante, que tout le monde en la voyant dit, *c'eſt lui-même*; & rit avec éclats. J'ai, ainſi que *Porta*, peint en général d'après la Nature. Eſt-ce par vous ou par moi que la ſatyre eſt fixée ? Epargnés donc vos peines, Monſieur, & ne commentés pas mes ouvrages. Toute médiſance m'eſt odieuſe, & je ne juge perſonne. J'abhore l'eſprit de parti, & de préjugé ; enfin, Monſieur, je n'écris point de libelles.

Mais faudra-t-il donc que je ceſſe de faire dans mes Fables la guerre au vice, parce que je rencontre un fripon trop délicat ? Faudra-t-il s'abſtenir de la lecture du Décalogue, de peur que les Scélérats l'écoutant ne tremblent ? Si j'ai diffamé le vice dans mes fictions gé-

nérales, eſt-ce donc par moi que l'application en eſt faite, ou par l'intime connoiſſance que chacun a de ſoi-même? Les animaux ſont mon ſujet: m'accuſera t-on de ce que ſouvent l'Homme moral leur reſſemble? Je ne donne à aucun homme le nom d'Ane ni celui de Singe; ce n'eſt qu'au fond de ſa conſcience qu'il peut lire ſon vrai nom. Je ne compoſe pas auſſi des Ecrits à titre d'offenſe perſonnelle: ſi quelqu'un croit devoir s'en plaindre, il ſçait apparamment ce qui lui eſt dû.

Un Chien de Berger mal habile à choiſir ſes amuſemens, ſe fit des amis de toutes les ſortes, & il connut ſurtout un Renard auquel des viſites fréquentes l'attacherent de plus en plus.

„ C'eſt une choſe bien cruelle, lui diſoit un jour cet ami, „ que „ l'homme ſoit ſi fort acharné à ca„ lomnier notre race. On peut ren„ contrer ſans doute bien des coquins „ parmi nous, ainſi qu'entre les Chiens, „ ou, ſi vous voulez, les Hommes. Ce„ pendant on peut parmi ces der-

» niers, quoique nous l'ignorions vous
» & moi, trouver des cœurs vrais &
» honnêtes; mais ils voudroient per-
» ſuader qu'en fait de fraude nous
» ſommes leurs maîtres. Qu'ils ayent
» tort ou qu'ils ayent raiſon, n'exa-
» minés, je vous prie, que mes ac-
» tions. Aucun préjugé ne peut aveu-
» gler un ami: vous connoiſſez d'ail-
» leurs ma ſincérité, je vous jure que
» mon honneur m'eſt plus cher que la
» vie même.

Le Chien ſe fiant à ces beaux diſcours, fut guéri de toute méfiance; & il crut le cœur de ſon ami auſſi pur que le Ciel même.

Comme celui-ci prêchoit un jour ſur la conſcience, ſur le mérite, & ſur l'honnêteté, le Renard tout à coup s'interrompant, dreſſe l'oreille & baiſſe la queue.

» Qu'entends-je, dit-il, feroit-
» ce des Chaſſeurs? Qu'eſt-ce que ce
» ce bruit dans le grand chemin?

» Raſſurez-vous, repondit le Chien;
» aucun danger ne vous menace, &
» vous en ſerez quitte pour la peur.

» C'eſt aujourd'hui jour de marché à » la Ville voiſine & quelque femme » de Fermier paſſe. Je ne me trom- » pe vraiment pas : c'eſt la Dame » *Dobbins* elle-même avec ſa vo- » laille, je la reconnois à ſa Jument » pie.

» Je ne m'attendois pas, répond l'autre avec un air fanfaron, » à » eſſuyer vos railleries, mais votre » penſée ſe peint dans vos yeux. Qu'y » a-t-il de commun, je vous prie, » entre cette Dame *Dobbins* & moi ? » Me croyez-vous donc capable d'a- » voir pillé ſon poulailler ? Prouvez » que je lui doive un dénier ?

» Ami, répond le Chien, je vous » jure que mon deſſein n'eſt pas de » vous offenſer. Mais d'où peut ve- » nir ce ſoupçon, d'où vient cette co- » lere ? Donnez à mes mots l'accep- » tion commune, & vous n'y trou- » verez certainement aucune injure. » Autant que je l'ai pû voir, vous » avez toute l'innocence d'un Agneau.

A ces mots le Renard s'emporte ; il gronde, il tempête, il jure ;

langage que jusqu'alors il s'étoit gardé de parler. » Que m'importe vo-
» tre Agneau, dit-il ? Cet avis ef-
» fronté, vil fripon, me fait connoitre
» quelle conduite vous tenez. Si votre
» maitre a perdu trois Agneaux la
» nuit derniere, est-ce à moi à
» payer ce vol ? Vos basses refle-
» xions voudroient dire que c'est moi
» qui les ai volés, mais vous en avez
» menti.

» Tu es un filou & un sot, repliqua le Dogue : » je peux te don-
» ner ces deux noms, tu les mé-
» rites. L'application que tu as faite
» de mes discours, décéle ton crime,
& ces cris ne sont que ceux de ta
» conscience coupable «. Il dit, court sur le Renard, & étrangle le fripon convaincu par ses plaintes mêmes.



LES ABEILLES DÉGÉNÉRÉES.

Au Docteur Swift, Doyen de Saint Patrice.

J'AVOUERAI un Ami dans tous les lieux, dans tous les tems, quoique les anciennes Cours ayent blamé cette conduite. C'étoit alors en bonne politique une grande erreur, je le ſçai; on penſoit que les amitiés pourroient avoir trop de durée,& ce que l'on appelloit, en terme d'art, un eſprit prudent, c'étoit celui qui ne perd jamais ſon propre intérêt de vue. D'autres tems, d'autres amitiés : c'étoit l'axiome politique.

Je ſçai que vous avez beaucoup d'ennemis, & qu'en vous avouant pour ami, je partage leur haine. Je ſçai qu'il n'eſt aucun fripon, quelqu'il ſoit, qui ne redoute vos diſcours ou vos Ecrits, & qui ne vous haïſſe. Vous êtes ſi libre dans vos ouvrages, qu'ils ne peuvent jouir en paix du bien qu'ils

prennent à autrui. Vous vous faites détester & maudir par des gens de tous les états ; l'envie anime contre vous & contre Pope tous nos petits Ecrivains, nombreux troupeau. Quant aux efforts de ces derniers, il est vrai que leurs Imprimeurs en sont seuls les dupes.

Mais justes Dieux ! quels hommes (car les stupides ont pû autrefois occuper un rang à Londres) ont répandu contre vous des calomnies, des libelles, preuves autentiques de votre esprit & de vos vertus! Pensez y bien : vos ouvrages ont attaqué ces hommes de mérite ; vous n'avez donc rien que ce que vous méritez, & l'on peut conclure delà que vos amis sont en petit nombre ; quelques sages avec moi le forment. Pour mettre ma pensée dans un plus grand jour, je vais vous dire la fable suivante. Elle ne peut faire au tems présent aucune allusion ; ainsi je ne vous en fais part que comme d'une leçon de morale.

Une Abeille très politique, mais sans talent, négligeoit les Arts ; elle n'aimoit

que le luxe, étoit arrogante & vaine; avide de pouvoir & plus encore de gain; elle séduisit presque tout l'essain par des présens & des flateries: les petits fripons enrichissent les grands.

Quand elle eut rempli ses vues, c'est-à-dire, atteint au point d'amasser d'immenses richesses, sa vanité éclata; la seule impudence fut auprès d'elle un mérite, & toute Abeille un peu timorée manquoit d'esprit & de talens. Celles qui suivoient les loix de l'honneur, furent dédaignées comme de sottes délicates, & bannies. Les distinctions, les faveurs ne furent accordées qu'aux riches; la pauvreté seule fut basse, & l'industrie fut un objet de mépris & de dédain: on ne fit cas que de celles qui pouvoient être de quelqu'avantage. L'amour de la patrie, les Loix, la Justice furent forcés de céder leur place à des projets interressés; enfin tout l'essain avide de partager le pillage, négligea les travaux communs.

» Laissons, disoit-elle, laissons ces » êtres vulgaires & d'esprit borné em» ployer leurs jours entiers à des Arts

» vils

» Arts mécaniques ; mais nous que la
» nature a douées d'un génie ſublime,
» mépriſons & évitons la baſſeſſe de
» nos peres. La vie de la Guépe & du
» Bourdon, vous devez en convenir,
» eſt plus élégante que la notre ; ils
» s'amuſent comme des gentils-hom-
» mes ; ils paſſent leurs jours en
» fêtes perpétuelles que nulle affaire
» n'interrompt, & ils s'engraiſſent no-
» blement de l'induſtrie de leurs voi-
» ſins.

Une Abeille entêtée qui travailloit dans ſa cellule, entend ces diſcours, & enflammée d'indignation, elle répond vivement.

» Je mépriſe & déteſte ta vanité ; les
» loix protegent nos droits naturels :
» t'offencer c'eſt les défendre. Quoi !
» le luxe corrompra la ruche, & per-
» ſonne ne s'oppoſera à ce pernicieux
» torrent ! Soutenez l'honneur de vos
» peres : ce n'eſt qu'en le détruiſant
» que votre Chef de bande s'éleve.
» Songez que l'induſtrie eſt la baſe de
» notre état ; que ce ſont les travaux
» & le gain de nos ancêtres qui les

» ont rendus puissants & célebres.
» Soyez vertueux, rejettez l'opprobre
» que l'on vous prépare, apprenez qu'en
» vous livrant à des vices particuliers,
» vous minez, vous ruinez les fonde-
» mens de l'Etat.

Elle dit : à l'instant chassée, on la railla avec insolence. Un seul couple d'amies dédaignant comme elle cette espéce dégénerée, l'accompagna dans sa retraite.

» Que ces Bourdons, dit-elle en fuyant, » que ces vils insectes (je
» leur donne le nom qui leur plait le
» plus) oppriment seuls notre patrie.
» Leur haine prouve nos vertus & no-
» tre zele pour le bien public. Dédai-
» gnées & rejettées par cette bande cor-
» rompue, nous n'en serons que plus
» honorées par un petit nombre de sa-
» ges.

LE CHEVAL DE BÂT, ET LE COURIER.

A un jeune Seigneur.

COMMENCEZ, Milord, dès votre jeunesse à souffrir la vérité, à l'encourager même, & ne m'accusez pas de vous manquer de respect, si je n'ai pas en vous parlant ce stile flateur que plus d'une langue venale emploie tous les jours à enfler votre vanité.

L'arbre est distingué par le fruit qu'il porte. Que la vertu soit donc votre premiere recherche : suivez les traces de vos ancêtres, pour mériter comme eux le titre de grand ; comme eux dédaignez les actions vulgaires, & prouvez par vos vertus que votre origine est illustre.

On ne vit jamais, il est vrai, briller sur la table de vos ayeux que fort peu de vaisselle plate ; mais leur conscience fut incorruptible. Ils ne ramperent jamais aux levers avec bassesse ; jamais

leur honneur ne fut engagé. Leurs mains pures rejetterent tout présent : toujours jaloux du bien de l'Etat, ils le servirent en vrais Citoyens ; ils furent l'appui de nos Loix, ils porterent sans cesse l'amour de la Patrie dans le cœur ; ni pension, ni honneur n'étoient capables de les séduire. On les a toujours entendu parler comme ils pensoient & voter de même : c'est ainsi qu'ils ont illustré leurs places ; c'est ainsi qu'ils se sont acquis le glorieux titre de Grands.

Si trop fier de votre naissance & croyant qu'elle vous suffit, vous méprisez le sçavoir, vous n'êtes qu'un sot, exposé à une plus forte lumiere. Quand l'homme d'esprit foible & bas est élevé au premier rang, ses vices n'en sont que plus remarquables. Si vous-même devenant un artisan de fourberies, vous pouviez jamais condescendre à des projets frauduleux, nous vous payerions alors du mépris qui vous seroit dû ; en cela, Milord, comme en tout le reste, vous auriez la prééminence.

Qui a rendu votre nom illustre ?

C'eſt la vertu. Votre naiſſance ne vous à tranſmis que le nom, & c'eſt vous ſeul qui pouvez lui conſerver tout ſon luſtre. Ne penſez pas que votre couronne, ou un orgueil indomptable, puiſſe cacher votre ignorance. On n'hérite pas du ſçavoir ; il n'eſt que le prix d'une longue & pénible étude. Votre rang, Milord, exige un mérite éminent, & tel que celui qui a fait révérer vos Peres : ſi vous dégénérés, leur gloire augmentera votre opprobre.

Tous les ſoirs & tous les matins un Courier vouloit voir ſes Chevaux manger leur avoine. Cette attention diminuoit à la vérité les profits de l'Hôte, mais auſſi ſes Chevaux avoient tout ce qu'il leur achetoit. Si nous étions en tout auſſi exacts, les rangs élevés feroient fort peu lucratifs.

Les Chevaux de notre Courier avoient donc toute leur meſure, & il écoutoit avec joie le bruit du grain broyé ſous leurs dents. Tout à coup ſurvient entre eux un débat ; ils henniſſent, piaffent, mordent & ruent.

Un Cheval de bât écumant & tournant la tête d'un air courroucé, lança sur eux des regards pleins d'orgueil & de furie.

„ Ciel, dit-il, que mon sort est „ dur ! Quoi ! mon illustre naissance „ est oubliée jusqu'à ce point ! Réduit „ à un honteux esclavage, état in„ digne de mon origine, faut-il en„ core supporter les viles attaques de „ ces misérables, de ces vulgaires ha„ quenées ? Voyez ce *Tonnant* rogneux ; „ cette brute mal née qui ose écar„ ter ma tête du ratelier ? Dinerai-je „ donc, moi qui suis un ancien No„ ble, dinerai-je des restes impurs de „ ces animaux ? Quoi ! attaqué, frap„ pé par un ennemi si bas ? Que ma „ naissance souffre de ces coups ! On „ parle encore au Marché-Neuf de „ mon grand pere, & les Maqui„ gnons en font l'éloge. Là tous les „ ans on se rappelle ses victoires ; ses „ prix de courses y sont tous enre„ gistrés. On le voyoit toujours sortir „ dans la plaine, couvert d'une livrée „ brillante, & il ne revenoit que cou-

„ tonné de lauriers, au son des tam-
„ bours & des trompettes. Voyez-donc
„ en moi son fils, vile populace; res-
„ pectés mon sang.

„ Vain sot, lui dit le Courier;
„ quel respect fut jamais dû à la va-
„ nité? Apprends que c'est ton étour-
„ derie & ton cœur bas qui t'ont fait
„ esclave. Ta jeunesse obstinée ne dé-
„ daigna-t-elle pas d'apprendre à con-
„ noitre & à suivre les mouvemens
„ de la bride? Les Fats de ton espece,
„ aveugles pour le vrai mérite, ne
„ se remplissent la tête que de fan-
„ taisies vicieuses. Et que m'importe
„ qui t'a engendré, rétif, jaseur, or-
„ gueilleux, & sot? Je révere tes an-
„ cêtres, cela leur est dû; mais, brute
„ inutile, en as-tu plus de mérite?
„ Demande à tous les Couriers: ils
„ te diront que ton allure est mau-
„ vaise. Ne me vante donc plus ta
„ noblesse qui ne te donne ni force
„ ni pas. Quel profit t'apportent tes
„ fanfaronades? Tout bien exami-
„ né, un Ane a plus de mérite que
„ toi “.

Ne nous laissons jamais séduire par l'extérieur. Un Ane doit toujours être traité comme un Ane.

LE SINGE QUI AVOIT VU LE MONDE.

UN Singe désirant de réformer sa Nation, résolut de voyager dans les pays étrangers & d'en étudier les usages. » Les Hommes, se disoit-il, parcou- » rent ainsi les contrées lointaines, » pour en rapporter chez eux les belles » manieres: c'est dans ce glorieux dessein » qu'ils s'exposent à mille dangers, à » milles fatigues. La Sagesse est fort » souvent un effet de l'infortune.

Pug partit plein de ses idées. Il rencontra un piége perfide, y fut pris, & puis conduit au marché de la Ville voisine. Mais que son sort devint digne d'envie! Il eut pour prison la chambre d'une Marquise. Orgueilleux de son esclavage, comme un Amant l'est de ses liens, il gagna de jour en jour la faveur de sa maîtresse. Assidu dans tous les lieux où l'affaire du jour, la toilette l'appelle, ses tours imitatifs

l'amusent: il boucle ses beaux cheveux, il déploye son éventail, il l'agite ; ses talens & son esprit sont surs de briller & d'être vantés dans les cercles, dès que la conversation devient languissante. Enfin tout fier de tant de louanges, il s'imagine posséder supérieurement la galanterie la plus rafinée, & brule de civiliser la République des Singes : il épie l'occasion de briser sa chaine, & retourne à son bois natal.

Ses Confreres aussitôt l'entourent, pour considérer sa démarche & sa parure affectée, spectacle étonnant pour eux. Les uns louent ses grands paremens ; d'autres trouvent de mauvais gout son habit richement brodé ; ceux-ci admirent sa petite péruque ; ceux-là sa grande queue noire & son dos couvert de poudre ; mais tous parlent avec envie de son élégant nœud d'épaule.

» Ecoutés tous & profités, leur dit-il avec vivacité, » je viens vous rendre polis & sages. Apprenez à vous » connoitre ; pésez bien votre mérite, » & soutenez dignement votre rang, » tout près de celui de la race hu-

» maine. Croyez moi : depuis longtems
» je vis & je converse avec les hom-
» mes ; j'en ai étudié les manieres & la
» politesse ; corrigez vous en m'imitant
» Voulez vous vous enrichir ? Faites
» commerce de flatteries : sçachez dis-
» simuler votre mépris & votre haine ;
» ne semblez agir que pour vos amis,
» & ne les employez en effet qu'à vos
» vues particulieres. Qu'un sot amour
» de la vérité n'asservisse pas votre es-
» prit ; soyez prompt à mentir pour
» votre avantage. Acharnez vous à
» noircir le mérite : la calomnie est le
» sel de la conversation. Prétendez à
» tout avec impudence, & l'on vante-
» ra vos talens. Je connois le monde :
» observez-moi bien, & vous égalerez
» les hommes.

Il fit ensuite une pirouette, & le cercle d'admirateurs marmotte en grimaçant son éloge. Bientôt gonflés d'orgueil, d'envie & de haine, ils déchirent sans distinction : imitateurs zélés de la race humaine, ils marquent chacun de leurs jours par de nouvelles noirceurs.

On peut à ce portrait fidele recon-

nôtre maints jeunes sots, trop grands pour être envoyés à l'école, & dont les voyages completent la folie. Observateurs étourdis de toutes les sotises qui distingent les fats, ils boivent, jouent & se parent. Ignorants, & dissolus, ils ne sont capables que de dédain & de mépris pour toute espèce de sentiment noble ; leur ame toute entiere est imbibée des poisons du vice.

LE MOINEAU ET LES DEUX HIBOUX.

DEUX graves Hiboux conferoient sérieusement ensemble. » Que le gout » est dégéneré, disoit l'un ! Dans quel » endroit aujourd'hui la sagesse reçoit » elle les honneurs qui lui sont dus ? » C'étoient les sages Grecs qui sçavoient » connoitre ce que c'est que le vrai » mérite ; la preuve en est qu'ils ren» doient toutes sortes d'honneurs à nos » peres. Ils peserent attentivement la » dignité de tous les oiseaux, & tâ» cherent de sonder la profondeur *Glau*» *cetique*. Athenes, le siége de la scien-

» ce, nous révera unanimement; les ti» tres que nous méritons, nous y furent » donnés, & l'oiseau Athénien fut ado» ré dans tout le monde.

» Frere, vous raisonnéz bien, repli» qua son compagnon, en ouvrant à » moitié les yeux, vous raisonnez bien: » Athenes fut le siége de la science, & » la vraie science est éclairée. Athé» nes nous plaça sur le casque de Mi» nerve, comme le simbole du Génie; » mais maintenant helas! nous som» mes négligés, & le moineau jaseur » est plus considéré que nous.

Un Moineau, qui perché près d'eux les entendoit étaler ainsi leur orgueil, exprima vivement en ces mots son impatience.

» Qui trouve sotise, trouve orgueil. » Vous futes honorés à Athenes, je le » sçais, & placés sur le casque de Mi» nerve; mais tous les oiseaux, excep» té vous, sçavent pourquoi. Les Grecs » vouloient enseigner par là que nous » ne jugeons que très faussement, » quand nous nous bornons à l'exté» rieur, & que nous ne devons pas

» lui accorder notre estime, puisque
» des sots graves comme vous peuvent
» proitre sages. Voulez vous être esti-
» més ? Soyez moins fiers, & vivez
» comme la nature vous le dit. Vous
» ferez alors une chere exquise; les Fer-
» miers reconnoissants loueront votre
» vigilance; des repas de souris bien
» grasses récompenseront votre peine,
» & le Chat le plus alerte ne sera pas
» mieux traité.

LE COURTISAN ET PROTÉE.

Un Courtisan a-t'il perdu les bonnes graces de son maître ? il court au fond d'une campagne cacher sa honte & ses ennuis. Là condamné à l'exercice & à la sureté, il prend soin que ses jardins & sa maison annoncent ses richesses. Il forme des plans nouveaux dans l'espoir de piller sous un autre regne. Aussi avide de gain qu'Alexandre le fut d'empires, il soupire après le pouvoir de ruiner les autres Royaumes.

Comme un de ces Courtisans se

promenoit, sans sa baguette, le long de la mer, rêvant au moyen de rentrer en grace, du milieu des flots qui couvroient circulairement le rivage, Protée s'éleve & lui parle ainsi.

» Vous venez de la Cour sans dou» te; je crois m'en appercevoir à votre » air plein d'importance »: Le Courtisan lui avoue que ses amis l'avoient trahi & rendu victime de leur brigue.

» Sois témoins, lui dit le Dieu, de » mon Art incomparable. Je change » de forme à mon gré; mais on m'a » dit que les Courtisans osent rivali» ser avec moi ». Il dit & aussitôt changé en Serpent hideux, il fait bouillonner les eaux sous sa longueur monstrueuse.

» Nos Courtisans, dit le Milord, » quoique fiers, sont tous de race rep» tile comme vous. Ils prennent cette » forme horrible, pour éviter la tem» pête, & quand le soleil se montre, » ils profitent de ses rayons; ils sifflent » méchament, glosent avec envie, & » changent d'habits comme le tems. » Enflés d'un lustre de quatre jours,

» ils marchent tête levée, quoique nés
» dans la bassesse.

A l'instant Protée devint Lion : furieux il sécoue sa criniere, il frappe le sable, & tout à coup il prend la forme & les regards farouches du Linx ; puis tour à tour il devient Ours, Ane, Renard, Loup, Crocodile.

» Si je n'avois pas vu la Cour, lui dit notre excourtisan, » ces change-
» mens pourroient me surprendre ;
» mais les gens de ce pays occupés
» du gain du jour agissent tous de cet-
» te maniere, tant que leur maître veut
» les employer. Tour à tour Loups,
» Linx, & Lions, leurs meilleurs amis
» sont leur proie ; ils sçavent aussi agir
» en Ours, en Renards ; leurs vols sont
» tantôt furtifs, tantôt faits avec vio-
» lence. Quelquefois encore ils braient
» dans les *Chambres* ; ils y prennent de
» nouveau la forme de bêtes de proie,
» ou devenus Crocodiles ils dévorent
» ceux qu'ils appellent, & mettent ain-
» si en usage les fraudes de chaque
» espéce ». Il dit, vole à Protée & le lie : le Dieu captif tente en vain de s'échapper.

» Maintenant, Protée, dit le Courtisan, » dis la vérité, avoue ta défaite » & l'infériorité de ton Art.

Usez de force ou de surprise : un bon Courtisan vous échapera toujours. Il ne connoit aucuns liens, & rien ne le force jamais à abandonner ses finesses.



I I.

EXTRAITS

De divers Papiers Publics.

Extrait de l'Inspecteur.

MONSIEUR, j'ose m'adresser à vous dans ma propre cause, qui est celle d'un nombre infini de compagnons d'infortune. Nous réclamons tous contre le plus absurde, le plus déraisonnable & le plus préjudiciable établissement que la mode ait jamais imaginé.

Quand je vous aurai dit que j'ai passé la plus précieuse partie de ma vie, & que j'ai dépensé toute ma fortune, pour embrasser une profession qui ne me donnera pas de pain d'ici à 20 ans, je n'aurai pas besoin d'ajouter que je suis un jeune Médecin. Mon pere, homme d'une rare prudence,

étant lié avec M. *Hansloane*, crut qu'il ne pouvoit élever son fils dans aucun métier préférable à celui où il voyoit que son ami gagnoit tous les ans 4000 livres sterlings (1). En conséquence, je fus envoyé à l'Université pour étudier la Médecine. Faut-il l'attribuer, M. à ma capacité particuliere, où à la brieveté des enseignemens de l'Université? Tout ce que je puis vous dire, c'est que je digerois facilement, ou plutôt je dévorois les leçons qu'on me donnoit, & lorsqu'il fut question de quitter l'Université, j'eus la satisfaction d'être bien assuré que je possédois supérieurement tout ce qu'on y enseignoit, & que par conséquent j'étois parfait Médecin.

Londres étant le seul endroit où l'on peut faire fortune, j'y vins pour y pratiquer. Je ne vous dirai point, sans rougir, qu'àpeine fus-je admis à l'intimité de trois ou quatre de mes confreres, que je me trouvai avoir appris tout, excepté la guérison des maladies.

---

(1) Quatre-vingt mille livres.

Je découvris donc que je ne sçavois rien : la honte qu'il y auroit eue à me retirer du poste important & honorable que j'occupois, me retenoit. Cependant je sentis que la place étoit trop audessus de mes lumieres. Ne pouvant en remplir les devoirs, j'eus assez de conscience pour ne pas vouloir assassiner des gens que d'autres auroient pû sauver.

Je quittai donc ma maison, je pris un logement tranquille à portée d'un de nos Hôpitaux; j'allai au Caffé que fréquentent les Médecins les plus estimés, & je consacrai cinq années dans l'obscurité à un cours d'anatomie régulier, à des dissections, à des études particulieres dans ma chambre, & à un service assidu dans l'Hôpital. C'est ainsi qu'il me fallut donner un tems considérable, & le reste de ma fortune à des études que je m'imaginois être finies en sortant de l'Université.

Depuis six mois, j'ai fait ma seconde apparition. Sans trop d'amour propre, je me flatte d'en sçavoir autant aujourd'hui que mes confreres

Je me montrai dabord parmi eux, sans qu'aucun voulut me fréquenter. Je les visitai, & mes conversations sentoient tout-à-fait le Docteur studieux & instruit : j'eus la satisfaction de les voir rendre justice à mes études ; mais toutes les fois que je parlois de la Médecine, comme de ma profession, je les voyois secouer la tête, & j'entendois dire à mes meilleurs amis que je ne ferois jamais rien de cette façon là.

Allarmé d'une prédiction aussi terrible, j'en examinai sérieusement la source. Je me convainquis que la vraie science ne sert que fort peu pour figurer dans la profession. Le ton insolent de la pédanterie que j'avois rapporté, après six ans d'Université, m'avoit occasionné beaucoup d'humiliations, lorsque j'avois trouvé mes prétentions si peu fondées. Cette atteinte qu'avoit essuyée mon amour propre, m'avoit fait changer de note ; j'avois dégénéré, & j'étois tombé dans une imbécile timidité ; je parlois si bas qu'apeine m'entendoit-on ; je n'osois regarder en face ceux à qui je parlois. Mes veilles

m'avoient rendu aussi las & aussi décharné que les corps que je disséquois. Le charbon de mes fourneaux m'avoit noirci tout le visage. Quelque défaut de soin sur la façon de me mettre, joint au dépérissement de ma figure, m'avoit rendu semblable à un habitant de l'autre monde.

Je fis enfin attention à ce désordre, & voyant que je n'étois pas comme mes confreres, j'envoyai chercher un Péruquier, un Tailleur, des Marchands, des Ouvriers de toute espéce; & après m'être enfermé une semaine, je parus avec une pérruque nouée, autant Docteur qu'on peut jamais l'être.

J'en fus mieux reçu parmi mes confreres, mais ma fortune n'en avançoit pas davantage. Je me montrai, je me promenai dans le parc. Je n'épargnai rien pour me faire des pratiques. Enfin j'eus une malade. Comme le cas n'étoit pas désespéré, je la guéris; mais malgré mon succès, je voyois un air de dédain & de mécontentement général dans la famille & parmi les amis de la maison. Enfin après la cure j'eus la mortifica-

tion d'entendre dire à une parente, qui est cet homme dont on n a jamais entendu parler ? Nous serons bien heureux si la Malade n'a pas de rechute. Je continuai, comme ami, mes visites dans la maison. Quelqu'attention que j'y misse, je n'aurois cependant jamais appris le vrai motif des désagrémens que j'y avois essuyés, si je n'avois un jour écouté une belle Dame qui rendoit visite à ma malade. Après plusieurs questions auxquelles cette derniere répondit en ma faveur, la parente s'écria : *bon Dieu ! un Docteur à pied !* C'en fut assez pour moi, heureux d'avoir deviné l'enigme. J'achetai aussitôt un carosse, & je menai un genre de vie tout différent, mais beaucoup moins agréable que celui que je menois auparavant. Au lieu d'employer le matin à l'étude ou aux dissections, au sortir de ma toilette & du déjeuné, je suis aux ordres de mon cocher, & convaincu qu'il n'y a pas d'autres moyens pour mettre en vogue un jeune Médecin, je roule en triomphe dans les rues de Londres pendant

cinq heures ; après quoi mes chevaux & moi nous prenons le rafraichissement nécessaire pour nous préparer aux fatigues de l'après midi.

Comme je n'ai pas d'occupation réelle, ni assez de visites pour pouvoir remplir ma journée, j'ai été quelque tems embarrassé pour atteindre à l'art de ne rien faire qu'avec une sorte de grace. Enfin j'ai trouvé un plan dont je ne me départirai point, & en conséquence duquel mon carosse va, pour ainsi-dire, tout seul aussi uniformément qu'un coche. Je vais de chez moi chez un Libraire, de chez ce Libraire à un Caffé, de ce Caffé à un autre Libraire à un mille delà, & de ce dernier, à un Caffé à un autre mille. Au moyen de cette tournée, on me voit tous les jours dans tous les coins de la Ville, & comme je ne manque jamais de me trouver aux trois Caffés où vont les Médecins, il n'y en a pas un qui ne me voie tous les matins.

C'est là, M. la maniere moderne d'être connu : voilà la méthode arbitraire qu'un public extravagant pres-

crit aux Docteurs. Je vous prie de faire vos efforts pour persuader à ce Public, que notre tems pourroit être employé beaucoup plus utilement; & s'il est possible, sur vingt de nos carosses qui usent le pavé de Londres, détruisez-en dix-neuf, en démontrant à leurs Propriétaires, qu'à moins d'être enragé, on ne doit point s'aviser de payer deux guinées par semaine pour ses chevaux, tandis qu'on n'en gagne quelquefois pas une dans sa profession.



III.

EXTRAIT

DU CONNOISSEUR.

Lettre écrite à l'Auteur, par un Mari malheureux.

Fervens difficili bile tumet jecur. (Horat).

MONSIEUR, la coutume des Maris d'Efpagne eft, dit-on, de ne laiffer jamais fortir leurs Femmes, fans une vieille qui les accompagne foigneufement. La mode de Turquie eft de confier les Femmes aux foins d'un Eunuque vigilant. Mais je n'avois jamais étendu dire qu'en aucun pays les hommes fuffent foumis à une telle loi. Hélas, Monfieur! ma Femme eft pour moi une vraie *Duegne.* Elle me garde à peu près comme le *Kifler Aga* pour-

roit faire la Sultane favorite. Pour peu qu'elle ait de soupçon sur mon compte, elle ne me perd point de vue, elle s'attache à moi, comme si elle n'étoit que même chair & mêmes os. Elle ne me laisse point sortir sans elle, de peur que je ne m'égare ; elle me suit dans la maison, comme on suit un enfant à la lisiere. Si je descends les escaliers pour le moindre besoin, elle me crie, *Mon cher, vous ne sortez pas ?* Enfin, pour plus grande sureté, elle serre mon chapeau & ma canne avec ses gands & son petit chapeau (1).

Je ne me flatte point d'être plus beau ni mieux fait que les autres hommes, & elle n'a pas, du moins à mes yeux, moins de charmes que les autres Femmes. J'ajouterai encore que je ne suis pas fort vif ni de constitution robuste. D'ailleurs il n'y a pas plus d'un mois que nous sommes mariés, & cependant elle compte si peu sur

---

[1] Les Femmes Angloises ne sortent point sans un petit chapeau.

moi, que je ne puis pas même en public faire la moindre civilité à une Femme, sans allarmer sa jalousie. » Cel-» le-ci est une fieffée Coquette, dit-elle, » celle là est entretenue. L'une » m'a fait un clin d'œil qui prouve de » l'intelligence ; l'autre m'a donné un » coup de coude qui signifie quelque » chose ». Imaginez-vous, Monsieur, qu'une Religieuse entreroit plutôt dans un Couvent, de Moines qu'une jeune Femme ne trouveroit accès dans notre maison. Tout ce qui n'est pas grand mere essuie les affronts de ma Femme, & elle n'est jamais chez elle que pour les Vierges de 60 ans, ou pour les beautés du dernier siécle.

Elle ne me permet pas même de fréquenter les hommes : elle regarde les garçons en particulier comme autant de séducteurs & d'entremetteurs d'affaires secrettes. Un soir à la vérité elle s'étoit hasardée à me laisser aller à la taverne avec quelques-uns de mes amis ; mais à peine la premiere bouteille étoit-elle vuidée, que nous vîmes arriver mon garçon qu'elle

avoit envoyé avec la lanterne pour me ramener au logis. Je le renvoyai avec ordre de revenir dans une heure ; mais un quart d'heure après la Femme de Chambre arriva pour me donner avis que *ma chere* étoit au lit malade, & qu'elle vouloit me voir dans l'inſtant. Je me préparois à obéir, lorſqu'à notre grande ſurpriſe la malade entra dans notre chambre; fit des lamentations ſur ma dureté, & tomba dans des convulſions dont elle ne revint, que lorſque nous fumes rentrés. Là elle ſoutint que les Tavernes étoient des lieux infâmes où on n'alloit que pour y rencontrer des proſtituées, & elle finit par me déclarer qu'elle étoit dans la ferme réſolution de ne me laiſſer jamais aller à aucune Taverne, à moins qu'elle ne fût de la partie.

Vous jugez bien, Monſieur, qu'elle ne prend pas moins de précautions pour m'ôter tout ſujet de tentation. Auſſi-tôt qu'elle fut dans mon ménage, elle renvoya mes deux Servantes, en faiſant entendre qu'il y

avoit eu entre moi & ces filles quelqu'intimité & même du criminel. Je puis cependant vous protester, que l'une étoit une bonne vieille femme ridée, ayant des yeux hagards & un masque effrayant; l'autre étoit une grande vilaine fille presqu'Egyptienne pour le teint & tout-à-fait dégoutante d'ailleurs. Mon Valet Jean fut aussi renvoyé, quoiqu'il eût demeuré avec moi plus de trente ans, sous prétexte qu'il sçavoit trop bien les allures de son Maître. On prit une récureuse pour faire le ménage, en attendant que Madame eût trouvé son affaire, ce qui n'étoit pas facile. Entre celles qui se présentoient, l'une étoit une drolesse trop adroite, l'autre trop jolie, une autre trop jeune ou trop effrontée. Notre maison est à présent remplie de vrais monstres. La Femme de Chambre de Madame est une espece de paralytique dont la tête va comme une figure de la Chine; la Servante louche avec un seul œil qui pleure la perte de l'autre, & la Cuisiniere, outre qu'elle boite, porte

une trogne couperosée chargée de bourgeons.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne lis jamais de lettres que Madame n'en voie auparavant le contenu, comme je n'en reçois point qu'elle ne rompe la premiere le cachet. On ne vient point de la poste, que l'inquiétude ne la fasse frissonner. Elle prétend trouver une intrigue à la seule inspection du cachet. Un amour ou deux cœurs unis, ou bien un pain à cacheter piqué avec une épingle ou un dez à coudre, sont des signes certains d'un billet doux. La semaine passée on vit arriver de la campagne une lettre pour moi, qu'elle jugea être d'une femme, sur le caractere griffonné de l'adresse. C'en fut assez pour la mettre aux champs; elle ouvrit la lettre avec rage, dans l'espérance de faire une découverte importante; mais ce fut bien pis quand elle en trouva l'écriture indéchiffrable: elle ne douta plus que ce ne fût de quelque Créature que je tenois à la campagne, & qui m'écri-

voit en chiffres. J'avouai qu'en effet c'en étoit un, & que j'en avois la clef. Enfin je lui expliquai le tout. C'étoit mon Fermier qui n'ayant jamais appris à écrire, avoit inventé des caracteres avec lesquels il s'exprimoit & au fait desquels j'étois. Elle ne s'en rapporta pas à ce que je lui dis sur cela, & elle n'y ajouta foi qu'après qu'elle eut envoyé dans le pays quelqu'un pour vérifier le fait.

Cette moitié qui m'aime tant, se trouva dernierement fort mal & au point qu'elle se crut en danger. Elle me fit appeller, & toute en pleurs elle me dit, qu'elle ne mourroit pas tranquille, si je ne lui promettois une chose. Je l'assurai qu'il n'y avoit rien que je ne fisse pour lui donner toute satisfaction. » Mon cher, me dit-elle, » je ne puis supporter la pensée que » vous soyez un jour à une autre. Je » ne reposerai point dans mon tom- » beau, si vous ne me jurez que » vous ne vous remarirez point & que » vous n'aimerez aucune autre Fem- » me tant que vous vivrez «. Par

bonheur, *ma Chere* est rétablie sans avoir mis ma foi à une si forte épreuve, quoique cependant je puisse assurer que je suis si rassasié du mariage que je voudrois en être encore au célibat.



IV.

CONDAMNATIONS D'INNOCENS.

Extrait du BRITISH-MAGAZIN.

UN Particulier jouissant d'une fortune assez considérable, la laissa en mourant à sa fille unique, & il nomma son frere exécuteur de son Testament & Tuteur de l'Héritiere. Elle avoit environ dix-huit ans, & dans le cas où elle seroit morte sans être mariée, ou dans celui où s'étant mariée elle n'auroit point eu d'enfans, son bien revenoit à son Tuteur & aux héritiers de ce Tuteur. Cette circonstance fit que plusieurs parens de la Demoiselle répandirent dans le monde, qu'il étoit imprudent de la laisser demeurer chez son Oncle, soit qu'ils y crussent réellement du danger, soit

qu'ils fussent mécontens de la disposition. Quoiqu'il en soit, l'Oncle, sans avoir égard à ces propos, mena sa niece chez lui, près de la forêt d'Epping, & peu après elle disparut.

On fit de grandes recherches à ce sujet, & comme il fut dit qu'elle étoit sortie avec son Oncle pour aller dans la Forêt & qu'il étoit revenu sans elle, on l'arrêta. Quelques jours après il subit un long interrogatoire, dans lequel il convint être sorti avec elle & assura que, comme il revenoit à la maison, elle s'étoit amusée derriere lui; qu'il l'avoit cherchée avec soin dans le bois, sans pouvoir la retrouver; qu'il ne sçavoit pas d'ailleurs où elle étoit ni ce qu'elle étoit devenue. Ses réponses ne parurent pas probables. L'intérêt qu'il avoit à la mort de sa Pupile, & le zéle interressé des autres parens fortifierent les soupçons contre lui, de sorte qu'on le retint en prison. Le lendemain de nouveaux faits fournirent les plus fortes preuves contre lui. On apprit qu'un Gentilhomme du voisinage avoit fait la cour à cette

Demoiſelle ; que quelques jours avant qu'elle diſparût, il avoit fait un voyage vers le Nord ; que la jeune Demoiſelle avoit déclaré vouloir ſe marier avec lui à ſon retour ; que l'Oncle avoit ſouvent déſaprouvé ce mariage dans les termes les plus forts ; qu'elle avoit beaucoup pleuré & lui avoit reproché ce procédé, ainſi que l'abus de ſon autorité ſur elle. Une autre femme dé-déposa & jura, qu'ayant paſſé par la Forêt d'Epping vers les onze heures du matin, le même jour que la jeune Demoiſelle avoit diſparû, elle avoit entendu une voix de Femme qui diſputoit avec chaleur. Surquoi elle s'étoit approchée de plus près, & ſans voir perſonne, elle avoit entendu la même voix prononcer ces mots : *Ne me tuez pas, mon Oncle, ne me tuez pas.* Qu'étant fort effrayée & ayant entendu un coup de fuſil du même côté, elle avoit fait beaucoup de diligence pour s'éloigner ; que d'ailleurs elle n'avoit point eu de repos qu'elle ne fût venuë déclarer ce qui lui étoit arrivé.

Il parut ſur ces preuves très évi-

dentes, que cet homme avoit assassiné sa niéce, pour hériter de son bien. L'impatience de le punir d'un crime si atroce fut telle, qu'on le condamna à mort sans retardement, & qu'il fut exécuté avec la même diligence.

Environ dix jours après l'exécution, la jeune Demoiselle revint à sa maison. Il se trouva que tous les faits n'en étoient pas moins vrais, & voici comme tout s'étoit passé.

La jeune Demoiselle déclara qu'étant convenue avec son Amant de se sauver avec lui, il avoit répandu le bruit qu'il alloit faire un voyage vers le Nord, & qu'il s'étoit caché dans une petite cahute de la Forêt; que le jour qu'elle avoit disparû, il avoit des chevaux prêts pour elle, pour lui-même & pour deux Domestiques; qu'elle étoit sortie, comme on le sçait, avec son Oncle; qu'en revenant, ce dernier lui avoit reproché la résolution dans laquelle elle persistoit d'épouser quelqu'un qu'il n'agréoit pas; qu'après beaucoup de débats, elle avoit dit avec émotion: *Que voulez-vous?*

J'ai placé en lui mes inclinations. Si je ne l'épouse pas, ma mort en résultera. Ne me tuez pas, mon Oncle, ne me tuez pas; que précisément comme elle prononçoit ces mots, elle avoit entendu près d'elle un coup de fusil qui l'avoit fait tressaillir, & qu'aussitôt après elle avoit vû sortir un homme du bois avec un Pigeon ramier qu'il venoit de tirer; qu'étant près de l'endroit fixé pour le rendez-vous, elle avoit imaginé quelques prétextes pour que son Oncle prît les devans, & que son Amant lui ayant présenté un Cheval qu'il tenoit tout prêt, elle étoit montée dessus & s'étoit éloignée fort rapidement; qu'au lieu d'aller vers le Nord, ils s'étoient retirés dans un logement qu'il avoit retenu près de Windsor, où ils s'étoient mariés le même jour, & qu'au bout d'une semaine, ils avoient fait pour leur plaisir un petit voyage en France, au retour duquel ils avoient appris la catastrophe malheureuse qu'ils avoient innocemment occasionnée à son Oncle.

Si l'autre fait qu'on va rapporter

n'excite pas autant la pitié, l'Accusé ayant échappé au supplice, il n'en prouvera pas moins l'incertitude des présomptions, quelqu'évidentes qu'elles paroissent.

Jacques Dumoulin, réfugié François, ayant passé en Angleterre avec sa famille & une petite somme, y chercha à faire valoir son argent en achetant les marchandises qui étoient saisies à la Douanne, qu'il revendoit en détail. Comme il s'y en rencontre souvent qui sont de contrebande, ceux qui commercent dans cette branche sont généralement suspectés d'accroitre leur fortune par des moyens illicites, en faisant eux-même la contrebande. Quoique ce commerce ne soit point estimé, il n'auroit cependant pas deshonoré Dumoulin, s'il n'avoit en même tems été soupçonné d'employer quelquefois de la fausse monnoye. Ce qui fondoit ce soupçon, c'est qu'il retournoit souvent chez les personnes qui lui avoient fait quelques payemens. Il leur reportoit des monnoyes contrefaites qu'il se plaignoit d'avoir reçues

d'elle, & à moins qu'on ne le convainquit du contraire par des circonstances très claires, il persistoit avec obstination dans ses plaintes. Cette conduite lui fit bien-tôt perdre sa réputation & son crédit. Il arriva un jour qu'ayant vendu pour soixante-dix huit livres sterling de marchandises à un certain *Harris*, avec qui il n'avoit point encore fait d'affaire, il reçut son argent en guinées & en monnoie d'or de Portugal. Comme il faisoit quelque difficulté pour les recevoir, Harris l'ayant assuré qu'il avoit soigneusement examiné & pesé ces piéces & qu'elles étoient valables, Dumoulin les prit & donna son reçu.

Quelques jours après, il retourna chez son homme avec six piéces de mauvais aloi, qu'il dit faire partie de l'argent qu'il avoit reçu de lui. *Harris* ayant soutenu le contraire, refusa de les échanger pour de bonnes. *Dumoulin* insista sur ce qu'il avoit lui-même mis tout cet argent dans un tiroir, où il l'avoit conservé jusqu'au moment qu'il avoit voulu se procurer du papier en

change, ensorte qu'il étoit bien sûr de son fait. Le résultat de la dispute, fut que *Dumoulin* ayant prété serment en Justice, que c'étoit là les piéces d'or qu'il avoit reçues de Harris, ce dernier fut obligé d'en rendre de bonnes à la place. Mais furieux de se voir ainsi trompé par Dumoulin qui joignoit le parjure à la fraude, Harris débita par tout son avanture, & il rencontra plusieurs personnes qui avoient à faire les mêmes plaintes que lui. Dumoulin se vit donc universellement méprisé & évité, & sçachant que les rapports de Harris étoient la cause de son discrédit, il lui intenta un procès pour diffamation. Harris poussé à bout travailla fortement à sa défense, & rassembla les personnes qui accusoient Dumoulin de mauvaise manœuvre, de sorte que ce dernier fut arrêté, comme accusé du crime de fausse monnoie. Dans une visite qu'on fit chez lui, on trouva dans ses tiroirs plusieurs piéces contrefaites, des limes, des moules, de la chaux en poudre, de l'eau-forte, & tout ce dont les faux Monnoyeurs

ont besoin pour leur travail. Toutes les tentatives qu'on lui avoit vû faire pour échanger & placer de la fausse monnoye, la quantité qu'on en trouva chez lui, & la découverte de ces instrumens firent des preuves complettes. L'effronterie & l'insolence avec laquelle il avoit si souvent reporté les prétendues mauvaises pieces, son parjure dans l'affaire qu'il avoit eue avec Harris, & la derniere accusation qu'il avoit intentée contre lui, jetterent les couleurs les plus noires sur Dumoulin, & tout le monde se réunit pour provoquer sa punition. Enfin sur une conviction aussi évidente, il fut jugé & condamné à mort.

Quelque tems avant le jour marqué pour son exécution, un nommé *Williams* qui, après avoir fait secretement le métier de Graveur, avoit depuis abandonné cette profession, tomba de cheval & se tua. Sa femme, qui étoit grosse & près de son terme, fit une fausse couche, & tomba dans les plus dangéreuses convulsions. Se voyant près de la mort, elle envoya chercher la femme de Du-

moulin, & après avoir demandé qu'on les laissa seules, elle lui tint le discours suivant. » Madame, j'ai une étrange » confession à vous faire. Mon mari » & trois autres personnes, (qu'elle » nomma) subsistent depuis plusieurs » années uniquement par la falsifica» tion de la monnoye, & comme on m'a » souvent employée pour faire valoir ce » faux or, on m'a mis entierement du » secret. C'est par-là que j'ai appris, que » l'un des quatre est entré chez Du» moulin en qualité de domestique, » & que la bande l'ayant fourni de » fausses clefs, il a ouvert tous les ti» roirs de son maître, & y a mis de » mauvaises piéces à la place des bon» nes qu'il enlevoit : c'est par cette ma» nœuvre inique que Dumoulin a vû » dépérir son commerce, qu'il a perdu » son crédit & sa liberté, & qu'il va per» dre encore la vie, si on ne travaille à le » sauver ». Cette femme, après avoir eu bien de la peine à finir son discours, & avoir donné l'adresse des personnes qu'elle chargeoit, retomba dans ses convulsions & expira. Sur cette dé-

position on arrêta les coupables. L'un d'eux intimidé & troublé, indiqua où étoient les outils & la fausse monnoye de ses compagnons. On trouva parmi les effets du domestique de Dumoulin l'impression de plusieurs clefs en cire, & un paquet de clefs. Lorsqu'on lui présenta cet indice si fort, il versa un torrent de larmes, & avoua tout ce qu'on avoit allégué contre lui. Lorsqu'on lui demanda comment les instrumens dont on s'étoit servi pour faire de la fausse monnoye, s'étoient trouvés dans le bureau de son maître, il répondit que, quand la Justice étoit venue pour faire ses perquisitions & arrêter Dumoulin, il avoit craint qu'on ne trouvat ses propres effets & ces instrumens, & qu'au moyen de la fausse clef il avoit ouvert le bureau de son Maître, & les y avoit cachés.

On comprend facilement que toutes les fois que Dumoulin déposoit chez lui les payemens qu'il venoit de recevoir, ce domestique y substituoit de fausses piéces; que conséquemment toutes les plaintes de son malheureux

maître étoient faites de bonne foi ; que ſon ſerment dans ſon procès contre Harris étoit vrai, & que ſon accuſation contre ce même homme étoit le cri de la probité injuſtement accuſée.



V.

MEMOIRE

SUR ROBERT HILL.

Extrait du BRITISH MAGAZIN.

ROBERT HILL naquit à Tring, dans le Comté de Hertford, où un de ses parens lui ayant appris à connoitre les lettres, il vint à bout par lui-même de lire assez bien. On fut si étonné de ses progrès, qu'on l'envoya à l'école, où quelques accidens l'empêcherent de rester plus de sept semaines; pendant lesquelles il apprit bien à écrire. A l'âge de 14 ans, il fut mis en apprentissage chez un Tailleur de corps à Buckingham. Malgré cette occupation si étrangere au goût dominant qu'il avoit pour l'instruction, il ne perdit aucune occasion de cultiver son esprit. Dès qu'il

put amasser quelque argent, il acheta le Testament latin de *Beze*, & une Grammaire latine. Il chercha à s'insinuer auprès des Ecoliers du Collége, & s'offrit à leur rendre toutes sortes de petits services pour lesquels il ne demandoit d'autre récompense, si ce n'est qu'ils lui rendissent en Anglois les termes latins, & qu'ils lui expliquassent quelques regles de la Grammaire. Plus il avançoit, & plus il s'appercevoit de ce qui lui manquoit. Il ne tarda pas à joindre à son Testament & à sa Grammaire un *Gradus ad Parnassum* qui l'aida pour la prononciation. Comme il n'y a point de difficultés qui soient insurmontables, lorsqu'on les veut vaincre par un travail assidu, Hill au bout de son apprentissage, non-seulement se trouva avoir appris son métier, mais il étoit encore en état d'entendre quelques Auteurs Latins. Son application l'avoit fait connoitre dans le voisinage. Quelqu'un qui venoit de perdre son fils, lui donna ses livres d'étude, entre lesquels il se rencontra un Testament Grec. Ce fut un nouvel

objet de curiosité pour Hill. Ne pouvant résister à l'inquiétude d'avoir un livre qu'il n'entendoit pas, il se mit aussitôt à apprendre le Grec : trois années de travail le mirent en état de lire avec facilité les Auteurs en cette langue. Cet amour pour la littérature, l'empêcha de prendre aucun établissement. Il préfera de courir le pays en qualité de Garçon Tailleur. Tout distrait qu'il étoit en raccommodant les corps, il trouva toujours moyen d'étudier assidument ; & dans cet état de dissipation & de pauvreté, il commença à apprendre l'Hébreux à trente-quatre ans.

Le premier Livre qui lui tomba entre les mains, fut la Grammaire de *Shindeler*. Mais comme les Livres faits pour l'instruction d'une Langue ou d'une Science supposent je ne sçai combien de connoissances préliminaires, qu'on doit se procurer d'ailleurs, *Hill* se convainquit que cette Grammaire ne pouvoit seule le conduire à son but. Il imagina pendant ses voyages de s'associer avec quelque Juif qui voyageât

comme lui pour sa subsistance, résolu de le suivre partout & d'en tirer les secours qui lui manquoient. Il trouva en effet à Oakingham un Juif auquel il communiqua quelques-unes de ses difficultés. Ce Juif n'étoit pas lui même assez habile pour les éclaircir. *Hill* s'adressa à plusieurs autres qui ne réussissent pas mieux. Rien ne pouvant le rebuter, il travailla sur onze Grammaires Hébraïques: aucune ne le satisfit mieux que celle de *Mayer*. Toutes ensemble lui donnerent une teinture très suffisante de l'Hébreu. Ce laborieux Artisan étudioit une grande partie de la nuit pendant ses voyages, afin de pouvoir gagner sa vie, ou continuer sa route pendant le jour. Enfin, après avoir fait les observations les plus utiles dans tous les différens lieux qu'il a parcourus, il a regagné Buckingham où il est enseveli dans l'obscurité. Toujours assujetti à un travail manuel qui lui fournit à peine de quoi vivre, il n'en est pas moins content de son état. Modeste & défiant de lui-même dans la conversation,

conversation, il a sçu se garantir des nouveaux systêmes de religion qui distinguent aujourd'hui nos Sçavants.

Entre autres livres sur lesquels il a travaillé, il a examiné avec soin l'*Essay sur l'esprit*, qui est attribué à l'Evêque de Clogher. Il a découvert quelques méprises échappées à ce célebre Auteur sur des textes Hébreux, & il a écrit ses observations sur cet Ouvrage. Il a aussi composé un Traité, où il entreprend de prouver que les points de doctrine les plus importans & les plus fortement défendus par l'Eglise Romaine, sont des innovations, & un autre Traité sur *la Divinité du S. Esprit.* Si ses compositions se ressentent un peu de la maniere extraordinaire dont il s'est formé & du désordre de sa marche littéraire, il faut du moins convenir qu'on y trouve des traits de génie.



VI.

EXTRAIT.

DU TESTAMENT SINGULIER

Du Comte de PEMBROKE.

JE Philippe, dernier Comte de Pembroke & de Montgommery, Chevalier pour le Comté de Berks, étant, comme on m'en assure, très foible de corps, mais d'une mémoire parfaite: car je me ressouviens d'avoir donné il y a cinq ans ma voix pour dépécher le vieux Canterbury, & depuis un an je n'ai pas oublié d'avoir vû mon maître (1) sur l'échaffaut. Cependant, comme la mort me poursuit & me ménace, & que j'ai toujours cédé à ceux qui me ménaçoient, je

(1) Charles I.

fais à présent l'acte de ma derniere volonté & mon Testament.

Imprimis pour mon ame, j'avoue avoir souvent entendu parler d'ame: quant à ce que sont ces ames, & à leur destination, Dieu le sçait, pour moi je ne le sçais gueres. On me parle à présent d'un autre monde où je n'ai jamais été, & je ne connois pas un pouce du terrein qui y conduit. Lorsque le Roi regnoit, je faisois porter à mon fils une soutanne, ayant envie d'en faire un Evêque, & j'etois de la Religion de mon maître; ensuite sont venus les Ecossois qui m'ont fait Presbytérien. Depuis Cromwel, je suis devenu indépendant: voilà, je crois, les trois principales Religions du Royaume. Si quelqu'une des trois peut sauver une ame, je la reclame. C'est pourquoi si mes exécuteurs me trouvent une ame, je la remets à celui qui me l'a donnée.

Item. Je donne mon corps, car je ne peux pas le garder. Vous voyez que les Chirurgiens me déchirent par morceaux. Ensevelissez moi donc. J'ai

assez de terres d'Eglise pour cela. Surtout ne me mettez pas sous le porche de l'Eglise ; car enfin je suis homme de naissance, & je ne voudrois pas être inhumé où le Colonel Pride est né.

Item. Je ne veux point de Monument, car il me faudroit une Epitaphe & des vers, & pendant ma vie on ne m'a que trop fait de vers.

Item. J'entends que mes Chiens soient partagés entre tous les Membres du Conseil d'Etat. J'ai assez fait ce qu'ils ont voulu ; j'ai travaillé tantôt avec les Pairs, tantôt avec les Communes. Ainsi quelque chose qui arrive de moi, j'espere qu'ils ne laisseront pas mourir de besoin mes pauvres chiens.

Item. Je donne mes deux meilleurs Chevaux de selle au Comte de Denbigh à qui je crois que les jambes vont bien-tôt manquer. Quant à mes autres Chevaux, je les donne à Milord Fairfax, afin que, quand Cromwel & son Conseil lui ôteront sa Commission, il puisse avoir quel-

ques Chevaux à commander.

Item. Je donne toutes mes Bêtes fauves au Comte de Salisbury, étant bien certain qu'il les gardera soigneusement, puisqu'il a refusé dernierement au Roi un Daim de son Parc.

Item. Je donne mes Chapelains au Comte de Stampford, attendu qu'il n'en a jamais fait usage d'aucun, n'en ayant connu d'autres que son fils Milord Grey, qui étant en même tems spirituel & charnel engendrera plus d'un monstre.

Item. Je donne *Rien* à Milord Say, & je lui fais ce legs, parce que je sçai qu'il le distribuera fidelement aux pauvres.

Item. Attendu que j'ai menacé le sieur Henri Mildmey & que je ne l'ai cependant point battu, je donne cinquante livres sterling au laquais qui l'a rossé.

Item. Je donne à Thomas May, à qui j'ai cassé le nez dans une mascarade cinq schelings. Je comptois lui donner d'avantage, mais tous ceux

qui ont vû son histoire du Parlement, penseront que cinq schelings sont encore trop.

Item. Je donnerois à l'Auteur du Libelle contre les Dames, intitulé, *Nouvelles de l'Exchange*, trois sols pour inventer une façon de barbouiller encore plus obscene que ce qu'on a vû jusqu'ici ; mais puisqu'il insulte & noircit indignement je ne sçai combien de gens, je charge de son payement le même laquais qui a payé les arrérages d'Henri Mildmey. Il lui apprendra à distinguer les Femmes respectables.

Item. Je donne au Lieutenant Général Cromwel une de mes paroles, attendu qu'il n'a gardé aucune des siennes.

Item. Je donne aux riches Citoyens de Londres, ainsi qu'aux Presbytériens & à la Noblesse, avis de prendre garde à leur peau ; car par ordre de l'Etat, la Garnison de Wittehall s'est fournie de poignards, & au lieu de chandelles, se sert de lanternes sourdes.

Item. Je rends l'ame.

Concordat cùm originali. Nathaniel Brind.

Ce Teſtament bouffon contient quelqu'autres articles qu'on n'a pas inſérés ici, parce qu'ils font alluſion à des Anecdotes du tems qui ne nous intéreſſeroient point.



VII.

QUESTION

DE DROIT PUBLIC.

Décidée par les dix Juges suivans; Milord Chief-Juſtice Parker, *Milord* Chief-Juſtice King, *Milord* Chief-Baron Boery, *& les Juges* Pratt, Powys, Montagne, Dormer, Blencoe, Traey & Forteſcue. *Cette déciſion a été préſentée au Roi le premier Février* 1717, *& elle eſt rappellée à cauſe des circonſtances préſentes.*

SIRE,

POUR obéir à vos ordres qui nous ont été ſignifiés par Milord Chance-

liét Cowper, & par lesquels vous nous demandés notre opinion sur la question suivante :

„ » Si l'éducation & le soin des petits-
„ fils de votre Majesté qui demeurent
„ aujourd'hui en Angleterre, ainsi que
„ du Prince Frederic, fils ainé de S. A.
„ R. le Prince de Galles, lorsque V. M.
„ jugera à propos de le faire venir en
„ Angleterre ; si enfin la fixation de leur
„ séjour, la nomination de leurs Gou-
„ verneurs & Gouvernantes, de leurs au-
„ tres Maîtres & des Officiers qui compo-
„ seront leurs maisons, comme aussi l'ap-
„ probation & le soin de leurs mariages,
„ lorsqu'ils seront en âge, appartient de
„ droit à V. M. comme Roi de ce Royau-
me, ou non «.

Nous soussignés, ayant pris ces objets en considération, & après avoir fait de soigneuses recherches dans les actes du Parlement, traités, instrumens publics, histoires & livres de Loi, & après avoir considéré la puissance & les prérogatives des ancêtres & prédécesseurs de V. M. en pareil cas ; après avoir enfin, suivant vos

ordres, entendu M. Reynolds (1), qui a examiné ces questions ; après plusieurs conférences & délibérations sur ces matieres, nous sommes d'avis que l'éducation de vos petits fils & du Prince Fréderic, la fixation de leur séjour, & l'approbation de leur futur mariage appartiennent de droit à V. M. comme Roi de ce Royaume.

Signé les noms ci-dessus.

Avis plus détaillé donné le même jour par le Baron Price *&* *le Juge* Eyre.

NOUS estimons que l'éducation & le soin de vos petits fils, la fixation de leur séjour, & la nomination de leurs gouverneurs, maîtres & de ceux qui doivent composer leurs maisons, appartiennent au Prince leur pere ; mais que le choix & l'approbation de leur mariage, lorsqu'ils seront en âge,

---

(1) Depuis Milord-Chef, Baron de l'Echiquier.

appartient à V. M. comme Roi de ce Royaume.

Sur ce dernier point nous entendons que votre décision sur leur mariage n'excluera point celle du Prince leur pere. C'est un devoir indispensable pour chaque membre de la famille de s'adresser, lorsqu'il est question de mariagè, à V. M. & de ne pas passer outre sans votre royale approbation. Tout mariage fait dans la famille royale sans le consentement du Monarque, est regardé comme un mépris de l'autorité souveraine; mais aussi nous ne trouvons point d'exemple d'aucun mariage traité par la couronne sans le contentement du pere, & nous osons assurer V. M. que nos loix & nos livres de Jurisprudence ne nous offrent rien qui puisse favoriser le sentiment contraire.

Pour ce qui est de l'autre partie de la question sur laquelle nous ne sommes pas d'accord avec les autres Juges (1),

---

[1] Les dix dont on vient de parler.

nous ofons aſſurer Votre Majeſté que dans tous les cas le Pere a le droit de garde & d'éducation de ſes enfans. Ce droit eſt fondé ſur celui de la Nature, & il n'a jamais été diſcuté. *Littleton*, *Coke* & *Vaughan* conviennent tous que perſonne ne peut avoir la garde du Mineur & de l'Héritier, ſi ce n'eſt le Pere ; & ſouvent lorſqu'il a été queſtion de biens fonds, après le décès du Pere, la Mere tutrice a eu la préférence ſur le Grand-Pere. *Bracton* & *Fleta* ſont les ſeuls qui ſemblent inſinuer quelque choſe de contraire ; mais on ſçait qu'ils ont écrit leurs Traités ſur le modele des Loix de l'Empire. On ſçait auſſi pourquoi les Loix Romaines accorderent tant au Grand-Pere, à l'excluſion du Pere. Ce dernier n'étoit pas *ſui juris*, mais bien plûtôt, *in Patris-familias ſui manet poteſtate mancipiaque* : ce ſont les termes de la Loi des XII Tables. De-là il étoit abſurde que celui qui étoit en la puiſſance d'autrui, prétendît tenir les autres en ſa puiſſance. Auſſi lorſque le Pere étoit émancipé, le droit du Grand-Pere ceſſoit, & les

Enfans qui naissoient après l'émancipation étoient sous la direction & la puissance du Pere, & non du Grand-Pere.

Or en Angleterre, le Mariage emporte émancipation, & par conséquent, à suivre même l'esprit des loix Romaines, le grand pere n'a plus dès lors de droit sur ses petits fils.

Ceux qui sont contre notre opinion, apportent l'exemple d'*Eléonore* fille de *Galfride*, qui, suivant une Déclaration du Grand Sceau, fut remise à *Henri III*, avec le Château de Glocester. Mais qu'en peut on inférer? Si ce n'est qu'*Eléonore* étoit sous la tutelle de la Couronne, qu'elle avoit commise aux soins de *Talbot* qui la remit avec ses biens, entre les mains du Roi. L'autre fait sur lequel ils s'appuient, est que dans la onziéme année du regne de *Henri IV*, ce Monarque accorda une somme annuelle de six mille cinq cens Schelings au Prince de Galles, pour l'entretien d'*Edmond*, Comte de Marche & de son frere, aussi longtems

qu'ils feroient fous la garde de ce Prince à qui ils avoient été remis au mois de Février précédent.

L'hiftoire de ce tems nous apprend que *Roger de Mortimer*, leur pere, avoit été tué en Irlande dans la vingt-deuxiéme année de *Richard II*, & qu'auffitôt après fa mort, leur mere s'étoit remariée à *Edouard Charlton*, Milord *Powis*, & qu'elle mourut la feptiéme année du regne d'Henri IV, de façon que fon fils aîné & fon frere *Roger*, encore enfant, étoient fous la tutelle de la couronne. Il n'eft pas étonnant que le Roi fe chargeât de Princes qui étoient fes proches parens, & ce cas n'a rien de commun avec celui où le pere vit.

Nous avons au contraire en notre faveur le cas de *Richard*, fils du Prince *Edouard* le noir, qui pendant fa minorité vecut ainfi que fa maifon chez fon Pere. Il y a plus: le Prince *Edouard* ayant eû pour compagnon d'étude un certain *Simon Burlie*, parent de fon Gouverneur qui portoit le même nom, ce *Simon* prit tant de

credit auprès du Prince *Edouard*, que par la suite il lui confia l'éducation de son fils *Richard*, preuve qu'il se méla uniquement, & par préference même au grand pere, de la nomination du gouverneur de son fils. L'histoire nous apprend aussi, qu'après la mort du Prince *Edouard*, son fils *Richard* fut sous la direction de sa mere, jusqu'à la mort du Roi *Edouard III*, son grand pere.

Les jeunes enfans d'*Edouard IV* vecurent avec leur mere, qui reclama leur tutelle sur l'avis de conseillers éclairés. C'est ce que nous apprend *Thomas More* dans son histoire; & lorsque la Reine se sépara de son fils *Richard*, Duc d'*York*, ses filles resterent sous sa garde, jusqu'à ce que de son bon gré elle voulut bien les envoyer à la Cour.

A l'égard de l'éducation des Reines *Marie* & *Anne*, il ne paroit pas que *Charles II*, leur oncle, ait nommé leurs gouvernantes & les officiers de leur maison; & ce seroit en vain qu'on nous objecteroit l'adresse qui

fut présentée en 1699 au Roi, pour ôter d'auprès du Duc de *Glocester* l'Evêque de Salisbury, qui étoit alors son Précepteur, puisque l'adresse ne fut point écoutée ni répondue favorablement.

On ne tirera pas plus d'avantage du prétendu article du traité signé par le Roi *Jacques*, par lequel on regloit les suites de l'alliance avec l'Espagne, & ce qui concernoit la nourriture & l'éducation des enfans qui proviendroient de ce mariage. On pourroit contester la réalité de ce traité; mais quand même on en conviendroit, on doit sentir que les articles en ont été dictés par les Cardinaux pour l'avantage de la Religion Catholique Romaine, & on auroit dans tous les tems regardé cet article, comme dérogatoire à la suprematie de la Couronne, & aux statuts faits pour le maintien de l'Eglise-Anglicanne.

On ajoute que le Prince *Charles*, étant en Espagne, interceda auprès de son Pere, pour que les dix années d'éducation des enfans qui naitroient du

mariage avec l'Infante, fussent prolongées jusqu'à douze. Les instances de ce Prince étoient une suite de l'envie extrême qu'il avoit de conclure ce mariage, & ne sont par conséquent d'aucun poids dans la question.

Il y avoit à la vérité un article dans le Traité qui fut conclu avec la France, à l'occasion du mariage de *Charles I.* avec *Henriette-Marie* de France, par lequel il fut convenu que les enfans qui naitroient de ce mariage seroient élevés par leur mere jusqu'à l'âge de treize ans. Mais ce fait est encore étranger à notre question, puisque le Traité fut conclu par *Charles I*, après son accession à la Couronne, & non par le Roi *Jacques*, son pere. Il est vrai que ce dernier avoit envoyé les Comtes de *Carlisle* & de *Holland* en France, pour traiter de ce mariage; mais le traité ne fut conclu qu'après sa mort, & le Roi *Charles I.* étoit bien le maître des conditions d'un mariage qu'il contractoit lui-même.

Telles ſont nos obſervations que nous ſoumettons à la ſageſſe de VOTRE MAJESTÉ.

Signé, PRICE & EYRE.



VIII.

LETTRE

A l'Auteur du Connoisseur,

Sur les Hommes à bonne Fortune.

MONSIEUR, en parlant dernierement des hommes qui cherchent fortune par la voie du mariage, vous nous fites part de vos réflexions: mais malgré toutes vos bonnes intentions, ces réflexions feront peut-être un mauvais effet. Pour vouloir précautionner en particulier quelques dames de votre connoissance, vous instruirés peut-être un grand nombre de jeunes fainéants d'une manœuvre & d'un plan auxquels ils n'auroient jamais eu l'esprit de penser d'eux-mêmes. On s'y trompera, M.: on croira que ce metier est toujours amusant, toujours lucratif, toujours suivi du succès. Permet-

tez-moi d'informer le public par votre moyen, que toutes nos femmes ne sont pas aussi folles que celles qui ont donné lieu à quelques unes de ces aventures. J'ajouterai que, sur ce que j'ai vû, cette profession est une des plus dangereuses que je connoisse. Representons nous la plupart de ces jeunes gens du caffé de Betfort, qui prétendent tous à la naissance, quoique nous nous ressouvenions parfaitement d'avoir vû l'un fantassin, l'autre laquais &c. Une figure d'affiche, une large paire d'épaules, une part fort honnête de babil & d'adresse, est la perte de ces malheureux jeunes gens, qui sur l'opinion avantageuse qu'ils ont d'eux-mêmes, se croyent tout prêts d'une fortune que vous représentés comme facile. Plusieurs d'entre-eux corrompus par l'oisiveté de ce metier, avilis par l'artifice & l'imposture dont il faut qu'ils usent perpétuellement, après avoir emprunté à tous leurs amis de la taverne, quelquefois même aux étrangers sur le grand chemin, finissent par la prison

ou par le gibet. Je prendrai pour exemple un jeune homme dont la fin n'a pas été des plus tragiques, mais qui n'y a pas plus gagné que les autres. Les hommes une fois corrigés par la certitude du peu de profit qu'il y a à faire de ce côté-là, les dames seront en fureté & à l'abri de leurs pourfuites injurieufes.

Mémoire fur M. Billet-Doux.

Ce Cavalier qui a aujourd'hui environ quarante ans, eft entré dans la profeffion dès l'âge de 17. Né d'une famille honnête, il a de l'efprit autant qu'il en faut pour réuffir auprès des femmes. Il danfe bien, chante agréablement, joue fupérieurement du clavecin, & eft un des hommes du Royaume qui écrive le mieux. Quoique fes prétentions duffent bien être récompenfées, il a à fe reprocher 23 années d'un fervice inutile. Il a été 50 fois joué par fes maîtreffes, renvoyé 19 fois avec mépris par les meres, oncles ou tuteurs

(car c'eſt une regle générale chez ces Meſſieurs de ne s'adreſſer jamais à aucune demoiſelle qui ait ſon pere), batonné dix fois par les domeſtiques de la maiſon, deux fois berné dans une couverture par les femmes de chambres, deux fois bleſſé par ſes rivaux, & une fois eſtropié par un coup de mouſquet qui lui a été tiré d'une fenêtre. Voilà le compte exact des prix dont on a couronné ſa patience, ſon aſſiduité, ſon activité & ſon courage. Pour achever la liſte de ſes exploits, il eſt aujourd hui priſonnier dans une maiſon de correction, à demi-nud, mourant de faim, & vraiſemblablement gueri pour jamais de toute rechute d'amour. Venons à ſon éducation.

On le mit de bonne heure chez un Avocat au Temple, pour lui procurer une façon de vivre honorablement, ſans être à charge à perſonne. A la fin de ſes études, on fit une dépenſe très ſuffiſante pour le pouſſer dans ſa carriere ; mais malheureuſement il fréquenta les beaux eſprits du

Caffé de Georges. On lui vanta tant les brillantes fortunes qui se faisoient par de bons mariages, qu'il préféra cette voye comme la plus courte. Il s'équipa magnifiquement, se donna une voiture élégante & quatre Chevaux bais. Dans cet équipage brillant il parut pendant trois ans à Bath, à Epsom & à Tumbridge. Il n'en falloit pas d'avantage, pour consommer tout son argent comptant. Aucune de ses entreprises sur les Femmes n'ayant réussi, il fut obligé de vendre son équipage & ses Chevaux pour se soutenir, & il fit un dernier effort en disposant du reste de son bien. Ce fut alors qu'il brilla dans toutes les Mascarades, qu'il éclipsa ses Rivaux à l'Opéra & aux promenades. Cela n'empêchoit pas qu'à ses heures de loisir il ne fréquentât les Caffés. Ce fut dans un de ces lieux publics que je fis connoissance avec lui, & que je devins son confident le plus intime. Il poursuivoit avec la même assiduité le Beau-Sexe, sans pouvoir rien terminer. Ces beaux Messieurs se trouvent si sou-

vent dans le cas d'être obligé de dresser de nouvelles batteries & de changer d'objets, que les Dames se tiennent pour dit que ce n'est pas précisément à leurs charmes qu'ils en veulent. Les dernieres ressources de notre Amoureux banal furent donc épuisées infructueusement ; il fut forcé de vendre ses effets & de se retirer à la campagne chez un parent éloigné. Il y passa dix-sept ans à faire la cour à toutes les Femmes de quinze milles à la ronde. Un de ses parens mourut alors. Touché de ses malheurs, & persuadé qu'ils serviroient à le corriger, il lui laissa six cens livres sterlings de rente. Tous les hommes ne pensent pas de même: mon ami n'en suivit que plus ardemment son premier plan & je le rencontrai il y a un an au rendez-vous de toute notre jeunesse, au Caffé de Betford. Il n'y a point de Demoiselle de quelque fortune, qui n'ait entendu ses sermens d'amour & de fidélité ; il n'en est point non plus qui y ait eu foi. Malgré les premieres leçons qu'il avoit eues de l'adversité, il n'en fut pas moins

moins prodigue, & il trouva dans un an la fin de cette fortune qui sembloit lui avoir été envoyée par la Providence.

Dans le grand nombre de femmes qui avoient été l'objet de ses poursuites, étoit la belle, la prudente, la délicate G..... Il l'avoit rencontrée à Tumbridge, & quoiqu'elle n'eût pas une fortune considérable, il avoit plus essuyé de refus & de mépris de sa part que d'aucune autre. Après six semaines d'assiduité, il s'étoit retiré sans espérance, en convenant cependant que par une certaine fatalité il l'aimoit plus qu'aucune autre des Belles à qui il s'étoit adressé.

Après avoir été en butte à la rigueur de vingt autres, il étoit Samedi dernier à côté de moi au Caffé avec l'air de la désolation, une perruque brune & un habit négligé, signaux du désespoir, lorsqu'un grison lui remit la Lettre suivante.

MONSIEUR,

„ Je suis bien punie du tort que

„ j'ai eue en affectant de l'indiffé-
„ rence pour vous, tandis que mon
„ cœur me parloit en votre faveur.
„ C'étoit à moi même que je nui-
„ sois ; personne ne me mérite plus
„ que vous, aussi n'ai-je pas eu de-
„ puis un moment de tranquillité.
„ Vous troublez mon imagination le
„ jour, & mon sommeil la nuit. Se-
„ rai-je toujours poursuivie par vo-
„ tre idée, & n'atteindrai-je jamais
„ à la réalité ? Venez sur le champ,
„ mon cher Amant, & si vous êtes
„ assez généreux pour me pardonner,
„ je vous laisse le maître des condi-
„ tions ".

HENRIETTE G.....

Le changement qui éclata sur la phisionomie de mon ami, à la réception de cette Lettre, me donna occasion de lui en demander le contenu, & pour réponse il m'en fit la confidence entiere. La Demoiselle demeuroit à dix-huit milles de Londres. Il prit la résolution de partir aussi-tôt pour l'aller voir ; il me pria vivement de l'y

accompagner; il insista sur ce qu'ayant partagé avec lui sa mauvaise fortune, je devois participer à ses avantages. J'acceptai le parti, & nous ne fimes d'autres préparatifs que d'aller chez lui, où il mit un habit noir, le seul habit décent qu'il eût. Il ne fut pas plutôt habillé que nous partîmes. Vous pouvez vous ressouvenir qu'il avoit beaucoup plû le matin de ce jour-là: nous nous flattâmes que le tems se nettoyeroit; & pour ne rien vous cacher sur notre peu d'aisance, je vous avouerai que nous nous proposâmes de faire tout le voyage à pied. Il étoit cinq heures après midi, & cependant nous entreprîmes de faire nos dix-huit milles dans le même jour. En pareilles circonstances ne brave-t-on pas l'obscurité & l'orage?

La mauvaise fortune de mon ami nous poursuivit toujours, il ne cessa de pleuvoir. A peine étions-nous à Tiburne, que nous rencontrâmes beaucoup de monde qui pouvoit nous servir d'avertissement sur ce qui nous attendoit. C'étoit une quantité de gens

qui courroient après deux coquins qui venoient de voler un Fermier du voisinage il y avoit une heure. Ils étoient mouillés jusqu'aux os, & nous ne tardâmes pas à l'être autant qu'eux. Cependant la pluie augmentant au lieu de diminuer, lorsque nous fûmes vers Kensington, nous nous mîmes à l'abri sous des arbres touffus. Ce fut alors que nous commençâmes à faire des réflexions. Crotés jusqu'à l'échine, entierement trempés, nous désespérâmes d'arriver ce jour là au but de nos désirs. En ce moment nous entendîmes les roues d'une voiture; nous trouvâmes que c'étoit une espece de brouette appartenante à une Dame dont le nom commençoit par une *H*. Ce qui lui avoit fait donner par son voisinage, le nom de la Duchesse de *Hell* (*a*). Cette voiture qui ressembloit à celle dans laquelle on porte les corps morts, servoit à porter les provisions de cette bonne Dame.

(*a*) *Hel*, signifie *Enfer*.

La néceſſité nous fit trouver cette voiture très opportune, ne fut-ce que pour avancer notre route à l'abri de l'orage. Nous appellames le conducteur à qui nous offrimes douze ſols pour faire avec lui les ſept lieues qu'il y avoit delà au Château de la Dame. Il nous ouvrit la petite portiere de derriere par laquelle on entroit dans ſa voiture, & nous fumes introduits avec la proviſion de la Ducheſſe, pour ſon diné du Dimanche ſuivant. C'étoit un faiſan, deux poulets, un collet de bœuf & deux éclanches de mouton. Le tout n'étoit que trop tendre, comme nous en pûmes juger par l'odeur. Nous ne fumes pas plutôt entrés, que notre conducteur ferma très exactement la portiere, & fit partir ſes chevaux au grand trot. Il ſeroit mal aiſé de décrire notre malheureuſe ſituation. Parfumés dans l'obſcurité de cinquante mauvaiſes odeurs, n'ayant pas de quoi nous coucher tout notre long, ni même de quoi nous accroupir, ſecoués horriblement, nous appellames à grands cris pour qu'on

nous mit en liberté; mais le bruit des roues empêchoit qu'on ne nous entendit, & nous fumes ainsi balottés pendant une heure & demie. Enfin nous entendîmes arrêter la cahotante machine, & après avoir entendu pendant quelque tems un bourdonnement confus, nous fumes reçus hors de la voiture au milieu de quarante paysans armés de fourches & de broches, qui s'écrioient tous à la fois qu'il falloit nous mener chez le juge qui alloit nous envoyer à Newgate. Voici la source de notre désastre. Notre conducteur ayant vû deux hommes d'une figure déplorable réfugiés sous une haye pendant un aussi cruel tems, avoit conclu que nous ne pouvions être que les deux voleurs en question qui n'osoient entrer nulle part, étant connus dans tout le canton. Prévenu fortement de cette idée, il avoit cru devoir s'assurer de nous, & comme un autre Jehu, il nous avoit conduit dans la grange d'un Ferm er, où il avoit ameuté la populace contre nous. Ce fut envain que nous

plaidames notre innocence ; nous fûmes conduits chez un juge qui pour notre malheur se trouva yvre, & qui alloit nous envoyer en prison sans autre examen ; si je n'avois pas imploré la miséricorde de la compatissante fille de sa Reverence, qui représenta à son pere qu'il falloit nous faire fouiller, pour mieux juger de notre état. On ne nous trouva, comme vous jugez bien, ni armes ni argent. Quelques lettres dont on se saisit sur moi, & qui instruisirent completement sur ce qui me concernoit, nous valurent notre grace, après que sa Revérence nous eut bien recommandés *de ne plus faire pareille chose.*

Bien corrigés de l'envie de voyager de tout le jour, nous allâmes à un cabaret à bierre où l'on eut grand soin de nous faire payer notre misérable portion de pain & de fromage, avant de nous coucher, de sorte que nous nous levames le lendemain une heure avant le jour, denués de tout viatique & de toute ressource. Notre lassitude, notre état de peine, nos

membres brisés par la maudite voiture, tout sembloit exiger les secours de la médecine. Il n'y avoit qu'un maréchal pour tout docteur, dont nous apprimes tant de *qui-pro quo*, que nous aimames mieux partir avec nos meurtrissures que de nous exposer à sa maladresse. Apeine le jour commença-t-il à paroître, que mon camarade en considérant ma comique figure ne put s'empêcher d'éclatter de rire, & de me dire que je ressemblois à la femme du Meunier, qui suivant la vieille Balade, fut barbouillée de glu par son mari, ensuite roulée dans des plumes, & puis vendue au Diable, comme la plus étrange créature qui existât. Il est vrai que j'avois volé toute les plumes à la volaille de l'infernale Duchesse; mais en regardant à mon tour mon camarade, je pris une revanche complette. Le ridicule de sa figure me fit bientôt oublier ce qu'il y avoit de plaisant dans la mienne. Ressouvenez-vous qu'il étoit en habit noir entierement mouillé, & parconséquent que

tout ce qui y avoit touché dans la voiture, s'y étoit attaché. Ce n'étoit que traces de ſang, lambeaux de chair crue, & plumes de volailles dont il avoit eu abondamment ſa part. Ajoutons à cela qu'une des manches de ſon habit étoit déchirée. Mon ami s'en conſola, dans l'eſpérance qu'il trouveroit à deux milles delà à Hillington un de ſes parens, où l'on apporteroit remede à tous nos maux. Nous redoublames le pas pour y arriver, mais il n'étoit pas chez lui, & outre que la gouvernante ne connoiſſoit point mon ami, elle étoit l'une des plus zelées dévotes de Whitfield (1). Elle jura que non ſeulement il lui étoit impoſſible de manier l'éguille un Dimanche pour nous ravauder, mais même qu'elle ne ſouffriroit pas qu'un tel péché ſe commit chés elle. Nous maudimes ſes ſcrupules, & nous ſortimes de la maiſon en en ſecouant la pouſſiere. J'oubliois de vous dire, qu'en entrant

---

[a] Fameux Prédicateur Méthodiſte.

dans ce village, nous attirames autour de nous les petits enfans, les vieilles femmes & les chiens du lieu qui nous suivirent à grandes huées. Mon ami à qui ce triomphe ne plaisoit pas plus qu'à moi, & qui en prévoyoit autant dans la ville d'Oxbridge, où demeuroit sa maîtresse, se rappella un sentier qui conduisoit près de la maison, sans traverser la ville. Nous nous acheminames vers la prairie où étoit ce sentier. Mais quelle fut notre surprise, de trouver au lieu d'une plaine verdoyante une mer d'eau à traverser. Les pluyes & les ruisseaux qui faisoient tourner le moulin voisin, avoient inondé cette prairie. Mon camarade, qui connoissoit le pays, me proposa de traverser cette inondation, sans nous effrayer, n'y en ayant que jusqu'à mi-jambe. Nous nous déchaussames & nous entrames courageusement dans les flots. Nous fimes deux milles en vrais héros, sans autre événement, si ce n'est que mon ami, voulant abréger, se jetta dans un fossé qui séparoit les deux prairies

Il en fut quitte pour s'humecter encore d'avantage. Enfin nous parvinmes au rivage, en nous félicitant de notre bonne fortune, qui ne fut cependant pas complette; car mon camarade s'aperçut qu'un de ses bas lui étoit échappé. Ce ne fut pas comme on juge bien, une petite perte pour lui. Il prit son parti en grand homme & se flatta d'arriver, quoique nues jambes, à l'enseigne du Cygne dont il connoissoit l'Hôte, & chez lequel il m'assura qu'il trouveroit vergettes, fil, aiguilles & bas. J'étois enchaîné à sa fortune, ainsi je le suivis. Nous entrames dans la ville; mais le cimetiere étoit inévitable, & les fideles alloient à l'église précisément au moment que nous passions. Nous fumes donc encore une fois le jouet du public, & mon ami eut de plus la mortification de voir sa maîtresse qui alloit au Temple, conduite par un jeune homme leste & brillant, & suivi de la bonne compagnie de la ville. Toute l'assemblée nous honora de ses regards & de son atten-

tion. Mademoiselle G... rougit jusqu'aux oreilles, lorsqu'elle reconnut son amant nues jambes, & vêtu aussi grotesquement. Elle le reconnut, quelque soin qu'il prit de se cacher le visage. Pour moi qui n'avoit là aucune connoissance, je levai la tête avec une résolution philosophique, & je hâtai notre marche afin d'échapper à la curiosité générale. Le Cygne que nous voyons de-là nous encourageoit, lorsque l'Hôte qui étoit Officier de justice de la paroisse, vint en diligence au-devant de nous pour exercer ses fonctions, & executer l'ordre que venoit de lui donner le Magistrat de la ville, de se saisir de nous. Notre maudite étoile & notre apparition dans un équipage aussi délabré un jour de fête, nous firent encore suspecter du même vol, pour lequel on nous avoit déja persécutés la veille. On étoit déja informé de ce vol dans cette ville. Mon ami reclama envain ses anciennes liaisons avec l'Hôte, l'homme de justice ne le reconnut plus. D'ailleurs connoit-on ses amis

dans la détresse ? Nous fumes conduits chez un second juge. L'air ouvert qu'on m'avoit vû, prévint en ma faveur, tandis que la honte qui avoit couvert le visage de mon camarade, le fit regarder comme coupable. Il n'avoit garde de dévoiler les motifs de son embarras : on alloit le conduire en prison, lorsqu'il se crut forcé à produire la Lettre que lui avoit écrite Mademoiselle G... piéce authentique sur laquelle il s'étoit déterminé à entreprendre ce voyage. En présentant au Juge cette précieuse Lettre, avec toute la contrition qu'on peut imaginer, il ajouta qu'on y trouveroit la preuve, qu'il étoit homme de naissance. Ce dernier terme avec une figure aussi déguenillée excita un ris général. Le Juge eut beau lire la Lettre, il en trouva les circonstances si peu vraisemblables qu'il crut ne pouvoir pas examiner assez soigneusement le fait. Il envoya donc celui qui nous avoit arrêté à l'Eglise, pour y demander de sa part à Mademoiselle G... si en effet elle avoit écrit

une pareille Lettre, à qui elle l'avoit adressée, & quand elle l'avoit écrite.

La belle en présence de Dieu & du Ministre dénia son écriture, & elle ajouta qu'elle ignoroit à qui étoit adressée cette Lettre. Sur cette réponse, mon malheureux ami fut mis en prison, & on m'accorda ma liberté; mais mon amitié m'empêcha d'en faire usage. Le froid commençoit à le gagner, lorsqu'une femme charitable du voisinage lui prêta un de ses bas bleus pour couvrir sa jambe nue, & lui racommoda sa manche avec une piéce verte. La même bonne femme lui rendit un service plus important: elle lui apprit que Mademoiselle G..., après s'être fait connoître à Tumbridge par plus d'une avanture scandaleuse, en étoit revenue grosse de six mois, dans la ville où nous étions, & qu'enfin elle avoit été trop heureuse d'épouser le premier laquais du Seigneur, dont elle avoit eu un enfant. C'étoit cette noce que nous avions rencontrée près de l'église.

Je ne m'amuserai point à vous

peindre le visage de mon ami, en apprenant ces détails. Je ne pus pas obtenir qu'il fut relâché le lendemain. Je revins à Londres, où j'espere le voir dans quelques jours extrêmement gueri de la fureur des mariages.



ALLEMAGNE.

I.

DISSERTATION

Sur les Animaux Marins.

PERSONNE ne doute, que l'Océan ne nourrisse une grande quantité d'Animaux qui nous sont encore inconnus. En avançant de plus en plus dans la Mer, on découvriroit bien des Isles, où toutes les recherches des Européens ne les ont point encore conduits, Il en est des Animaux Marins à peu près comme des Terrestres : certaines especes se trouvent partout, mais elles varient selon le climat & selon la nourriture, soit en grosseur, soit en couleur, soit pour la qualité ou la longueur de leur poil ; & ces variations réitérées sont cause que la fi-

gure se perd tout-à-fait. Mais quand un Animal revient dans le même pays d'où il étoit sorti, il perd sa forme étrangere & reprend la naturelle. Des Chevaux menés d'Europe en Sibérie deviennent plus petits à la longue, mais aussi plus durs. Les conduit-on encore plus loin aux Indes ou à la Chine, ils deviendront plus petits encore & plus fins, & formeront à la fin une espece particuliere.

Les Bêtes de somme de Yakutz envoyées aux environs de la presqu'Isle nommée Kamschatka, ainsi que dans l'Archangel, y deviennent plus grandes & plus fécondes

Si l'on fait passer en Suede des Moutons d'Angleterre, dont la laine est si renommée, la qualité de cette laine diminue en peu de tems & les Moutons deviennent plus petits. Si donc quelqu'un peu instruit de ces singularités vouloit avoir du Bétail étranger en Sibérie, il en auroit dans peu un grand nombre qu'il faudroit regarder comme de nouvelles especes. Les Ecureuils que l'on trouve le long

du Fleuve Oby, sont gros & d'un poil long & gris, au lieu que ceux d'Obdory sont plus petits d'un tiers, & ont le poil plus court & plus fourni. A Barchosin ils sont noirs, & à Werchojan bigarrés de gris & de noir. Mais comme la couleur des cheveux vient de la différence des alimens, la longueur du poil des Animaux & son abondance a la différence du climat pour cause. Dans les endroits où les Meleses, les Pins, les Cèdres ne perdent pas leurs feuilles, les poils des Animaux sont ordinairement cendrés, au lieu qu'ils sont noirs dans les endroits où ces Arbres se dépouillent de leurs feuilles, & où il y a beaucoup de Sapins.

De tous les Animaux Marins, le Veau seul se trouve dans tout l'Océan. On en en voit aussi dans la Mer Baltique & la Mer Caspienne & dans des Lacs qui ne communiquent point avec la pleine Mer, comme dans les Lacs Baikal & Oron, & cela dans tous les tems de l'année. Il y a cependant entr'eux cette différence, que

le Veau Marin que l'on trouve le plus communément dans l'Océan a une couleur qui lui est propre, & qui est fort différente de celle des autres. Le poil de celui-là est jaunâtre, & sur les flancs du côté de la cuisse il a une tache châtain-brun qui lui couvre le tiers de la peau.

Je trouve des Veaux Marins de trois différentes grandeurs. Ceux de la premiere surpassent le Taureau, & se trouvent seulement dans l'Océan Oriental ; entre le cinquante-six & le cinquante-neuviéme dégré de latitude. Les habitans de Kamtschatka lui ont donné le nom de *Lachtak*. Ceux de grandeur moyenne sont mouchetés comme les Tigres ; les plus petits viennent de l'Ocean. On en trouve dans la Mer Baltique, dans le Port d'Archangel, sur les côtes de Suéde, de Norwege, d'Amérique & de Kamschatka. Ils sont d'une seule couleur dans les Lacs d'eau douce, & argentins dans le Lac Baikal. Si l'on demande pourquoi cet Animal amphibie se trouve également & dans la

Mer & dans les Lacs, c'eſt parce qu'il y trouve partout de la chair ou des poiſſons pour ſa ſubſiſtance ; au lieu que l'Animal nommé *Manati* par les Eſpagnols, *Vache Marine* par les Allemands, & connu parmi les François ſous le nom de *Lamentin*, vit d'une certaine algue (*Fucus Marinus*) qui ne vient pas partout, & il eſt conſtitué de ſorte que toutes les eaux ne lui ſont pas propres.

La Loutre Marine vit d'Ecreviſſes & de coquillages. Comme elle a le trou oval fermé, il n'y a que certains endroits de la Mer, (& ce ſont les moins profonds,) où elle peut aller chercher ſa proie. On la voit en Amérique ſur des rivages bourbeux, plats & pierreux. On en trouve auſſi en grand nombre ſur les bords & autour du Canal de Kamſchatka.

Le Lion & l'Ours Marins vont par troupes, ainſi que les Oyes & les Cignes. Ils recherchent dans le tems du frai les endroits écartés, les Iſles déſertes ; puis ils vont revoir leur pays natal.

Il eſt un amphibie extrêmement vorace, nommé *Bieluga*, qui cherche les Golfes longs & étroits, pour que les poiſſons qu'il chaſſe ne puiſſent lui échaper, & qu'il en prenne beaucoup en très peu de tems. Telles ſont les embouchures de la riviere d'Ud & celles d'Ochot, ainſi que le Golfe où tombe la riviere d'Olotora.

Le *Roſmar*, eſpece de Cheval Marin, eſt un animal pareſſeux qui choiſit les endroits les moins habités : il eſt extrêmement gras, & très ſenſible au chaud. Sa demeure favorite eſt au milieu des glaces qui ſe trouvent toute l'année à l'embouchure des Rivieres d'Oby, de Geniſca, Lena, Kolyma, & autour du Cap nommé *Tſuk*.

La Baleine eſt auſſi très pareſſeuſe, & elle s'arrête où il paſſe le moins de Vaiſſeaux. Elle fait choix ordinairement des Plages Occidentales, où elle peut, ſans être troublée, dormir, frayer & mettre bas.

Si d'autres Amphibies ne choiſiſſent pour leur demeure que certains endroits de la Mer, c'eſt qu'ils leur

ſont uniquement propres. Tous ces Animaux reſtent où ils trouvent à ſubſiſter plus facilement, où ils ſont à l'abri du trouble, & où ils trouvent plus de choſes conformes à leur nature.

Tous les Animaux Marins ont quelque choſe de commun avec les Animaux Terreſtres de même eſpece, ſoit dans leur figure, ſoit dans leur maniere de vivre. Auſſi ont-ils toujours eu un nom commun. Les Anciens les appelloient comme nous, Bœufs, Chevaux, Loups Marins, *&c*, parce que les traits de conformité qui ſont entre ces Animaux, frappent les yeux même du vulgaire. Enfin l'amour des parités va ſi loin dans certains hommes, qu'il en eſt qui ont prétendu qu'il y avoit des hommes, des Moines Marins, *&c.* Il faut cependant remarquer, que les Matelots Ruſſes, ainſi que les Anglois & les Hollandois, ont d'abord donné au *Manati* ou *Lamentin*, le nom de *Koroba Morskaja*, ou *Vache Marine*. Ils ont auſſi nommé dabord le Lion Marin *Sibutska*,

l'Ours Marin, *Kot*, nom qu'ils donnent à l'Ours & au Lion terrestres. Ils ont aussi observé le Loutre Marin, & ils lui ont donné le nom impropre de *Bobr Morskoi.*

Il n'y a que cinquante ans que tous ces Animaux sont connus : c'est *Marggraf* qui le premier a fait mention du Loutre Marin, mais avec trop de briéveté & d'obscurité. *Dampierre*, célébre navigateur & plusieurs autres Sçavans du même tems, ont déja donné véritablement la description du Lion & de l'Ours Marins, mais fort imparfaitement. Presque tout ce qu'ils en ont dit est ou faussement observé, ou inventé à plaisir. *Dampierre* a cependant sur les autres l'avantage d'être plus véridique, quoiqu'il ne fût pas homme de Lettres.

Il ne faut pas s'imaginer, qu'il n'y ait dans cette contrée que les quatre Animaux Marins que je vais décrire. Si la saison, les lieux & le tems me l'eussent permis, j'aurois surement, pour ma propre satisfaction, amplifié cette partie de l'Histoire Naturelle ; autant

que je me l'étois proposé, lorsque j'entrepris un si long voyage en des pays inconnus. Je ne puis que faire mention d'un Animal ignoré que j'ai vu dans l'Isle de *Schumagini*, & je donnerai du Singe Marin une description très imparfaite & moins capable de satisfaire la curiosité, que de faire regretter les connoissances qui nous manquent à l'égard de cet Animal.

J'ignore encore quel succès auront les observations que je propose de faire l'an prochain à l'embouchure de la Kolima. J'y suis engagé par l'envie de connoitre les os du *Mammon*, dont nous n'avons que quelques vieilles descriptions très imparfaites. Je ne doute pas que, venant à connoitre mieux les rivages de l'Amérique, nous n'y trouvions cet Animal si extraordinaire. Mais il n'est pas étonnant que tant de choses nous soient encore inconnues, vû la longueur des voyages au-delà des Mers. On s'étonneroit à plus juste titre, de ce que nous ne faisons pas attention à des choses que nous avons sous les yeux, que nous pourrions nous

nous procurer ſans peine, & que notre négligence laiſſe, pour ainſi dire, inconnues, malgré les recherches dont nous admirons l'exactitude & la profondeur. Le ſilence que nous gardons ſur ces vérités les fera regarder par la poſtérité comme des fables. Il n'y a pas longtems que j'ai ſçu que cet Animal Scythe appellé *Suhac*, dont on a nié l'exiſtence, eſt cependant connu aujourd'hui préciſément ſous le même nom dans le Déſert d'Aſoff, & dans ceux qui ſont habités par les Coſaques Saporoskiens. C'eſt une Chevre qui n'a qu'une corne : elle eſt fort commune, & les Coſaques en aiment beaucoup la chair.

On trouve encore dans la même contrée le Loup noir de Scythie, dont *Ariſtote* a fait la Deſcription. Il eſt plus long que les Loups ordinaires & a les pieds plus courts : il eſt très méchant & très carnacier. Aux environs de Woroneſch & d'Aſtracan, il y a un Animal qui abboye comme le Chien ; il eſt ruſé, méchant, il ſurprend ceux qui dorment, & emporte

furtivement tout ce qu'il trouve dans les Maisons. Ne seroit-ce point l'*Hyene* des Anciens ?

Description d'un Manati, Lamentin, *ou* Vache Marine, *Animal qui a été tué le 12 Juillet 1742, dans l'Isle Bering, située entre l'Amérique & l'Asie.*

POUR mesurer cet Animal, on s'est servi du pied d'Angleterre divisé en dix parties, subdivisées chacune en dix autres.

Il a depuis l'extrémité antérieure de la levre supérieure, jusqu'à la pointe de sa queue qui est fourchue comme celle de l'Hirondelle, deux cens quatre-vingt-seize pouces.

Cet Animal ne sort jamais de la Mer, comme l'avancent quelques Ecrivains qui ont sans doute mal entendu les Navigateurs, quand ceux-ci ont dit que le Veau Marin paissoit sur les bords de la Mer & des rivieres. Il ne vit pas d'herbes terrestres, mais de

celles qui viennent ſur les eaux. Le célébre *Cluſius* a repréſenté cet Animal comme laid & difforme, parce qu'il n'en a vu qu'une peau empaillée. Il eſt aſſez curieux à voir vivant, & très ſingulier quant à la figure, aux mouvemens & à l'uſage que l'on en peut faire. Sa peau reſſemble plutôt à l'écorce d'un vieux Chêne, qu'à une peau d'Animal. Elle eſt noire, rude, ridée, & pleine de petites élevations qui lui donne l'air de Chagrin. Elle eſt ſans poil, & une hache y entreroit à peine. Elle a un doigt d'épaiſſeur, & ſi l'on y fait une inciſion tranſverſale, on y trouve, quant à la couleur & au poli, quelque reſſemblance avec le bois d'ébene; mais cette écorce extérieure n'eſt qu'une ſurpeau. Sur le dos, elle eſt liſſe & ſans poil: depuis la nuque au contraire, juſqu'à la nageoire de la queue, elle a des rides circulaires qui la rendent un peu raboteuſe. Aux côtés, elle eſt auſſi rude que ſi elle étoit parſemée de petites pierres; on y voit un grand nombre d'éminences creuſes qui reſſemblent à des champignons

ſans queue. La peau eſt affreuſe ſurtout autour de la tête. Cette ſurpeau couvre tout le corps, ainſi qu'une écaille ; elle a preſque partout un pouce d'épaiſſeur, & elle eſt entierement formée de petits tuyaux perpendiculaires & auſſi ſerrés que s'ils étoient liés enſemble. Leur poſition perpendiculaire fait qu'on peut les ſéparer les uns des autres, ſelon leur longueur. L'extrémité du poil qui eſt implanté aſſez fortement dans la vraie peau, eſt ronde, élevée & bulbeuſe. Si l'on déchire cette peau, on la trouve remplie de tubéroſités comme le Chagrin ; mais la ſurface de la vraie peau reſſemble aucontraire à celle d'un dé à coudre, & les bulbes des doigts ſont placées dans ſes cavités.

Les tuyaux dont eſt formée cette peau ſont ſi ſerrés l'un contre l'autre, qu'ils conſervent beaucoup d'humidité & reſtent comme enflés. De plus, ſi on la coupe horiſontalement, ils ne paroiſſent pas, & la coupe eſt liſſe à peu près comme celle d'une griffe. Mais ſi on les fait ſécher ſuſpendus au Soleil, il s'y fait des

fentes de tous côtés, de forte qu'ils peuvent être séparés comme les filamens d'une écorce & que cet assemblage de tuyaux se voit alors serré distinctement. Il sort de ces tuyaux une sérosité huileuse, mais moins abondamment sur le dos qu'autour de la tête & aux flancs. Lorsque cet Animal reste couché sur la terre ferme pendant quelques heures, son dos se séche entierement, mais la tête & les côtés sont toujours humides. Il paroît que la surpeau de cet Animal est destinée à deux usages. Le premier est d'empêcher la vraie peau de s'endommager, lorsque cet Animal est obligé d'aller chercher sa nourriture dans des endroits pierreux, ou pendant l'Hyver entre les glaçons, & de lui servir comme d'une espece de cuirasse, lorsqu'il est jetté par la tempête contre des rochers. Le second est d'empêcher que l'ardeur de l'Eté lui causant une trop grande transpiration n'étouffe sa chaleur naturelle, & que le froid trop vif de l'Hyver ne l'éteigne. Cet Animal ne peut pas rester continuellement sous l'eau, comme

d'autres Animaux Marins : quand il mange il a toujours la moitié du corps audessus de l'eau, & par conséquent il est obligé de s'exposer souvent au froid.

J'ai observé dans plusieurs de ces Animaux morts que la Mer avoit jettés sur le rivage, qu'ils n'avoient péri que parce que leur peau avoit été rompue contre quelque rocher, & cet accident leur arrive surtout au tems des glaçons.

J'ai encore souvent remarqué, que lorsqu'après avoir pris quelqu'un de ces Animaux on l'attiroit à terre avec des grapins, les efforts qu'il faisoit, & les mouvemens violens de son corps & de sa queue faisoient sauter de grands morceaux de sa surpeau. J'ai vu dans ce même cas la surpeau des pieds de devant, la corne du pied, & la nageoire même de la queue se briser. Tous ces faits m'ont confirmé dans mon opinion.

La Baleine a une surpeau parfaitement semblable, quoique les Naturalistes n'en ayent pas parlé. Nous la

trouvâmes presque toute entiere à une Baleine que la Mer jetta morte au bord de notre Isle, & nous la détachâmes. La Baleine avoit été plusieurs jours jettée par les vagues contre les rochers, dont le choc redoublé avoit fait sauter quelques morceaux de sa surpeau. Elle est d'un brun foncé, tant qu'elle est mouillée ; mais lorsqu'elle est seche, elle est tout-à-fait noire.

La surpeau qui entoure la tête, les yeux, les oreilles, les mamelles & les pieds de devant, enfin partout où elle est grainée, est remplie de vermines qui la rongent : on la trouve quelquefois toute trouée & fort souvent la peau de dessous se trouve encore piquée. Alors de la lymphe qui en coule, ou de la substance aqueuse des glandes dans lesquelles est renfermée une espece de graisse, il se forme de grosses verrues, telles qu'on en trouve aux Baleines, & ces especes d'ulceres rendent quelquefois le corps de ces Animaux hideux.

La vraie peau qui est sous celle dont nous venons de parler, couvre tout

le corps : elle a deux lignes d'épaiſſeur; elle eſt molle, blanche, extrêmement ſerrée, ferme, d'un tiſſu fort comme celui de la Baleine, & on en fait le même uſage.

La tête eſt fort petite en comparaiſon de l'énormité du corps ; elle eſt courte, & on ne voit pas où elle finit. La forme en eſt longue & preſque quarrée, plus large cependant entre le ſommet & la machoire inférieure. Le ſommet en eſt plat, & la ſurpeau qui le couvre eſt noire & grainée comme le Chagrin : elle eſt preſqu'entierement briſée, d'un tiers plus mince qu'ailleurs, & facile à détacher. La tête va en pente de l'occiput vers le nez, & de même du nez vers les levres. Le bout du muſeau a huit pouces de hauteur, & groſſit conſidérablement depuit le nez juſqu'à l'occiput.

L'ouverture de la gueule (*rictus*), ne ſe fait pas en arriere, mais ſur les côtés. La levre ſupérieure externe eſt très grande & plate ; ſa direction eſt oblique par rapport aux angles de la

gueule. Elle s'allonge tellement audessus de la machoire inférieure, qu'en ne regardant que la tête, on croiroit que cette ouverture se fait réellement en arriere, ou au moins dans la partie inférieure. La gueule n'est pas trop grande en comparaison de la grosseur de l'Animal. Il n'est pas même nécessaire qu'elle soit plus grande, puisque cet Animal ne mange & ne vit que de certaines algues.

Les levres supérieure & inférieure sont doubles, & elles se divisent en externe & interne. La position de la levre supérieure externe est oblique par rappport au bout du museau, & elle forme un demi cercle. Elle est plate, enflée, grosse, large de quatorze pouces, haute de dix, blanche, lisse, grainée ; & de chacune de ses tubérosités, il sort une soie blanche & transparente, longue de quatre ou cinq pouces.

La levre supérieure interne est longue de cinq pouces, large de deux & demi, & séparée partout de l'externe, à laquelle elle ne tient que par

le fond. Elle eſt velue, piquante & paſſe pardeſſus le palais, comme la langue du Veau. Cette levre tient la gueule bien fermée par le haut; elle eſt mobile, & ſon uſage eſt d'arracher & de porter l'algue dans la bouche, à peu près comme les Bœufs & les Chevaux allongent les levres pour paître.

La Levre inférieure eſt double, comme la ſupérieure. L'externe eſt noire, liſſe, & ſans ſoie: elle a à peu près la forme d'un cœur ou d'un menton, pour ainſi dire; elle eſt large de dix pouces, & haute de ſix & de huit dixiémes.

La levre inférieure interne n'eſt que très peu ſéparée de l'externe: elle eſt rude, & on ne la voit pas, lorſque la bouche eſt fermée, parce que l'externe la couvre en forme de cercle; mais elle touche à la levre ſupérieure interne, & ferme fortement la gueule.

Dans l'endroit où la machoire inférieure joint la ſupérieure, on trouve un interſtice garni de ſoies groſſes,

fortes, fournies, blanches & longues d'un pouce & demie. L'usage de ces soyes, est d'empêcher que ce que l'animal mache ne tombe de sa gueule, ou ne soit entraîné par l'eau qui sort de cet endroit, lorsque la bouche est fermée. Ces soyes sont aussi grosses que des tuyaux de plumes de pigeons; elles sont blanches, creuses, bulbeuses à la racine, & répresentent d'une maniere assés agréable, même sans le secours du microscope, la vraie structure de nos cheveux.

Lorsque cet animal est entierement couché sur le ventre, la partie extérieure du museau à huit pouces de hauteur perpendiculaire, depuis les narines jusqu'au bout des levres. Le museau s'étend du nez vers les levres extérieures & vers les côtés de la machoire supérieure. Il est rond pardevant, plus épais ensuite, & sa circonférence augmente considérablement. Les levres extérieures sont grosses, épaisses & comme enflées; elles ont, comme celle des chats, un grand nombre de pores très larges, d'où

sortent des soyes blanches & fortes qui grossissent de plus en plus, en s'aprochant de l'ouverture de la gueule; les plus grosses soyes sont celles qui sortent d'entre les levres des deux machoires. Cet animal arrache l'algue avec ces soyes, comme avec des dents, & elles empêchent aussi que ce qu'ils machent ne s'échape de sa gueule. La machoire inférieure est plus courte que la supérieure, & elle seule est susceptible de quelque mouvement; mais les levres des deux machoires peuvent se mouvoir, & lui servent au même usage qu'à nos bêtes de somme. Cet animal, après avoir arraché avec ses pieds de devant du fond de la mer les plantes qui y croissent, les sépare des tiges & des racines qu'il ne mange pas, & les nettoie avec ses soyes aussi proprement qu'un homme le pouroit faire. Lorsqu'on trouve de ces plantes jettées sur le rivage & entassées en grande quantité, on est bien certain qu'il y a de ces animaux sur la côte. Comme les tiges des plantes marines sont beau-

coup plus coriaces & plus épaisses que celles des plantes terrestres, il a fallu nécessairement que la nature donnat à cet animal des levres plus fermes & plus fortes qu'à tout autre. Aussi sont-elles si dures, qu'il n'est pas possible de les amolir assés pour qu'elles soient mangeables. Leur structure intérieure présente quantité de petites cellules, formées par une infinité de muscles rhomboides, ou trapezoïdes, qui sont épais, rouges, tendineux, & forment une espéce de reseau dont les cellules sont remplies de graisse. Lorsque l'on cuit ces levres, l'eau, & la graisse s'en séparent aisement, & on voit alors toutes ces fibres blanches qui forment le reseau tendineux. Cette structure me paroit avoir trois usages differens. 1°. Pour rendre les levres plus fortes, plus serrées, & plus difficiles à blesser à l'extérieur. 2°. Comme les têtes & les queues de ces muscles sont placés de façon, que si les têtes se contractent vers l'ouverture de la bouche, les queues se contractent vers le sommet de la tête, de sorte

que les muſcles prennent alors la forme d'une couronne ; par là ces levres extrement péſantes, ſont levées & tournées plus facilement. 3°. Moyennant cette conſtruction, les levres peuvent recevoir un mouvement ſpiral, & il n'eſt pas néceſſaire que tout le corps ſe meuve, pour arracher l'algue ; ce qui cependant ſeroit néceſſaire ſans cette ſtructure, puiſque cette peau épaiſſe, dont tout le corps du Lementin eſt couvert, empêche cet animal de tourner facilement la tête.

Cet animal mache autrement que les autres animaux. Au lieu de dents, il a deux longs os, forts blancs & qui repreſentent deux rangs de dents. Un de ces os tient au Palais, & l'autre à la machoire inférieure. Ces os ſont articulés d'une façon tout-à-fait extraordinaire : on ne peut pas donner de nom connu à cette eſpéce d'articulation. On ne ſçauroit la nommer *Gomphoſe*, parce que les os ne ſont pas enfoncés dans une cavité, mais que leurs petites éminences & leurs cavi-

tés sont opposées à d'autres cavités & à d'autres éminences du palais & de la machoire. D'ailleurs cet os entre & est affermi dans la levre supérieure interne à la partie antérieure de la peau cornée ; il est encore articulé aux côtés de la bouche, avec des os rayés, & enfin vers sa partie postérieure, par une double apophise qui est au palais & à la machoire inférieure.

Ces os qui tiennent lieu de dents molaires, ont un grand nombre de cavités semblables à celle d'un dé à coudre, ou d'une éponge, qui donnent passage à des arteres & à de petits nerfs, comme dans les dents des autres animaux. Ils sont encore unis & lisses, excepté aux deux côtés par lesquels ils se touchent. Le supérieur à quantité de sillons courbés, qui représentent assés bien des vagues. Ils passent en machant dans les cavités de l'os opposé & broyent ainsi les plantes qui se trouvent entre-deux.

Le nez est la partie la plus élevée

& la plus avancée de la tête, comme dans le Cheval. Il a deux narines séparées par une cloison cartilagineuse, épaisse & large de deux pouces. Les narines sont aussi longues de deux pouces, & ont autant de diametre. Elles sont fort ouvertes, & à l'intérieur elles ont beaucoup de conduits courbes ou de labyrinthes. Ces narines sont extrêmement fortes, ridées intérieurement, & couvertes d'une peau tendineuse, qui est remplie de pores noiratres. De chacun de ses pores, il sort une soye de la grosseur d'un fil à coudre, & longue d'un demi pouce, que l'on arrache facilement, & qui dans cet animal à le même usage que le poil de narines dans les autres animaux.

Les yeux sont exactement au milieu de la tête, entre le nez & les oreilles, précisement à la naissance du nez, ou bien peu s'en faut. Ils sont extremement petits pour un si grand animal, & pas plus gros que des yeux de mouton : ils n'ont point de cil, sont tout ronds, & je leur ai à

peine trouvé un demi pouce de diametre. L'iris est toute noire, & le globe d'un bleu jaunatre. On n'y distingue point d'angles extérieurement ; mais en levant la peau qui est autour de l'œil, on voit vers le grand angle, ainsi que dans la loutre marine, un corps cartilagineux, ou une espéce de crête de coq, qui en cas de besoin couvre l'œil, de même que cette tunique qu'ont les animaux qui paissent & dont ils se couvrent les yeux, lorsqu'ils sont dans une terre sabloneuse & pleine de poussiere. Ce même cartillage forme par son autre côté une des cloisons de la glande lacrymale, & il y est joint par une tunique nerveuse qui leur est commune. Je coupai la glande lacrymale, & je la trouvai remplie d'une matiere muqueuse. Cette glande étoit assés large, pour contenirune charaigne, & tapissée intérieurement d'une tunique glanduleuse.

Un petit trou forme l'oreille, comme dans le Veau ; cet animal n'a point nonplus de pavillon ou d'oreille externe,

& l'on n'aperçoit même ces trous qu'en les cherchant avec attention. Il est fort difficile de les distinguer au milieu de cette peau qui ressemble au Chagrin ; il y passe à peine un tuyau de plume de poule. Le conduit interne de l'oreille est poli, & tapissé d'une peau noire pareillement lisse. Sa couleur le fait découvrir très facilement, lorsque les muscles de l'occiput sont coupés.

La langue a douze pouces de longueur, & deux & demi de largeur, comme la langue du Bœuf. Elle se termine en pointe, est rude comme une lime à sa surface, & a de petites excroissances. Elle est si enfoncée dans la bouche, que plusieurs personnes ont crû que cet animal n'avoit point de langue. Lors même qu'on la tire en avant avec la main, elle ne vient jamais jusqu'à l'ouverture de la gueule; il s'en faut à peu près un pouce & demi. Si elle étoit aussi longue que dans d'autres animaux, elle incommoderoit beaucoup celui-ci dans le tems qu'il mache. On n'a, pour s'en

convaincre, qu'à faire attention aux os larges dont nous avons fait mention.

On ne voit aucune marque de séparation entre le tronc, le col & la tête, comme on en voit dans tous les poissons : cependant il seroit possible de reconnoître & de distinguer le col à une certaine partie qui est de moitié plus courte que la tête, oblongue, ronde, & plus flexible que l'occiput ne le paroit. Le col à des vertebres mobiles, & il l'est lui-même ; mais ce mouvement ne peut être remarqué, que quand l'animal vit & mange. Il incline alors la tête comme les Bœufs qui paissent. Lorsque cet animal est tranquille ou mort, il est tellement défiguré par cette surpeau épaisse & roide, qu'il paroit ne pouvoir pas mouvoir le col ; & en effet on n'apperçoit extérieurement aucun indice de vertebres.

Le corps grossit tout-à-coup des omoplates au nombril ; mais depuis là jusqu'à la queue il diminue continuellement. Les flancs sont à peu près

ronds & aussi gros que le ventre même qui est élastique, enflé & rempli comme un outre par les intestins.

Le dos du Bœuf Marin est un peu vouté, quand cet animal est gras, & il l'est ordinairement au printems & dans l'été ; mais il devient plat en hiver, lorsque l'animal maigrit, & des deux côtés de l'épine du dos il se forme des cavités, qui laissent appercevoir toutes les vertebres.

Les côtes s'élevent des deux côtés en forme de voute, puis descendent vers l'épine du dos, avec laquelle elles s'articulent comme dans l'homme par *amphiartrose*, & elles forment deux cavités tout le long de cette épine.

La queue qui a neuf vertebres, commence à la vingt-sixiéme, d'où elle va toujours en diminuant jusqu'à la nageoire. Elle est moins plate que quarrée, parce que toutes ses vertebres ont deux épiphyses & quatre apophyses, dont les traverses sont larges & plattes, & les épineuses sont courbées.

La premiere vertebre de l'épine du dos est pointue; sa surface interne est large, plate, & à la forme d'un Lambda. Elle est jointe aux côtés par harmonie, & elle y est attachée par des fibres & des ligamens très forts. Les muscles dans la queue remplissent les cavités des vertebres, & lui donnent la forme des apophyses d'un quarré long, dont les angles sont émoussés. Du reste cette queue est épaisse, très forte, & terminée par une nageoire noiratre, dont l'extremité est dure & ferme. Cette nageoire est d'une seule piéce, & sa substance est la même que celles des os de Baleine, dont les Tailleurs se servent. Elle est composée de differentes lames couchées les unes sur les autres, comme les lames ou cercles du bois : elle est fendue à environ vingt pouces de son extremité, & divisée en parties qui représentent assés bien les grandes barbes des épis de bled, mais qui la rendent assés peu semblable à une nageoire. Elle est longue ou large de soixante dix-huit pouces, haute de

sept pouces trois dixiémes, & jointe aux muscles de la queue, comme par *gomphose*, c'est-à-dire, par trois racines triangulaires.

La nageoire de la queue ressemble assés à des tenailles; les deux pointes en sont d'égale grandeur, & en cela cet animal differe des autres Monstres marins, tels que les Cochons de mer &c. Cependant on observe dans la Baleine la même particularité. La situation de cette même nageoire, est directement contraire à celle de l'arrête ou épine du dos, comme dans la Baleine; au lieu que dans les autres poissons, la situation de cette nageoire & celle de l'arrête est la même. Le Lamentin remue doucement la queue & avance lentement; mais lorsqu'il s'en frappe le dos & le ventre, il s'élance avec vitesse, & souvent il s'échappe des mains qui le veulent tirer à bord.

La plus grande difference qu'on puisse observer entre cet animal & les animaux terrestres qui vont à l'eau, ou les amphibies, est dans les bras ou

pieds de devant, dont la structure est fort singuliere. Du col près de l'humerus, sortent deux bras longs de vingt-six pouces & demi, qui ont deux articulations. L'humerus est articulé par l'arthrodie avec les omoplates.

Ici comme dans le corps humain on trouve le Radius & le Cubitus fort voisins du Tarse & du Métatarse; mais on n'y voit ni doigts, ni ongles, ni griffes. Le Tarse & le Métatarse ont une graisse ferme, & sont entourés de quantité de ligamens tendineux de peau & surpeau, à peu comme près on voit la peau se renouveller dans un homme après une amputation. Mais la peau & surtout la surpeau y est beaucoup plus épaisse, plus dure & plus seche, de sorte que l'extremité de ces bras represente la pate d'une Ecrevisse ou la corne d'un Cheval, mais imparfaitement; car la corne de Cheval est plus mince à son extremité, & parconséquent plus propre à fouir & à creuser la terre. Les extremités des pieds sont polies par

derriere, pliées en deux, un peu creusées par en bas, & couvertes de soyes épaisses très fortes, de la longueur d'un demi pouce.

J'ai vû un de ces animaux, qui avoit la corne fendue comme le pied d'un Beuf; mais cette séparation n'étoit qu'imparfaite: elle traversoit à peine la surpeau, & elle étoit moins naturelle qu'accidentelle. Cela est d'autant plus vraisemblable, que la surpeau qui couvre cette corne, est extremement seche & peut facilement se fendre.

Le Lamentin emploie ses bras à toutes sortes d'usages: ils lui servent à nager, à marcher, à se tenir ferme & debout entre des rocs glissans, à creuser & à arracher l'algue, ou d'autres plantes, dans un fond pierreux, comme nous le voyons faire aux chevaux; enfin à s'apuyer lorsqu'il est pris, & à se roidir contre les Harpons avec lesquels on le tire à bord. Il fait quelquesfois de si grands efforts, que la surpeau de ces bras éclate, & qu'il en saute des morceaux.

La

La femelle, dans le tems du frai, nage ſur le dos, & quand le mâle s'en approche, elle le ſerre dans ſes bras, & ſe laiſſe embraſſer de même; de ſorte que ces Animaux s'accouplent à peu près comme les hommes.

Le Lamentin n'eſt ſurement pas le même animal, dont Ariſtote a parlé ſous le nom de Bœuf marin, puiſque le premier ne pait jamais ſur le continent. Au fond il importe peu que c'en ſoit un autre ou le même, puiſque Ariſtote ne fait point de Deſcription de celui qu'il indique ſeulement; d'où l'on peut conclurre avec vraiſemblance, qu'il n'en avoit jamais vû, & qu'il n'en avoit rien entendu dire de certain. Secondement *Lopés* & *François Hernandes* qui ont vû le Lamentin, ont débité ſur cet animal bien des Fables, que l'expérience a fait reconnoître & qui ont induit en erreur *Cluſius* & *Ray*.

Cet animal n'a point de poils, & ce qu'on pourroit nommer ainſi, ſont plutôt des ſoyes ou des tuyaux crueux, qui ne naiſſent que ſous les pieds & autour du muſeau.

La tête de cet animal ne reſ-

semble point à la tête du Veau, comme le croit *Clusius*, ni à celle du Bœuf, comme l'avance *Hernandes*, Quant au tegument exterieur, il ne ressemble à celui d'aucun autre animal, & il à une forme toute particuliere.

Il n'a point de Griffes aux pieds, mais à leur place une peau pareille à celle qui se forme sur les membres amputés. L'animal marche sur cette peau, qui est garnie de soyes tranchante.

(*Le reste au Journal prochain.*)



I I.

Suite du Mémoire de M. Justi *sur la morsure de la Tarentule.*

JE sçai que quelques personnes doutent de la vérité des histoires qu'on raconte des *Tarentulés* ; & je conviens que sous les apparences d'une maladie si extraordinaire, il peut se cacher bien de l'imposture. Mais j'ai été parfaitement délivré des doutes que j'avois sur cet article, tant par le récit de plusieurs Sçavans, & entre autres de Médecins, que par le témoignage d'un de mes parens, homme très sensé, qui a vû de ses propres yeux à Tarente, d'où l'Animal a tiré son nom, & en d'autres endroits les danses des personnes mordues, non-seulement dans les places publiques, mais aussi dans des maisons privées. Il m'a dit avoir vû même un Médecin sur lequel une sorte de Musique qui l'affec-

toit faisoit le même effet que sur les autres Malades. Le sçavant *Epiphane Ferdinand*, qui a exercé la Médecine pendant plusieurs années dans la Pouille, & dans la Calabre, parle comme témoin oculaire de beaucoup d'effets singuliers de la Musique sur ceux qui ont été mordus par la Tarentule ; il s'engage même de convaincre les plus incrédules sur ce point par leurs propres yeux.

» Un Musicien de bon sens & » très digne de foi m'a plusieurs fois » assuré, dit M. *Boyle*, que quand » il jouoit un certain air qu'il m'a fait » entendre & qui ne touchoit pas beau- » coup d'autres gens, il ne dépendoit » que de lui de faire pleurer malgré elle » une certaine personne qu'il me nomma. Il ajoute, que quand il prenoit médecine, ou quand il étoit attaqué de la fiévre, il avoit souvent éprouvé que la seule répétition de deux vers de *Lucain* lui causoit un certain frisson, presque semblable à celui qui amene ordinairement la fiévre. Cependant il ne donne point cela pour une preuve

de l'effet physique du resonnement. Mais il assure que ces deux vers lui ayant été lus avec emphase un jour qu'il avoit la fiévre & qu'il étoit fort agité, ils firent une si forte impression sur lui, que depuis lorsqu'il entendoit dans cet état non naturel les mêmes vers, ils produisoient dans son cerveau & dans les autres parties le même accident, que quand on les lui récita pour la premiere fois (1). On peut ajouter à cela le court récit que le même *Boyle* fait dans le supplément au Traité sur l'effet des sons, d'un Serpent que la Musique animoit & mettoit dans une agitation singuliere. Il faut donc revenir au principe d'où *Boyle* déduit l'effet du resonnement sur le corps. » La lumiere, dit-il, » opere fort sensiblement sur le corps » humain ; & cependant elle n'est » pas produite, ni par un mouve-

[1] On doit sans doute regretter que *Boyle* n'ait point indiqué ces merveilleux vers de *Lucain*.

» ment plus rapide, tel que ce qu'on
» appelle en Latin *effluvium*, mou-
» vement plus subtil encore que ce-
» lui des particules aëriennes, &
» elle n'est pas propagée par l'im-
» pulsion d'une matiere plus déliée
» que l'air. Qui voudroit par conséquent
» nier les effets du resonnement sur
» le corps, n'a qu'à observer les dif-
» férentes passions que la différence
» des Sons excite dans l'ame. On
» peut enhardir quelques hommes
» par une harmonie de Sons forts;
» c'est-à-dire, on peut dissiper par
» ce moyen les froides considéra-
» tions qui pourroient les engager
» à plier, de maniere que soudaine-
» ment & sans faire aucune réfle-
» xion, ils marchent au-devant du
» péril. On en porte d'autres à la
» joie; c'est à-dire, que par la Mu-
» sique on arrête la suite des pen-
» sées mélancholiques auxquelles ils
» étoient livrés, & qu'on leur don-
» ne le tems d'employer leurs pro-
» pres forces sur eux-mêmes. D'au-
» tres sont portés à la dévotion, ou

» ce qui est la même chose, on
» fait resonner des tons convenables
» à l'objet sublime auqeuel on veut
» attacher les Auditeurs. Quiconque
» sçait de quelle maniere la Nature
» & les passions sont imitées dans
» la Musique, n'en demandera pas
» davantage. Si nous pouvons être
» excités par la Musique à la terreur,
» à la compassion, à la rage, à
» la peur & à toutes les autres pas-
» sions, il assez vraisemblable que
» nous pouvons aussi nous en pro-
» mettre quelques avantages dans les
» maladies. Car outre la morsure de
» de la Tarentule, il y en a eu où
» la Musique a été d'un très grand
» secours. On a vû des Fiévreux sur
» qui la Musique a eu un tel pou-
» voir, qu'en les obligeant de danser,
» ce mouvement a chassé de leur corps,
» par la sueur & la transpiration, la plus
» grande partie du ferment & des par-
» ticules fébriles. Car, comme on l'a
» dit, la Musique & les Sons tou-
» chent les plus fines particules de
» l'esprit nerveux qui communique

» son impression au sentiment & à » l'esprit. Les Médecines au contraire » ont rarement d'autre influence que » sur les parties grossieres du corps «.

Je ne rappellerai point ici l'exemple du Maitre à Danser d'Alais, dont il est parlé dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris, ni plusieurs autres d'hommes & d'animaux, qui par la Musique ont été délivrés de certaines maladies, ou qui en ont éprouvé d'ailleurs des effets extraordinaires. Je pense que les considérations & les exemples que j'ai allégués sont suffisans pour mon objet. Ainsi je ne m'appuirai point de récits qui se trouvent dans les descriptions des voyages qui peuvent toujours être soupçonnés d'exagération. Ce que nous avons remarqué peut aussi ce me semble servir de réponse aux doutes formés par M. *Buscking*, Professeur à Gottingue (1), contre les suites de la morsure de la Tarentule. On

(1) *Magaz. de Hambourg. Vol. XIV. pag.* 433.

voit du moins que les personnes mordues de la Tarentule ne sont pas toujours, mais sont au contraire très rarement des mendians, ou des vagabons. Nulle condition n'est exempte de ce mal, quand on ne prend point de précautions pour s'en garantir. Cependant ceux qui sont le plus sujets à être mordus de cet insecte, sont les gens de la campagne qui travaillent à la terre & à la moisson. Au reste tout ce que l'on en dit, tous les effets singuliers qu'on en rapporte, se bornent au climat le plus chaud de l'Italie & principalement à la Pouille ou à la Calabre; car on a observé que ces araignées ont perdu leur venin, ou ont fait beaucoup moins de mal quand on les a transportées en d'autres contrées un peu plus froides. De plus il est évident que les expériences sur les *Tarentulés* sont confirmées par des témoins très dignes de foi & très sensés, qu'elles ont été bien examinées, & qu'elles n'ont pas été révoquées en doute par les plus habiles Médecins. On voit encore que les Ta-

ventulés ne font des actions extraordinaires ou plaisantes que dans la chaleur de la maladie, de sorte qu'on ne peut gueres les soupçonner d'imposture. Cependant il faut convenir avec M. *Mead*, qu'il peut se glisser beaucoup de prestiges dans cette étrange maladie.



III.

PENSÉES SUR DIEU.

Quid potest esse tam apertum, tamque perspicuum... quam esse aliquod Numen præstantissimæ mentis, quo omnia regantur. Cic. de Nat. Deor. Lib. II. c. 2. » Quoi de plus évi» dent & de plus sensible que l'e» xistence d'une Intelligence ou d'un » Etre d'un pouvoir & d'une bonté » infinis qui gouverne tout «.

Toute créature raisonnable doit admettre un premier principe, une cause premiere de tout ce qui existe; & dont la sagesse & la puissance soient proportionnées aux merveilles de l'univers. Pour former une démonstration contre cette vérité, il faudroit, ou que l'idée de cette pre-

miere cause impliquât contradiction, ou que la création fût impossible, ou enfin que la constitution actuelle des choses ne pût avoir pour auteur un Etre intelligent. De ces trois hypotéses, la premiere est insoutenable, à moins qu'on ne l'étende à toute cause & à tout effet. Car pourquoi la premiere cause seroit-elle plus impossible que toutes les autres? Si l'idée de priorité ajoutoit quelque impossibilité à l'idée générale de cause, la derniere supposition ne seroit pas moins absurde dans les principes même des Athées. Quelque imperfection qu'on suppose dans l'univers, on pourra toujours concevoir une cause qui lui soit proportionnée.

Il ne reste donc à l'Athée qu'à chercher quelque contradiction dans l'idée même de créer. On a dit d'une maniere trop vague que *créer*, c'étoit faire quelque chose de rien. L'Athée en a pris avantage, comme si on avoit voulu réaliser le néant, & faire le rien principe de quelque chose. Mais si par créer, on entend communiquer une existence dépendante, ou être

l'auteur de ce qui ne peut exister par lui-même, toute contradiction s'évanouit. Il ne doit pas avoir été plus difficile à la cause premiere, de donner l'existence à une matiere brute, que de la donner au monde que nous habitons. Il est vrai qu'on conçoit plus difficilement la création de la matiere, que celle de l'univers. La premiere est une production inconnue chez les hommes & qu'ils ne peuvent imiter; l'autre ne suppose qu'un changement dans la disposition des parties, & on en voit des exemples dans les ouvrages des hommes.

Cependant ni l'une ni l'autre de ces idées n'est contradictoire, & si la création proprement dite de la matiere est difficile à concevoir, sa production par elle-même l'est infiniment davantage, ou plutôt ne présente aucune idée distincte.

La premiere cause est donc possible, & si elle est possible, il est naturelle de supposer qu'elle existe. En effet, un arrangement qui découvre par tout des vûes sages & une exécution

admirable, d'où doit-il probablement provenir, ou d'un principe d'intelligence & de vie, ou de causes aveugles & inanimées?

Peut-être trouvera-t-on des sistêmes d'Athéisme moins absurdes les uns que les autres, mais aucun d'eux ne conserve le moindre degré de vraisemblance. Lorsqu'on les compare avec la supposition d'une Divinité, toute la présomption est en faveur du sistême qui admet une cause premiere, & toute les marques de fausseté sont de l'autre côté. Ceci paroîtra évident, si l'on fait attention aux argumens qui détruisent l'Athéisme.

Qu'il y ait diverses especes d'Etres, c'est ce que nos sens & notre raison nous apprennent. Il n'est pas moins clair qu'aucun de ces Etres n'a pû se produire lui-même : il faudroit qu'il eût pû agir avant que d'exister, & qu'il eût été en même-temps cause & effet.

Quand on ne conviendroit pas de l'existence des objets extérieurs, le sentiment de notre propre pensée nous

convaincroit que nous sommes, & chacun de nous auroit au moins un effet dont il auroit à rechercher l'origine. Cette origine ne peut se trouver que dans une suite d'effets sans cause, ou dans une cause premiere de tous ces effets. La premiere origine est contradictoire ; envain auroit on recours à une progression infinie d'effets, on feroit toujours obligé de reconnoître un cause proportionnée à cette infinité, c'est-à-dire, infinie dans le même sens. Si le premier chainon n'est pas éternel & la cause de tous les autres, lui-même rentre avec eux dans le cas des effets sans cause, c'est-à-dire, des choses qui sont & ne sont pas. Jusqu'ici l'argument est démonstratif & sans aucun mêlange de probabilité. L'Athée a paru le sentir, en soutenant que cette chaine éxistoit nécessairement elle-même. Mais quelle raison peut-il en alléguer? Sinon qu'il est contradictoire qu'elle n'existe pas, & pourquoi? Si ce n'est parce qu'elle est actuellement existente : solution peu satisfaisante,

puisqu'elle suppose que tout ce qui est ne peut ne pas être. Toutes les parties de l'univers sont dans un mouvement continuel : la chaine auroit pû ne pas être, elle n'est donc pas nécessaire. Si elle étoit nécessaire, chaque chainon seroit déterminé à être tel qu'il est, & ne pourroit jamais devenir autre chose. Mais tout change dans la nature : ce qui est aujourd'hui ne séra peut-être pas demain.

Enfin chaque chainon, loin d'être indépendant de la chaine, comme il devroit l'être, s'il étoit nécessaire, est évidemment dépendant des autres, assujetti à leur influence, existant, si j'ose le dire, pour eux & par eux.

Le sistême de l'Epicurien n'est pas moins insoutenable que celui du Spinosiste. Dire que le livre le mieux écrit & le palais le plus régulier ont été faits fortuitement, sans art & sans intelligence, c'est avancer une chose moins absurde, que de soutenir la même chose du volume de la création, & du Palais de la Divinité.

En effet il ne suffit pas que l'ar-

rangement présent des choses soit un effet du hasard : il faut, 1°. Que la matiere qui n'étoit pas plus nécessaire que sa forme soit sortie dans un tems déterminé du néant par hasard. 2°. Les parties de la matiere ont-elles été depuis l'éternité en mouvement ou en repos ? Si elles ont été en repos, comment se meuvent-elles ? Si elles ont été en mouvement, pourquoi n'y sont elles pas toujours ? 3°. Le hasard n'est qu'un peut-être qui n'a rien de réel ni de déterminé : il ne fournit aucune raison suffisante pourquoi les choses ont existé. 4°. Il n'y a aucune probabilité dans ce concours fortuit d'atomes, qui contre une infinité de dispositions différentes, amene l'ordre & la beauté. Un hasard aussi régulier & aussi uniforme que la cause la plus intelligente & la plus immuable, est un véritable Etre de Raison.

Si la nécessité & le hasard sont également chimériques, à qui peut-on avoir recours pour la production de l'Univers, qu'à cet Etre dont la bonté, la sagesse & la puissance écla-

tent dans ses Ouvrages ? Il est donc évident qu'il existe un premier Principe, une Cause premiere qui a produit au-dehors ce qui n'étoit que possible.

L'idée, ou plutôt la conviction de l'existence de ce premier Principe, a fait naitre mille questions ridicules sur sa nature & sur son essence. On a voulu les connoitre & les approfondir, & par une foule de faux raisonnemens, on est tombé dans un labyrinthe d'erreurs toutes plus absurdes les unes que les autres.

Le grossier Matérialisme a eu des partisans : les hommes qui ne jugent que sur le rapport des sens, ont cru que tout ce qui existoit, participoit de la matiere. Ils ont en conséquence regardé l'Etre Suprême comme ne faisant qu'un Tout avec ce que nous appellons corps.

J'avoue que l'idée d'immatérialité n'est gueres que négative pour l'homme : elle consiste à exclure les propriétés du corps de l'Etre à qui on attribue celles de l'esprit en gé-

neral. Nous ignorons ce que c'eſt que matiere, ce que c'eſt qu'eſprit : nous en ſaiſiſſons quelques propriétés qui nous font haſarder des définitions. Nous donnons le nom de corps ou de matiere à ce que nos ſens diſcernent, & dont les parties qui ſont impénétrables peuvent être ſéparées.

Par Eſprit, nous entendons une ſubſtance indiſcernable, indiviſible, pénétrable & active. On attribue à cette ſubſtance, l'Intelligence, la Volonté, la Mémoire, facultés dont les corps nous paroiſſent privés. Cette idée d'eſprit n'eſt pas plus inconcevable que celle du corps, & celui qui la traite de chimere, décide non-ſeulement de l'exiſtence, mais même de la poſſibilité des Etres. Si le Matérialiſte rejette tout eſprit, on peut auſſi rejetter tout corps. Si le premier n'admet qu'un Monde matériel, on pourra ne concevoir qu'un Monde ſpirituel. Si on ramene tout aux modifications des objets que l'on voit, on pourra également ramener tout aux idées que l'on forme.

C'eſt déja beaucoup que d'avoir réduit le Matérialiſte à l'impoſſibilité de prouver ſon ſyſtême ; il faut du moins dans ce cas ſuſpendre ſon jugement. Mais celui qui admet une cauſe immatérielle, à d'autres raiſons que des doutes, pour ſoutenir ſon ſyſtême. Si cette cauſe eſt immenſe & préſente partout, elle ne ſçauroit être matérielle, puiſqu'elle exclueroit tout autre corps par ſon impénétrabilité.

D'ailleurs, la création ſuppoſe de l'intelligence & de la ſageſſe, propriétés inconnues dans la matiere : on n'a pas même prouvé qu'elles puiſſent lui convenir. Si la matiere n'eſt pas univerſellement intelligente, ce qu'on ne ſauroit ſoutenir, cette propriété devroit dépendre de la modification ou de la configuration de ſes parties. Mais jamais ni la figure, ni le mouvement n'ont produit que des effets du même genre, & qui n'ont aucun rapport avec les idées & les réflexions de l'eſprit.

Or qu'elles ſont les perfections & les propriétés de cet Etre qui n'eſt

point fait pour nous? C'eſt par ſes ouvrages que le Créateur a voulu ſe repréſenter à nous : un autre monde un autre intelligence, une infinité de mondes & de ſiecles ne ſuffiroient pas pour le connoître tel qu'il eſt.

Le terme d'infini a été pris des idées de la durée & de l'eſpace. En l'appliquant aux qualités morales du Souverain Etre, on ne doit entendre autre choſe, ſinon qu'elles ſont auſſi parfaites qu'elles peuvent l'être, & qu'elles n'admettent d'autres bornes que la poſſibilité des choſes. Mais juſqu'où s'étendent-elles? c'eſt un miſtere impénétrable à l'homme. L'Oiſeau que vous nourriſſez dans une cage, peut-il juger de votre intelligence?

La premiere propriété que nous découvrons dans cet Etre ſuprême, c'eſt la bienfaiſance. Auſſi-tôt que nous commençons à nous connoître, nous pouvons nous convaincre que c'eſt de lui que nous tenons notre exiſtence; que cette faculté de connoître & de juger, infiniment ſupérieure à la matiere, eſt un bienfait du Créateur qui

nous rend en quelque sorte semblable à lui-même.

Dieu auroit pû se contenter de nous tîrer du néant, & nous abandonner à nous-mêmes, ou nous livrer à un aveugle hazard. Comme il ne nous doit rien, nous n'aurions pû nous en plaindre. La bienfaisance du Créateur s'étend plus loin : crées susceptibles de sensations qui nous avertissent de nos besoins, cet Etre Suprême y a pourvû, en nous soumettant, pour ainsi dire, toute la nature. Nous trouvons dans les Etres inanimés, des qualités délicieuses qui fournissent abondament à notre nourriture.

Dieu s'est montré bienfaisant à notre égard, avant que de nous ouvrir les yeux sur sa magnificence. Il a inspiré à nos peres de tendres soins & mille prévenances, pour mettre nos jours à couvert : il a ensuite dévoilé à nos yeux, le spectacle ravissant du Monde. De quelque côté que nous portions nos regards, nous découvrons par-tout des objets qui nous charment & qui nous enchantent : par tout on découvre une

infinité de merveilles qu'on ne peut se lasser d'admirer.

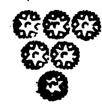
La bienfaisance de Dieu envers nous est donc sans bornes. Mais plus elle est grande, plus notre reconnoissance doit être vive. Doués d'une faculté qui nous rend en quelque sorte semblables à la Divinité même, nous devons tâcher de nous élever jusqu'à cet Etre Suprême, & l'imiter autant que nos forces peuvent le permettre.

Un Philosophe du dernier siecle ; qu'on ne lit plus depuis long-tems, parce qu'en effet toute sa doctrine, pour être exposée avec beaucoup d'élégance, n'a jamais été reçûe que dans l'Ecole peu Philosophique d'Hermès, commence un petit Traité de Physique, par cette magnifique définition. *Deus est Ens æternum, Unitas infinita, radicale rerum omnium Principium ; cujus Essentia est Lux immensa, Potestas, Omnipotentia ; Voluntas, Bonum perfectum ; Nutus, Opus absolutum. Plura desideranti occurrunt stupor, silentium, & abyssus gloriæ profundissima.* « Qu'est-ce que Dieu ? Un Etre

» éternel, une Unité infinie, le Prin-
» cipe radical de toutes choses, dont
» l'Essence est un immense Lumiere;
» la Puissance, un Pouvoir sans bor-
» nes; la Volonté, un Bien parfait;
» le seul Bon-plaisir, une Œuvre ache-
» vée. Quiconque veut pénétrer au
» delà, ne trouve qu'étonnement & si-
» lence, un abîme de majesté, des
profondeurs inaccessibles. (1) »

Cette définition de Dieu n'est pas plus lumineuse que les autres; mais au défaut d'une connoissance refusée à la foiblesse de l'Esprit humain, la Raison doit se contenter des Rayons qu'elle peut recueillir, & qui suffisent pour l'éclairer.

(1) L'*Espagnette*, Enchyridion Physicæ Restitutæ. *Can. I.*



ITALIE.

ITALIE.

I.

Extrait des Stances de POLITIEN.

IL y a quelques tems que nous fime l'Extrait de la vie de *Politien*, & nous y parlâmes de ces Stances fameuses qu'il composa à l'occasion d'une Fête que donna *Julien de Médicis*. Sur l'éloge que nous faisions des ces Stances, une personne en a tiré la description du Palais de *Venus*, & nous avons crû devoir l'insérer ici. Depuis plus de deux cens cinquante ans, combien de Temples de *Cupidon* & de *Venus* n'a-t-on pas bâtis ? Dans la plupart on ne trouve rien de neuf, comme l'on s'en appercevra sans peine, par la lecture de cette traduction de *Politien*. Ce morceau de Poësie est un chef-d'œuvre de versification, & tous les agrémens de la Langue Italienne y sont déployés. Si

l'on pouvoit traduire ce petit Ouvrage avec toutes les graces de l'Original, nous n'hésiterions point à en placer la traduction à côté du *Temple de Gnide* & de tout ce que nous avons de plus parfait en ce genre.

Le Palais de Venus.

JE vais célébrer l'aimable demeure qu'habitent *Venus* & son Fils. Toi qui seule peux sans risque parcourir ces lieux enchantés, charmante *Erato*, daigne seconder mes Chants. C'est toi qui as le département des Jeux & des Ris; c'est avec toi que l'Amour se plait à badiner, & que déposant sa trousse il vient faire voltiger ses petits doigts sur les cordes de ta lyre.

Il est une montagne agréable d'où l'on apperçoit, au lever de l'Aurore, les sept embouchures du Nil. Sur le sommet de cette Montagne inaccessible à tout Mortel, s'éleve une colline parée de verdure, au pied de laquelle est une prairie riante,

où les Zéphirs folatrant parmi les fleurs agitent mollement l'herbe émaillé. Un mur d'or environne cette prairie que couronnent les plus beaux arbres. Sur leurs branches toujours vertes, le Roſſignol & la Fauvette chantent continuellement leurs amours : deux ruiſſeaux plus brillans que le criſtal roulent de petits flots, mêlés de douceur & d'amertume, où l'Amour trempe la pointe de ſes traits.

La neige, le plus leger brouillard, n'approchent point de ces Jardins immortels. L'herbe ni les Arbriſſeaux, n'y ſentirent jamais le ſouffle de l'Aquilon. Là les années n'amenent point de ſaiſons différentes, & les cheveux blonds & friſés du Printems, noués avec des guirlandes de fleurs, y brillent dans tout leur éclat....

Attroupés le long des rives d'un de ces ruiſſeaux, les freres de Cupidon pouſſent des cris enfantins en aiguiſant ſur une pierre la pointe de leurs flêches. Le plaiſir & le danger poſés ſur l'un & ſur l'autre bord, font tour-

ner la roue ensanglantée qu'arrosent l'espoir trompeur & le vain désir. La peur craintive, le larcin timide, les petites facheries & les racommodemens font un groupe : les larmes grossissent de leurs pleurs le ruisseau amer ; la pâleur au teint blême, les soucis, les chagrins, la maigreur, se livrent à la tristesse : le soupçon inquiet s'égare dans tous les sentiers, & la joie brillante danse au milieu du chemin. La Volupté se réjouit avec la Beauté ; le contentement s'enfuit, le repentir reste : l'aveugle erreur vole de tous côté ; la fureur se déchire elle-même, & le remord tardif se consume. La cruauté se baigne avec joie dans le sang, & le désespoir s'enfonce un poignard dans le cœur. La fourberie taciturne, le rire dissimulé, les gestes affectés, les regards aux yeux tendres dressent des embuches aux jeunes Amans. Le regret accompagné des douleurs, & le visage appuyé sur sa main, voit l'effrenée licence se répandre de toutes parts.

Sur les traces de Zéphir naissent

les Roſes, les Lys & les Violettes ; l'air eſt embaumé du parfum qui s'exhale des fleurs, & la Terre offre aux yeux mille beautés raviſſantes. La Roſe fraiche & vermeille s'épanouit à l'aſpect du Soleil, & découvre les tréſors de ſon ſein : il en renaît ſans ceſſe de nouvelles ; les premieres tombent, & la prairie en eſt parſemée.

L'Aurore verſe une douce roſée ſur les Jonquilles, ſur les Œillets, ſur les Anémones. Hyacinthe témoigne ſa douleur ; Narciſſe ſe mire encore dans le criſtal des eaux ; la jeune Clitie ſe tourne amoureuſement vers le Soleil ; & parmi les Renoncules & les Amaranthes, Adonis attire encore les regrets de Venus.

La prairie eſt dominée par une Colline couverte d'arbres touffus. Sous la fraicheur de leur ombre ſort d'un roc une ſource vive qui forme un baſſin d'une eau pure & tranquille ; cette eau s'échappe, & par mille conduits va payer aux arbres le prix de leur ombre. On voit croitre à l'envi les

Ormes, les Cyprès, les Hêtres, les Peupliers, & les Sicomores entrelassant leurs branches former d'agréables berceaux. Les Citronniers, les Orangers, charment l'odorat & la vue, & le Myrte chéri de la Déesse a la tête parée de fleurs blanches. Un Pampre verd pend dans plusieurs endroits en festons; les jeunes Vignes sont chargées, les unes de grappes & d'autres de nouveaux jets d'où distile une eau transparente qui doit bientôt se changer en nectar.

Au bas de la Colline, tous les Animaux sont ennyvrés d'amour. Le Bélier combat en présence de l'objet de ses feux; les jeunes Taureaux baignés de sueur & ensanglantés, se livrent une guerre meurtriere; le Sanglier écumant éguise ses défenses, & se prépare au combat. L'Amour rend belliqueux les Daims timides; les Tigres en fureur s'entredéchirent; les Lions se battent les flancs de leurs queues, rugissent & se précipitent les uns sur les autres avec des yeux étincellans.

Le Cerf pourſuit la Biche, & parmi le Thin & le Serpolet les Lapins ſe careſſent; les Chevreuils bondiſſent par troupes, ſans redouter les Chiens; les Poiſſons qui nagent dans l'Onde argentée, ſemblent ſe donner la chaſſe; ils s'élevent audeſſus de la ſurface de l'eau, & tous leurs mouvemens reſpirent l'allégreſſe. Les Oiſeaux peints de mille couleurs différentes, excités par l'amour, voltigent de branche en branche & font retentir les airs des plus harmonieux concerts : Echo répond à cette douce mélodie. On entend gémir la Tourterelle; le Perroquet conte ſon amour à ſa femelle; le Paon déploye ſa queue brillante; les Pigeons s'entrebaiſent, & les Cignes raviſſent par leurs chants.

C'eſt dans ce lieu que Cupidon & ſes freres aîlés, las de percer les hommes & les Dieux, viennent éprouver leurs dards ſur les Animaux. C'eſt-là que Cypris, accompagnée de Paſithée, s'aſſied ſouvent au milieu des fleurs & des arbriſſeaux odoriférans, & qu'elle s'abandonne quelquefois à un léger ſommeil.

Sur le penchant de la colline est bâti un Palais superbe, ouvrage de Vulcain. Devant la porte s'éleve un grand arbre dont les branches qui sont d'émeraude portent de ces pommes qui vainquirent Atalante, & firent triompher Hippomene. Philomele y chante sans cesse, & toujours un groupe de Nymphes se rassemble à l'entour. L'Hymenée les fait danser au son de sa guitarre & songe à les unir.

Dans l'intérieur du Palais, il ne pénétre qu'un air doux & sérain; les perles y servent de flambeaux pendant la nuit, & des colonnes de Diamans soutiennent une voute incrustée d'émeraudes. Les murs sont de porphire, & le jour passe à travers des saphirs d'Orient; des pierres précieuses servent de pavé, & dans une alcove magnifique on apperçoit un lit d'or.

Les portes sont formées des plus riches productions de la Nature & de l'Art. Sur l'une est représenté le sort infortuné du vieux *Cœlius*, à qui son

fils, d'un air irrité, paroit trancher d'un coup de faulx les sources de la vie. Il semble que la terre recueille chaque goute du sang immortel, & l'on en voit naitre les Furies & les Géans terribles, ainsi que les Nymphes légeres qui poursuivent à coups de fleches les Animaux sauvages. Thétis reçoit dans son sein la sanglante dépouille de *Cœlius* : l'écume de la Mer l'environne, & l'on en voit sortir une Beauté Divine. Elle est assise au milieu d'une conque marine que les Zéphirs font avancer vers le rivage : tout est représenté si parfaitement, que la vue y est trompée. Les yeux de la Déesse brillent du plus vif éclat ; les Zéphirs agitent doucement ses beaux cheveux ; tous les Elémens s'empressent à lui plaire. On diroit qu'elle ne fait que de sortir de l'onde : d'une main elle presse sa chevelure, de l'autre elle couvre sa gorge ; partout où s'impriment ses pas, les fleurs naissent en abondance. On voit les Graces charmantes s'avancer vers la Déesse, & la revêtir d'une robe semée d'étoiles. L'une sou-

tient au dessus de sa tête une Couronne qui étincelle de rubis ; celle ci attache une perle à son oreille, & l'autre environne son col d'albatre de guirlandes de Diamans. Ce groupe paroît sur une nue argentée s'élever vers le Ciel ; tous les Dieux enchantés admirent avec transport les attraits de la Déesse, & chacun d'eux aspire à s'en rendre le possesseur.

L'heureux Vulcain s'étoit représenté lui-même tel qu'il est en sortant de la Fournaise, comme si l'impatience de jouir de tant d'appas lui faisoit abandonner ses travaux. Son visage paroit allumé & son cœur semble embrasé de plus de feux que n'en renferme l'Etna.

Sur une autre porte, l'amoureux Jupiter, sous la forme d'un Taureau d'une blancheur éclatante, porte sur son dos l'objet de son amour, & la Nymphe tremblante tourne ses regards vers le rivage qui fuit devant elle. Ses cheveux & sa robe voltigent au gré du vent, & elle retire ses pieds nuds, qu'elle craint de mouiller dans la mer. Elle

semble toute éplorée appeller envain ses compagnes, lesquelles assises au milieu des fleurs pleurent l'enlevement d'Europe ; tout le rivage retentit de leurs regrets ; elles répetent mille fois le nom d'Europe ; mais le ravisseur traverse les flots, & se retourne de tems en tems pour baiser les pieds de son amante.

On remarque encore Jupiter, qui pour contenter sa flamme, se change en Cigne, en pluie d'or, en Berger, & qui se métamorphose en Aigle, pour enlever Ganimede qu'il emporte nud au séjour de l'Olympe. L'amour fait prendre à Neptune, tantôt la forme d'un Belier, & tantôt celle d'un Coursier vigoureux. Apollon devient Berger dans les vallons de Thessalie, & celui qui éclaire l'univers, se renferme dans une cabane. Que lui sert-il de connoître la vertu de chaque herbe, si cette connoissance ne guerit point sa blessure ? Il court après Daphné, à qui l'on diroit qu'il adresse ces plaintes : »Pourquoi m'évitez-vous? Arrêtez, belle »Nymphe ; je ne suis point votre enne-

» mi ; la Biche & l'Agneau ont raison
» de prendre la fuite à la vue du Lion,
» mais quel sujet vous engage à m'évi-
» ter ? L'amour, Nymphe charmante,
» la seule cause de ma poursuite.

D'un autre côté, la jeune Ariadne déplore l'infidélité de Théſée ; elle accuſe de ſon malheur & la mer & les vents & le ſommeil qui l'a trompée. Il ſemble que d'une voix entre-coupée elle laiſſe échapper ces mots : » Parjure » Theſée, eſt-il rien dans l'univers d'auſſi » cruel que toi ? Les animaux les plus fé» roces ſeroient touchés de mes maux ».

Sur un char traîné par deux Tigres, arrive Bacchus, couronné de pampre & de lierre, & environné de Satyres & de Bacchantes dont les cris font retentir le rivage. Les uns paroiſſent chancellans, & d'autres tomber ; ceux-ci boivent dans leurs timballes, ceux-là dans leurs cornets ; on en voit qui courent après les Nymphes, qui en attrapent, & qui les careſſent.

Silene eſt aſſis ſur ſon Ane : il a les paupieres appeſanties, les veines enflées, & les yeux enluminés du vin

qu'il a bû. Les Bacchantes piquent sa monture avec la pointe de leurs tyrses ; Silene s'accroche aux crins, il tombe sur le col de l'Ane, & les Satyres le redressent.

Prés de là paroît le fier Pluton, enlevant sur son char rapide l'aimable Proserpine ; elle laisse tomber les fleurs qu'elle vient de cueillir, & sur son visage sont peintes toutes les marques de la plus vive douleur. Hercule se dépouille de sa peau de Lion & se revêt des habillemens d'une femme. Celui qui purgea l'univers de monstres, qui soutint le ciel sur ses épaules, & qui portoit une massue formidable, souffre le joug que lui impose une femme, & manie le fuseau.

De longs cheveux tombent sur la poitrine velue de Polipheme, & une couronne de chêne ceint sa tête. Près de lui paissent ses nombreux troupeaux ; il est assis sut un roc, son Chien entre ses jambes, & l'amour exerce tout son empire sur le cœur de ce Berger. Il fait résonner sa musette qu'il accompagne de sa voix ; il regarde vers la mer, &

dit à Galatée qu'elle surpasse le lait en blancheur, qu'il lui a fait des guirlandes, & qu'il lui réserve un petit Ours qui combat déja contre les Chiens. Il ajoute que ses appas le consument, & qu'il voudroit savoir nager pour l'aller trouver jusqu'au fond de la mer. Galatée paroît dans un char dont elle dirige les rênes, & ce char est tiré par deux Dauphins, autour desquels bondissent les troupeaux de Protée. La Nymphe rit avec ses compagnes des ardeurs de Polipheme & de ses chants grossiers.

Des Roses, des Myrtes & les plus belles fleurs, formoient les contours de tous ces ouvrages, où *Vulcain* avoit déployé toutes les ressources de son art.

Telles sont les richesses & les beautés des lieux qu'habite la mere des Amours. C'est là que prit naissance cet Enfant malin qui captive notre liberté, qui soumet à son empire le Ciel, la Terre & la Mer, & qui sous les plus aimables traits, cache les desseins les plus cruels & les plus perfides. C'est

là que ce Dieu aîlé trouve souvent sa mere dans les bras du Dieu de la Guerre, tandis que les amours badinent autour du lit, que les uns remplissent leurs carquois de fleurs nouvellement écloses, & que d'autres voltigeant audessus du Couple amoureux, font tomber sur lui une pluie de Roses & de Violettes.



I I.

PIECES DIVERSES.

DU CRUDELI.

LE *Crudeli* a été regardé par tous ceux qui l'ont connu, comme un des esprits les plus délicats de l'Italie. Ce Poëte, à la fleur de son âge, faisoit peu de cas de la réputation qu'on s'attire par le talent de faire des Vers doux & naturels. Il aimoit à vivre gaiement, librement, sans s'embarasser de la gloire d'être Auteur. Jamais il n'écrivoit ses productions; sa mémoire les lui rendoit fidellement au besoin. Malgré son indifférence, l'agrément de ces Vers lui valut cette réputation qu'il méprisoit; il fut recherché des Grands, mais préférant toujours sa liberté à leurs promesses, à leurs offres, il ne daigna point répondre à leurs avances. Une Philosophie mal entendue lui fit refuser un poste qui l'eût enrichi en

très peu de tems. Sa générosité, & sa négligence pour ses affaires domestiques, le jetterent dans des disgraces fâcheuses. Pressé par l'indigence, il fut encore persécuté par l'imposture. Dans l'infortune, il oublia les Muses; une maladie lente lui affoiblit l'esprit & la mémoire, & l'on n'a pû qu'avec beaucoup de peine recueillir le peu de Vers qu'on a donnés au Public.

Le *Crudeli* excelloit dans le genre Anacréontique, & les deux Odes qu'il nous a laissées à la louange de *Philippe Buonarroti* & du celebre *Farinelli*, montrent assez qu'il ne manquoit point d'élévation. Il a traduit plusieurs Fables de *la Fontaine*, avec toute la précision & toute la naïveté de son original. Ceux qui entendent, l'Italien ne pourront que nous sçavoir gré de leur communiquer la traduction d'une de ses Fables; c'est la premiere qui nous est tombée sous la main. Par elle, on sera en état de juger des autres. Tout ce qui nous reste des Poësies du *Crudeli*, a été imprimé à Naples il y a quelques années dans un volume in-4°. de 70 pages.

Pièces Anacréontiques.

I.

AIMABLE Rose, va trouver celle qui méprise si fierement l'amour, celle qui perd inutilement l'éclat de sa jeunesse, & qui me fait mourir de langueur. Dis-lui de jetter les yeux sur toi, sur toi, la plus charmante des fleurs, & que tu lui retraceras son image. Dis-lui : » je suis jeune, & vous » l'êtes ; mais avec quelle rapidité s'en» vole notre jeunesse » ! Dis-lui qu'une beauté qui se cache, & qui fuit la lumiere, n'est d'aucun prix ; que toi, Rose vermeille, si tu fusses toujours demeurée au milieu des épines, tu n'aurois pas à présent l'avantage de parer son beau sein. Dis-lui de sortir de sa retraite, & d'orner l'univers d'un nouvel astre ; mais qu'elle ne rougisse point, si chacun la regarde, si chacun la désire. Ayant ainsi parlé, tombe à ses pieds & meurs, afin qu'elle apprenne, par ton exemple,

quel eſt le deſtin des plus belles choſes.

I I.

DEJA Thetis avoit reçû le Soleil dans ſes bras ; les étoiles & le char argenté de la Lune, brilloient à travers les ombres de la nuit, quand le cœur atteint du plus ardent amour, je ſautai plein d'impatience hors de mon lit, & je portai ſans bruit mes pas vers les lieux chéris & fortunés qui recelent tout mon bonheur. Je paſſai & repaſſai vingt fois devant cette aimable demeure, mais je ne vis point l'objet dont mon ame eſt épriſe. Enflammé de déſirs, conſumé d'amour, je me répoſai ſur le ſeuil de la porte, & je diſois en ſoupirant : « Chere Nicé, quand » vous montrerez-vous à mes yeux ? » Tendre Nicé, charmante Nicé, viens » à la faveur de la nuit, ſoulager mon » tourment. » A ces mots mes paupieres s'appeſantiſſoient, & le ſommeil s'emparant de mes ſens affligés, ſuſpendoit mes peines, quand j'apperçus, (O ſonge raviſſant, ſonge délicieux !)

quand j'apperçus devant moi la beauté qui m'enchante. Avec un doux sourire, elle s'assit à mes côtés. Tout l'éclat du printems brilloit sur ses joues, le feu des rubis étoit sur ses levres, sa gorge étoit d'une blancheur éblouissante, & ses yeux étinceloient comme l'Etoile du matin. Elle avança la main, & l'appuyant doucement sur ma tête : « Il » est nuit, me dit-elle ; je suis avec » vous, & vous dormez ? Eveillez-vous, » entrons dans cette grotte voisine ; » dérobons-nous à tous les regards. » En achevant ces mots, elle me prit d'un air gracieux par la main ; je serrois la sienne, & je contemplois les attraits divins de son visage. Il me sembloit que j'adressois la parole [illegible] chere Nicé, & que je lui disois : « [illegible]n, vous » êtes avec moi, je vous regarde, & » vous écoutez mes soupirs. Avec vous, » dans quels lieux pourrois-je me dé» plaire ? . . » Elle sourit, & me dit : « Ten» dre Amant, l'amour veut payer ta » constance ; viens, je vais couronner » ta flamme, & recompenser ta fidé» lité. »

III.

Ce n'est point, parce que le Ciel vous a donné les graces du corps, une belle ame, la richesse & les honneurs, que vous êtes heureux. Vous l'êtes par le présent de cette jeune Epouse, que les Dieux viennent de vous accorder. Jamais Flore n'eut à sa suite de Nymphe plus gracieuse. Aujourd'hui que l'amour vous unit à cette beauté charmante, vous n'avez plus rien à désirer, votre bonheur est complet.

IV.

Je m'étois retiré dans une caverne située sur le bord de la mer, & je tendois des pieges aux habitans des eaux. J'en tirois un à écaille argentée, lorsqu'une jeune beauté vint tout à coup s'offrir à mes regards. « Pêcheur, me dit-elle, » tandis que je me baignerai, » prens soin de mes habits » A ces mots, elle se dépouille de sa robe, puis nouant ses beaux cheveux noirs qui tomboient

en boucles sur ses épaules, dont ils relevoient la blancheur, elle défait son corset où étoit enfermée sa gorge d'ivoire, ôte son collier, & laisse tombe son dernier vêtement. Ainsi que sur le mont Ida se montrerent *Pallas*, *Junon*, *Cytherée*, telle parut à mes yeux celle dont je gardois les habits. Aussi-tôt elle se jette dans la Mer, & déployant ses beaux bras, elle se frayoit une route à travers les flots: tantôt elle frappoit des deux mains leur surface azurée, tantôt elle tournoit vers le Ciel les trésors de sa gorge, & folâtroit en mille manieres au milieu des ondes. Après qu'elle se fut lassée à cet exercice, elle revint sur le rivage, & je revis encore un moment tous ses attraits sans aucun voile. En les parcourant, je disois en moi-même: « Assurément elle » ressemble à la Mere des Amours, lors- » que sortie de l'onde, elle pressoit » avec ses doigts délicats sa chevelure » mouillée. » Je courus d'abord vers elle, & lui présentai ses vêtemens qui recouvrirent bientôt ses appas. J'osai ensuite lui adresser ces paroles: « Belle

» Nymphe, nous voilà seuls sur ce ri-
» vage écarté, & le Soleil est prêt à
» descendre chez Thetis : ah si vous
» vouliez ! . . . » Elle ne m'en laissa pas dire davantage, & m'en imposant par un de ses regards, elle rompit ma ligne & rejetta mon poisson dans la Mer, m'occasionnant par là un double regret, celui d'avoir perdu mon Poisson, & l'autre de ne l'avoir pas prise.

V.

Que fais-tu, pauvre Amant ? Dissimule ta peine. Ne dis point à Philis qu'elle a fait la conquête de ton cœur. Tes plaintes se disperseroient dans les airs. Envain demanderois-tu ce qu'elle ne doit pas t'accorder. Elle est née d'un sang trop illustre, pour qu'elle réponde à tes vœux ; mais elle est née trop aimable, elle a le cœur trop généreux, pour te laisser languir, pour te jetter dans le désespoir. Je ne te défends point de l'aimer, mais que ce soit en secret ; étouffe tes soupirs, & n'exige jamais d'elle la plus legere

faveur. Prépare toi même à voir passer cette belle, ah Dieux ! dans les bras d'un jeune homme à qui elle prodiguera ses attraits, & qui ne fera point attention à tous les charmes, à toutes les graces, dont elle a le corps & l'esprit ornés. Cependant je la vois tremblante, s'abandonner entre les bras languissans d'un Epoux sans amour, lequel sur ses levres vermeilles .... Mais tu verses des larmes ; ah ! retiens des pleurs que l'amour & la pitié font couler. Songe à quels périls tu exposerois Philis, si elle pouvoit voir l'incendie, qu'elle & les Muses ont allumé dans ton cœur.

V I.

Tu veux que je chante, mais que dois-je chanter ? Ta sensibilité ? Hélas ! ton cœur ne connut jamais que la cruauté. Chanterai-je ces superbes dédains auxquels je ne sçai comment tu as donné les noms d'honneur & de chasteté ? Mais quoi ! tu décores donc de ces beaux noms, la dureté, l'infléxibilité,

l'infléxibilité, le mépris & la haine ? Je tiendrai toujours pour une ingrate, pour une inhumaine celle qui fait souffrir son Amant...... Tu me jettes un coup d'œil fier & tu t'éloignes sans répliquer ? Ah ! Destins rigoureux ! Reviens, ah ! reviens, je vais changer de discours. Diane par sa beauté toucha le cœur d'un jeune Berger ; le Berger la trouva sensible & caressa cette Divinité. Quand l'Aurore, fille du Soleil, paroit, le Ciel, la Terre & la Mer montrent un aspect plus riant. Cette Déesse aima..... Mais où fuis-tu Nicé ? Dieux ! elle a disparu ! Amour, viens me secourir, je n'en puis plus.

V I I.

Zéphirs, retenez votre haleine ; clairs Ruisseaux, coulés plus lentement ; tendres fleurs croissés à l'entour d'elle, & vous Nymphes & Bergers, marchés sans faire de bruit ; ma Philis repose dans ce vallon.

VIII.

Un matin j'apperçus Lycoris qui se paroit le sein d'un bouquet de fleurs couvertes de rosée. Je vis des goutes de cette rosée se détacher & couler dans son sein. J'enviai leur sort, & je m'écriai : « Quand pourrai-je jouir d'un » tel bonheur, moi qui suis le plus » fidél des Amans ?

TIRCIS ET AMARANTE,

(TRADUCTION).

Tircis disoit un jour à *Amarante* : » Ah ! si tu connoissois un certain mal » qui plait & enchante ! Belle, il n'est

---

TIRSI E AMARANTA.

FAVOLA.

Tirsi diceva un giorno ad Amaranta :
Ah ! se tu conosceßi un certo male,
Che si piace, e c'incanta ;

» pas de bien sous le Ciel qui te pa-
» rût l'égaler. Moi qui en suis plein,
» je veux à l'instant t'enyvrer de ses
» délices. Laisse-moi donc faire, & ne
» crains point que je veuille te trom-
» per. *Tircis* pourroit-il tromper *Ama-*
» *rante*?

» Et comment nommez-vous le mal
» dont vous me parlez, répondit la
Nymphe? » Nous l'appellons *Amour*,
dit *Tircis*. » Voilà, reprit *Amarante*,
» un beau nom! Mais dépeignez-le
» moi si bien, que je puisse le recon-

Non è ben sotto il Cielo
Che ti paresse, o bella, a quello eguale.
Io, che già ne son pieno,
Ten voglio adesso inebriar il seno.
Ricevil dunque, e non aver timore
Ch'io ti voglia ingannar: e come mai
Amaranta ingannar Tirsi il Pastore?
Gli risponde la Ninfa: Or dimmi come
Questo tuo male ha nome?
Tirsi. *Noi lo chiamiamo* Amore.
Amar. *Il nome è bello;*

» noitre parmi les autres maux. Que
» sent-on, dites-moi? *Tircis*. Une
» peine agréable & qui nous est chere,
» qui nous remplit de joie & d'une
» douce amertume. On aime à se te-
» nir cachée, à être seulette dans
» un vallon couvert, sans être vue de
» personne, loin de ses troupeaux. Si
» vous vous mirez à la Fontaine, ce
» n'est plus vous que vous voyez; vous

Ma dammi un contrasegno, acciò ch'io possa
Tra gli altri mali riconoscer quello;
Dimmi, che si sent'egli? Tirsi. *una tal pena*
Così soave e cara
Che presso a quella ogni gran gioia è amara.
Piace lo stare ascosa
Soletta in valle ombrosa,
Non vista dalle genti,
Lontana dagli armenti.
Se tu ti specchi al fonte,
Non vedi la tua fronte;

» y voyez une autre Image. Cette
» image vous suit partout, aux bois,
» sur la montagne & dans la prairie.
» Vous ne voyez qu'elle, & vous êtes
» sans yeux pour tous les autres ob-
» jets. Une Belle, à la seule vue du Ber-
» ger qu'elle aime, rougit à l'instant,
» & elle soupire quand elle pense à
» lui, sans sçavoir pourquoi elle sou-
» pire. Elle désire en même tems,
» & craint de le voir. Après avoir

Se tu t'affacci al lago,
Vi miri un' altra imago.
Al bosco, al colle, al prato
Questa t'è sempre al lato;
Non vedi se non lei,
Per gli altri cieca sei.
È nel nostro Villaggio un Pastorello
Che al simplice apparire
Ti fa tutta arrossire,
E tu sospiri, quando pensi a quello:
E non si sa perchè, pur si sospira;
Si teme di vederlo, e si desira,
Qui riscossasi alquanto

un peu rêvé, la Bergere répondit: » C'est donc là le mal que vous me » louez tant? Il n'est pas nouveau » pour moi; je l'eprouve & je le » sens aussi bien que vous. « *Tircis* à ces mots crut être arrivé à son but, lorsqu'elle ajouta: » Je vous le repete, » je sens tout cela pour *Florise*. « A cet aveu naïf, mais cruel, le pauvre *Tircis* tombe à moitié mort sur le gazon. La Belle fuit, & le laisse étendu sur l'herbe.

Oh, oh! disse la vaga Pastorella,
E questo è il mal, che tu mi lodi tanto?
Non mi è cosa novella:
Già lo provo, e lo sento.
Tirsi a questo parlar credeasi giunto
Al sospirato punto,
Quando questa soggiunse: Io ben ravviso
Che io provo tutto questo per Floriso.
Alla risposta simplice, ed acerba
Cadde il povero Tirsi tramortito
Sul terreno fiorito:
Ella fuge, e lo lascia in mezzo all'erba.

RUSSIE.

DISCOURS.

Prononcé par M. Rahoult;

A sa Réception à l'Université de Moscou.

MRS.

La place que je viens remplir parmi vous, m'engageroit naturellement à vous parler de la Langue Françoise, si ce sujet n'eût pas été déja traité par un de mes Collegues dans un Discours aussi éloquent que solide. Sans craindre d'être accusé de prévention & de partialité, je pourrois vous dire que la Langue Françoise adoptée par toutes les nations policées, est devenue la Langue universelle; qu'elle consacre la volonté des Souverains dans ces traités qui assurent le bonheur & la tranquilité des Empires; qu'élevée en quelque sorte au dessus d'elle-même

par les Regnes éclatans de Louis XIII, de Louis XIV, & de Louis XV, par les Ouvrages immortels des Boſſuet, des Corneille & des Racine, elle a preſque remplacé les Langues d'Athenes & de Rome, dont elle égale les Chef d'œuvres dans tous les genres de compoſition. Je vous la montrerois dans nos Hiſtoriens, claire, rapide & conciſe; mâle & nombreuſe dans nos Orateurs; ſimple, naturelle & élégante dans la Poëſie légere; riche, hardie & ſublime dans l'Ode, dans l'Epopée, dans la Tragédie. Je ne vous dirois, Meſſieurs, en faveur de la Langue Françoiſe, que ce que vous ſçavez vous mêmes. Mais l'hommage que vous lui rendés, [illegible] lui donnant une place par- [illegible] dont cette Académie ouvre les tréſors, prouve mieux que tous les éloges combien elle eſt étroitement liée aux Sciences & aux Belles-Lettres, à la culture des eſprits, à cette aménité, à ce goût des Arts qui exerce un empire plus durable que celui des Armes & des Conquêtes. Contens de vos propres richeſſes, vous pouviez,

Messieurs, négliger des secours étrangers : votre Langue pleine d'énergie & de délicatesse, au jugement de ceux qui la connoissent, n'est point renfermée dans les bornes d'un état resserré : elle embrasse l'Europe & l'Asie ; elle est également propre aux Sciences abstraites, au sublime & aux graces de la Poësie ; bientôt toute la Littérature sera de son ressort. Elle traite avec succès le genre Drammatique. Vous avés des Tragédies interessantes, & dès les premiers pas que votre Nation fait dans cette carriere, elle déploie la force du génie. Enfin, Messieurs, pour rendre votre Langue immortelle, il suffiroit qu'elle eût été la Langue de ce Héros, le plus grand homme de son siécle, que le Ciel avoit placé sur le Trône de la Russie pour le bonheur & la gloire de ses Peuples ; de ce Héros qui comme l'Astre bienfaisant de la nature, a fait briller tout à coup un jour heureux à travers les ténebres d'une longue nuit ; qui de toutes les parties de l'univers a appellé les Sciences dans ses Etats ;

qui a renouvellé les Mœurs, créé les Arts & le Commerce; qui a vû naître à sa voix des Vaisseaux étonnés de voguer sur des Mers qui leur étoient jusqu'alors inconnues; de ce Héros d'une ame si élevée, si infatigable dans ses projets, si intrépide dans les Combats, toujours grand dans les détails, & n'estimant la victoire qui marcha souvent sous ses Drapeaux, qu'autant qu'elle étoit utile à la grandeur & à la félicité de sa Nation.

A ce portrait fidele, vous me prévenés, Messieurs, vous nommez Pierre le Grand: ce nom cher à vos cœurs renouvelle toujours votre reconnoissance pour l'auteur des bienfaits dont vous jouissés, & vous laisseroit des regrets sur sa destinée trop courte & trop rapide, si le Ciel jaloux de la conservation & de la prospérité de cet Empire, ne vous eût rendu Pierre le Grand dans l'auguste Elisabeth.

Oui, Messieurs, il vit, il respire tout entier dans sa fille: vous admirés dans Elisabeth la même grandeur d'ame, les mêmes vûes, le même gé-

nie. Je ne vous parle pas de cet air de majesté qui caractérise votre Souveraine ; de cette bonté auguste qui tempere en elle l'éclat du Trône, & imprime dans tous les cœurs le respect & l'amour ; de cette bienfaisance qui se plaît à faire des heureux, qui encourage les Arts & les talens, qui multiplie & perfectionne les établissemens utiles. Je ne vous dirai point avec quelle fermeté Elisabeth vange Sa Majesté Royale outragée dans l'un de ses Alliés. Déja les acclamations de la Victoire ont frappé vos oreilles ; & tandis que la foudre gronde dans des Régions éloignées, que vos armes portent la terreur chez un Ennemi auparavant accoutumé à vaincre, vous goûtés les douceurs de la Paix. La félicité regne dans les vastes Etats d'Elisabeth ; les Arts fleurissent à l'ombre de son Trône & ceignent sa tête d'une double Couronne d'olives & de Laurier.

Mais permettés-moi, Messieurs, de fixer plus particuliérement mes regards & les vôtres sur un bienfait signalé de votre Auguste Souveraine, bienfait

qui perpétue à jamais sa bonté maternelle pour ses Peuples. Vous sentés, Messieurs, que je parle de l'établissement de l'Université dans cette Capitale de l'Empire.

Pierre le Grand, convaincu du pouvoir des Sciences sur la révolution des esprits & des mœurs, avoit fondé une Académie dans cette Ville qu'il a tirée du sein des eaux, & qui est devenue par sa situation heureuse le centre du Commerce & de l'Empire. Il avoit rassemblé par ses bienfaits des Sçavans & des Artistes, pour former cette Société, qui dès son berceau a été si fameuse, & qui a toujours soutenu depuis sa célébrité. Avouons-le cependant, Messieurs; les avantages qu'a procurés l'Académie de Pétersbourg ne suffisoient pas aux besoins de la Nation. Un petit nombre de genies cultivés pas des soins particuliers pouvoit entrer dans la carriere des Sciences, mais la source n'en étoit pas encore assez accessible. Cette Ville fameuse qui renferme une jeune & florissante Noblesse, restoit sans Ecole publique

& sans études réglées ; le progrès des Lettres demandoit un établissement plus universel.

Elisabeth acheve & perfectionne ce qu'un Pere immortel avoit commencé. Toujours animée du même génie qui inspira *P. le G*; toujours occupée des mêmes vues pour la gloire & la félicité de son Empire, Elle consacre son Regne par une institution dont ses Peuples recueillent dès à présent les fruits précieux. Oui, Messieurs, par les bienfaits & sous la protection de votre Auguste Souveraine; Moscou voit s'élever dans ses murs une sçavante Université, où la Noblesse instruite par des Maitres habiles, puise sans peine les connoissances politiques & militaires. Les Langues d'Athenes & de Rome qui sont la source de la vraie Littérature & du goût, négligées nécessairement jusqu'alors, commencent à être plus connues ; & des progrès rapides dans les Sciences & dans les Langues en font espérer de plus grands encore pour l'avenir.

Je le dirai, Messieurs, sans crain-

dre qu'on me soupçonne de vous flatter. Il est dans le génie de cette Nation une sagacité, une pénétration vive qui saisit d'abord tous les objets qu'on lui présente. Avec ces dispositions favorables qui présagent pour l'Université de Moscou les plus heureux succés, que ne doit-elle pas se promettre de la bienfaisance de l'Illustre Curateur (1) qui la soutient & l'anime. Grand sans faste au sein des honneurs & de la Cour, il aime à s'occuper du progrès des Arts & des Sciences. Citoyen utile à sa Patrie pour le seul plaisir de la servir, il fuit la vanité des éloges & ne veut que les mériter. Que sa modestie souffre un moment que je lui offre parmi vous ce tribut personnel, & que ma bouche soit l'interprête de vos propres sentimens. Permettés-

[1] Iwan Iwanowitch de Chouvaloff, Chambellan de sa Majesté, Chevalier des Ordres de Sainte Anne & de Saint Alexandre de Russie, &c.

moi, Messieurs, de me feliciter aussi moi-même, d'être associé à vos fonctions, & de partager avec vous la gloire de me consacrer aux progrès des Lettres & de la vertu.



ESPAGNE.

Suite de l'Essai de Don Velasquez, sur les Lettres inconnues qui se trouvent sur les anciennes Médailles, & sur les Monumens d'Espagne.

APRÈS avoir expliqué dans les trois premieres sections tout ce qui peut nous faciliter l'intelligence des anciens Alphabets, l'Auteur passe dans la quatriéme Section à l'usage qu'il faut faire de ces Alphabets, pour déchiffrer les Médailles & les Monumens anciens. Cette Section qui occupe le reste de l'ouvrage, contient 80 pages.

Comme il y a plus d'une difficulté & d'un obstacle, pour parvenir à l'interprétation des anciennes inscriptions, l'Auteur previent qu'il pourroit arriver qu'il n'expliquât pas quelques-unes de ces Inscriptions, sans que pour cela on fût en droit d'attaquer son

Systême sur ces Alphabets. C'est ce qui est arrivé particulierement par rapport aux Inscriptions Etrusques. C'est aussi ce qu'on éprouve par rapport aux Inscriptions de plusieurs Médailles Latines que l'Espagne possede, & dont on ignore encore aujourd'hui la vraie signification. Tel est ILNO dans les Médailles de *Obulco*; SAGA, ISCER & SOCED, dans celles de *Castulo*; Q. ISC. F.L.Q.V.E. dans celles qu'on attribue à *Calagurris Tribularia*; Q. EN. C. P. C. M. A. & P. L. L. F. dans celles de *Emporia*; & enfin la Médaille de *Saguntum* écrite en Langue Latine & Celtibérique.

M. *Velasquez* commence ses Observations par les Médailles Celtibériques. Les Lettres de cette Langue, dit-il, peuvent se lire non-seulement de la gauche à la droite, comme les Latines, mais aussi de la droite à la gauche, comme les Arabes & les Hebraïques. Les anciens Grecs écrivoient ainsi, usage qu'ils avoient pris, selon *Pausanias*, des Pheniciens; ce qui est aussi attesté par M. le *Clerc*. Notre Antiquaire

assure en avoir vû une de IRIPPO dans laquelle on liroit OPPIRI, qui en est le mot renversé. Lorsque ces Médailles ont deux lignes l'une sur l'autre, on peut lire la premiere de la droite à la gauche, & la seconde de la gauche à la droite.

Il faut y chercher principalement les noms des Villes & des Peuples anciens d'Espagne. Dans les Médailles de *Bibilis*, *Italica*, *Emporica*, *Segobriga*, *Carista*, *Toleta*, le nom est sur le revers audessus des Chevaux qui se trouvent sur toutes ces Médailles. Dans d'autres, le nom se trouve du côté de la tête. Quelquefois le nom de la ville est partagé, de sorte qu'une partie se trouve du côté de la tête, & l'autre sur le revers. Souvent le nom du peuple est précédé des Lettres initiales, des Titres & surnoms qui lui sont attribués. On sçait, par exemple, que les Villes de *Osca*, *Aria*, *Tarraco*, *Karthago*, *Celsa*, *Segovia*, ont eu les surnoms de *Victrix*, *nobilis*, *nova*, *libera*; aussi trouve-t-on en caractere Celtibérique les Lettres

initiales de ces mêmes titres, dont les noms Grecs sont NIKHTEIPA *Victrix*, NEOΣ *Novus*, EYΓENHΣ *Nobilis*, AYTAPXOΣ *Liber*. Il y a des cas où une Médaille représente des deux côtés deux peuples différens, ce qui dénote leur alliance & leur conféderation reciproque; c'est ainsi que *Bilbilis* & *Italica* se trouvent jointes ensemble dans une médaille, ainsi que *Sibilis* & *Turiaso* dans une autre.

Il ne faut pas toujours chercher dans les Médailles, les noms des Villes, avec la même ortographe que leur donnent les Auteurs anciens; les Romains ne pouvant souvent prononcer les noms des peuples Cantabres, ont été obligés de les adoucir. C'est ainsi qu'ils ont nommé *Clunia* un peuple d'entre les Celtiberes, dont le nom barbare étoit *Clovnoo*. Il arrive encore que quelques unes de ces Médailles regardent des peuples, dont la mémoire n'a été conservée par aucun ancien Auteur, de sorte qu'elles sont pour ainsi dire les uniques Monumens de leur existence. Telle est une

Médaille Latine d'un peuple de la Beltique nommé *Amba*, dont M. *Velasquez* n'a trouvé de trace dans aucun ancien Géographe.

Parmi les abbréviations des noms, il y en a où l'on n'a conservé que la premiere & la derniere syllabe : c'est ce qu'on voit dans une Médaille concernant *Ilipense*, où il n'y a que les syllabes *il* & *se*.

Quelquefois les Medailles ne sont distinguées du côté de la tête, que par le nom des anciens lieux de l'Espagne, & d'autrefois par celui des Princes, Capitaines & Généraux célèbres.

On a vû que les sept premieres tables qui accompagnent le présent Essai & qui n'en sont pas la partie la moins utile, contenoient les Alphabets de toutes les Langues, qui peuvent servir à l'intelligence des anciennes Medailles. Les cinq tables suivantes renferment la tête & le revers des Medailles sur lesquelles l'Auteur a rassemblé une partie des Observations qui sont l'objet de cette quatriéme Section.

Jusqu'ici ces observations n'ont été que générales. Avec leur secours, l'Auteur entreprend d'interpréter quelques Médailles Celtibériques pour ce qui regarde leurs lettres & les villes ausquelles elles appartiennent.

Il se réserve d'ailleurs d'entrer dans un plus grand détail dans l'ouvrage qu'il se propose de donner, sur la suite complette de toutes les Médailles Latines, Gothiques, Arabes & Castillannes qui sont en Espagne. Cette promesse doit faire un point de vûe flatteur pour les Amateurs de l'antiquité.

La premiere Médaille Celtibérique qu'il examine, représente d'un côté une Tête barbare nue, avec un collier tourné vers la gauche. Sur le revers est un Cheval courant seul du même côté, & au-dessous est ce nom *Osé* ou *Osk*; L'incertitude de la troisiéme lettre qui peut être un Epsilon ou un Kappa, fait qu'on peut l'attribuer ou à *Oska* Ville de la Province Taraconnoise ou à *Osensés* autre Peuple. Aulieu d'un Cheval tout seul, plusieurs des Médailles suivantes représentent un Homme cou-

tant à Cheval ; quelque fois la lance à la main, & d'autrefois ayant une palme. M. *Velasquez* auroit bien dû dire, pourquoi l'usage de ces Peuples étoit de mettre sur le revers de leurs Médailles des Hommes à Cheval. Une de ces Médailles a d'un côté une Victoire couronnée, avec des aîles, tenant une palme & marchant vers la gauche, ayant à côté d'elle ces trois lettres O S I, & sur le revers un Eléphant foulant au pied un Serpent, ayant au dessous ces lettres T S E C D E. L'Auteur releve ici l'erreur où l'on a été au sujet de cette Médaille que l'on a crû regarder *Osicerda* : il assure qu'elle appartient à *Ocilis* & *Segeda*, Villes de la Taraconoise, dont les noms se trouvent dans cette Médaille, l'un en lettres Latines, & l'autre en caracteres Celtibériques. Cette Médaille a trait à la Victoire que le Consul *Claudius Marcellus* remporta l'an 600 de Rome sur les Peuples *d'Ocilis* & de *Segeda* qui s'étoient ligués ensemble pour se révolter. On y a mis d'un côté un Eléphant, parce qu'en effet le Roi *Massi-*

nissa en ayant envoyé quelques-uns aux Romains, ce fut ce qui détermina la Victoire en leur faveur, parce que les Ennemis furent effrayés à la vûe de ces animaux, & que dès ce moment ils prirent la fuite. On sent bien que TSECDE a pû être changé en *Segeda*, le C s'étant adouci en G & les autres consonnes s'y trouvant.

Après avoir expliqué 25 Médailles Celtibériques, M. *Velasquez* rapporte deux Inscriptions écrites dans cette même Langue. La premiere étoit sur un vase d'argent pesant dix onces, qui fut trouvé l'an 1618 près des ruines de *Castulo*. Le Marquis de la *Aula* qui en a été Possesseur, en parle ainsi dans une lettre écrite à *Rodrigo Caro*. » On » a trouvé dans ce vase plusieurs Mé» dailles Celtibériques, & Latines Consu» laires. Les caracteres Grecs qui étoient » sur ce vase, se peuvent lire ainsi » LIÆI ET KORVPHÆI ». On peut conjecturer que ce Vase se portoit en dansant dans les Fêtes qui se faisoient en l'honneur de *Bacchus*, & il falloit qu'on y bût continuellement, ce Vase

n'ayant point d'appui, sans quoi on auroit été dans le cas de répandre le vin. Les lettres Celtibériques du Vase répondent à celles ci ANAN. NEK. ΣOP. ZΦAN. On voit que tous ces mots sont abrégés; en les restituant, il faut lire ainsi :

ANANeosomenais, *Renovandis.*

NEKuon, *Manium.*

ΣOPaxos, *Vas.*

ZΦANgais, *epulis*, ou *victimis.*

La seconde Inscription étoit sur une pierre qui se trouva près de l'Hermitage de *Nuestra Segnora del Cid*, près de la *Iglesuela*, lieu du Royaume d'Arragon sur les Frontieres de Valence. *Lastanosa* l'a copiée fidelement. Les mots Grecs qui y sont, s'expliquent ainsi : *super novam sylvam pluit, ibi satio pratum.* L'Auteur conjecture que ce n'est qu'un fragment d'un autre Inscription plus étendue, ce qui suposeroit que ce seroit quelque Déité des anciens Espagnols, qui parleroit de ses attributs & s'y vanteroit de fertiliser la terre en y envoyant la pluye. On peut rendre ceci encore plus vraisemblable, en

supposant

ſuppoſant que cette Médaille ſeroit à l'honneur d'une Divinité champêtre, protectrice des Laboureurs. On trouve dans la collection de *Gruter*, pluſieurs exemples de Divinités anciennes parlant de leur propres vertus & attributs.

L'Auteur continue d'établir ſes conjectures ſur les Médailles Turdétanes & Baſtulo-Phéniciennes. Ce ne ſont plus des Chevaux dans la plupart de ces Médailles. On y voit à leur place des Taureaux, qui vraiſemblablement repréſentent le Bœuf Apis, dont les Egyptiens tranſmirent le culte aux Turdetans. Celles des Baſtulo-Phéniciens ſont ſouvent à l'honneur de leurs Dieux ou de leurs Héros. On en trouve dans ce Volume quatorze d'interprétées, ſans compter les trois autres Médailles bilingues.

Les huit dernieres Tables renferment toutes les Médailles interprétées dans l'ouvrage, & elles ſont exécutées avec beaucoup de netteté & de préciſion.

Il ne reſte plus qu'à rendre compte

des sources où a puisé M. *Velasquez* pour toutes ses recherches. Ce sera en même tems donner quelque indication des trésors Littéraires que renferme l'Espagne. Non-seulement le Cabinet de Médailles de l'Académie lui a été ouvert, mais il a eu encore l'usage des collections de Messieurs :

Don *Martin de Ulloa*, Membre de l'Académie.

Don *Joseph Carbouel*, aussi Membre de l'Académie.

Don *Jean Antoine de las Infantas*, Chanoine de Tolede.

Le Pere *André Maro Burriel*, Jésuite.

Don *François Perez Bayer*, Professeur de Langue Hébraïque dans l'Université de Salamanque, & Chanoine de Barcelonne.

D. *Manuel Trabuca y Belluga*, Chanoine de Malaga.

Le Marquis de *la Canada*, à Cadix.

D. *Pierre Zevallos*, à Cordoue.

D. *Pierre de la Cueva*, Ministre de la Chancellerie Royale de Grenade.

D. *Livino Leyrens*, à Séville.

Don *Bernard Estrad*, Commissaire des Guerres.

Don *Manuel Fernandez Barca*, à Malaga.



DANNEMARK.

I.

DESCRIPTION

Des Curiosités les plus remarquables qui se voyent dans le Cabinet du Roi de Dannemark à Copenhague.

CEtte Collection est contenue en huit chambres bâties au dessous de la Bibliothéque Royale qui est très bien fournie. Ces chambres sont bien remplies & contiennent les merveilleuses productions de la Nature & de l'Art que les différens Monarques du Dannemarck se sont procurées en divers tems.

La Collection de Médailles qui sont rassemblées ici & qui occupent seules une de ces chambres, est une des plus entieres qui se trouvent en Europe. Les

Antiques font à part, & elles font arrangées avec beaucoup d'ordre. Une autre Tablette contient les Médailles contrefaites, & entre autres les Padouannes. Quoiqu'on connoiffe ces dernieres pour être contrefaites, elles font fi belles & fi finies, qn'elles approchent de fort près des Originaux. Outre ces Antiques, il y a une fuite de Médailles des Nations Européennes, qui eft extrêmement complette.

Ces Médailles occupent toute une chambre: les autres renferment les curiofités de toute efpece que nos bornes ne nous permettent pas de décrire. Nous ne ferons que nous arrêter aux plus remarquables.

On voit le célebre Enfant pétrifié dont *Bartholin*, *Paré*, *Licet*, & tant d'autres ont fait mention. Cet Enfant eft fans contredit un fœtus humain, & cependant c'eft aujourd'hui une vraie pierre, & auffi dure que celles qu'on tire des carrières. Cette pétrification a eté tirée du ventre d'une Femme de Sens en Champagne, qui la portoit depuis 21. ans. Plufieurs Médecins & Chirur-

giens furent présens à l'extraction de cet étrange fœtus qui est encore tel qu'ils l'ont décrit. La Tête, les Epaules & le Ventre sont d'une couleur blanchâtre, qui ressemble parfaitement à de l'albâtre. Le dos & les reins sont un peu bruns & plus durs. Enfin depuis les hanches jusqu'en bas, c'est une pierre dure comme du caillou, ou plûtôt comme les pierres qu'on tire de la vessie par l'opération de la Taille. Toute la partie d'en bas est d'une couleur rouge. Le Fœtus est de la grandeur d'un fruit de sept mois. Cette femme s'est toujours plainte d'une pesanteur & d'une fraicheur dans un des côtés du Ventre. On pouvoit sentir l'Enfant; mais il étoit impossible de l'ôter de là, parce qu'au lieu d'être dans la matrice, il étoit dans les trompes de Fallope; de sorte que si ç'avoit été un Enfant comme les autres, il ne seroit pas venu au monde par la voye ordinaire. Quand les Médecins & les Chirurgiens eurent satisfait leur curiosité, on l'apporta à Paris où le Mari de cette Femme le vendit à un Jouaillier de Venise qui

étoit pour lors dans cette Ville, pour le prix de 400 livres, monnoye de France. Frederic III, Roi de Dannemark, étant depuis à Venise, l'acheta de ce même Jouaillier 1200 livres, & le joignit à sa Collection. Ce Fœtus a été extrait en 1582.

On y voit aussi deux Dents d'Eléphant qui furent tirées d'une carriere de pierre en Saxe, où elles étoient enveloppées dans un bloc. Elle pesent chacune 250 livres, & on conjecture qu'elles ont été ainsi pétrifiées du tems du déluge.

On montre encore un Œuf pondu par une Femme, ce qui paroît incroyable à ceux qui ne connoissent pas l'œconomie animale. Cependant bien des Anatomistes conviennent que les Femmes font une sorte d'Œufs qui n'ont pas cependant cette forme dans la derniere perfection. L'Œuf dont on parle ici est de la grosseur d'un Œuf de Poule. C'est une Femme Saxonne qui en accouchant d'un Enfant bien conformé, a aussi rendu deux Œufs dont celui-ci en est un.

Il y a encore une Corne qu'on prétend être de Licorne. Elle eſt longue d'environ ſix pieds, torſe & en ligne ſpirale, pointue au ſommet, blanche comme de l'Ivoire & de la même eſpece que celle qu'on voit aux portes & aux fenêtres des Apoticaires de Londres. Au reſte ce n'eſt pas la Corne de la Licorne terreſtre ; mais elle vient de la tête d'un Poiſſon qui eſt une eſpece de Baleine, nommée Narwal, & plus connue ſous le nom de Licorne de Mer.

On trouve à la racine de cette prétendue Corne, une partie du crâne du Poiſſon, & comme elle croît dans le côté droit de la tête, ce doit être plûtôt une Dent qu'une Corne.

Il y a dans une autre chambre deux morceaux de mine d'argent les plus conſidérables qui ſoient dans le Monde. L'un peſe 560 livres, & il eſt eſtimé 5000 écus ; l'autre un peu moins conſidérable, n'eſt eſtimé que 3076 écus. La plus grande a cinq pieds ſix pouces de long, & l'autre a quatre pieds. Pour la forme, ils reſſemblent à de

vielles solives ; ils sont si riches qu'ils contiennent au moins trois parties d'argent. La pierre est d'ailleurs blanche, ressemblante à du marbre, mais beaucoup plus dure. Elle est remplie de larges crevasses toutes d'argent vierge, & représentant en plusieurs endroits des branches d'arbres. Quelquefois aussi l'argent s'éleve un ou deux pouces au-dessus de la pierre & représente des petits arbres ou arbustes. Les Chymistes qui sont si entêtés de l'arbrisseau d'argent qu'ils appellent l'*Arbre de Diane*, & qu'ils fabriquent avec beaucoup de soin & de peine en dissolvant l'argent, devroient considérer que ces arbres artificiels sont toujours bien audessous des arbrisseaux naturels semblables à celui dont on vient de parler.

On fait voir des piéces d'Ambre très considérables, dont quelques-unes pesent jusqu'à soixante onces. On les a trouvées sur de vieux arbres qui étoient enterrés dans les fossés qu'on a ouverts autour de la Ville.

On montre encore l'os de la cuisse

d'un homme qui a trois pieds trois pouces de long. Sa tête avoit deux pieds cinq pouces de circonférence : ainsi on peut juger de la taille du Géant dont provient cette cuisse. Il y a deux coquilles de Petoncle aussi dures qu'une pierre, qui pésent ensemble 480 livres, & qui peuvent contenir douze pintes de liqueur, chacune. On les a trouvées dans les Indes Orientales. Le poisson qui y renfermé, est un mets délicieux. Si par malheur quelqu'un met le bras ou la jambe entre les deux coquilles, quand le poisson est envie, elles se serrent & se ferment avec tant de violence qu'elles coupent net cette partie du corps. Quelle force ne faut-il pas qu'ait un poisson pour ouvrir & fermer des coquilles aussi monstrueuses ! Aussi les remplit-il parfaitement. On peut voir deux coquilles du même volume dans le Jardin de *Chiswik*, appartenant à Milord *Burlington*, où elles sont placées sur les deux plus petits jets de sa cascade. M. *Pitt* en a de pareilles dans sa Collection d'Histoire Naturelle.

On conserve comme un monument

respectable une grande table de marbre dont les veines représentent naturellement la figure exacte d'un crucifix avec un corps humain qui y est cloué. Quelques personnes y soupçonnent de l'artifice ; cependant plus on la regarde de près, & plus on est convaincu de la réalité de l'image. Il n'y a même rien de bien extraordinaire dans ce jeu de la nature. Tout le monde sçait que le marbre de Florence est veiné de façon, qu'il represente naturellement des arbres, des maisons, des rivieres, & jusqu'à des morceaux de ruine. Lorsqu'on employe un habile homme pour assembler les morceaux de ce marbre, on jureroit au premier coup d'œil qu'un Peintre y a travaillé. On a vû à Londres un trait de cette espece bien plus frappant dans un caillou d'Egypte, qui en conséquence a mérité place dans le cabinet de M. *Hansloane*. M. *Falkener*, lapidaire habile, ayant rompu un petit morceau de ce caillou vers l'extremité, pour pouvoir mieux guider sa coupe, vit avec étonnement que les veines du caillou rompu en cet endroit repré-

sentoient le visage d'un homme, & en y regardant de plus près, il fut frap- de l'exacte ressemblance qu'il y trouva avec la physionomie de l'ancien Poëte *Chaucer*. Cette ressemblance est si réelle, qu'il n'y a personne de ceux qui ont vû les anciens portraits de *Chaucer*, qui la révoque en doute.

On a placé dans une autre chambre les Curiosités Artificielles, entre lesquelles on remarquera un Squelette d'yvoire parfaitement conforme à un Squelette humain, & si artistement fait, que le plus fin Anatomiste le prendroit pour naturel : il a deux pieds & demi de haut; un Vaisseau de guerre avec tous ses agrês en Yvoire, avec des canons d'argent; une montre entierement faite d'Yvoire, jusqu'aux roues, dont on assure que le mouvement est fort bon; enfin plusieurs autres ouvrages artificiels en corne, en cuivre & en bois.

Dans une autre chambre, sont les Armes & les Habillemens de toutes les Nations du monde.

On montre encore la grande Corne Danoise d'or pur; elle pese 102 onces & demie, & a deux pieds neuf pou-

ces de long : elle fut trouvée par hazard l'an 1639 dans le Diocèse de Rippon, en Jutlande, par une Paysanne. C'est sans doute un Morceau d'une grande antiquité, comme on le voit par les Hyérogliphes & les figures monstrueuses qui vraisemblablement représentoient les Dieux du Pays. Il est à présumer que les anciens Danois s'en servoient dans leurs sacrifices, ainsi que les Assyriens & d'autres Nations Payennes auxquels elles tenoient lieu de Clairons & de Vases à boire.

On conserve dans la même chambre la célebre Corne d'Oldembourg de pur argent doré, & ornée de diverses couleurs, telles que la pourpre & le verd. Elle pese environ 4 livres. Les Antiquaires débitent beaucoup de Fables sur cette Corne, & voudroient la faire passer pour être de l'an 989 ; mais le travail qui en est beaucoup plus moderne, dément cette supposition.

On fait voir aussi un Noyau de Cerise sur lequel sont gravées 220 Têtes, mais qui sont toutes assez mal faites ; ensorte que cette curiosité est

beaucoup au dessous du Noyau de Cerise qu'on voit actuellement en Angleterre, & sur lequel il y a 124 Têtes, mais si nettes qu'on peut distinguer les Têtes des Papes, des Rois & des Cardinaux, par leurs Thiares, leurs Couronnes & leurs Chapeaux. Cet Ouvrage merveilleux a été fait par un malheureux renfermé dans une prison de Dantzic, où il n'avoit qu'un très foible rayon de lumiere à l'aide duquel il a fini ce travail. Il est bon d'ajouter que l'homme à qui fut présenté ce chef-d'œuvre de patience & d'industrie, ne le paya que quatre guinées, en plusieurs fois: circonstance d'autant plus frappante, qu'à peine il fut entre ses mains qu'il le vendit 6000 livres à un Anglois.

Enfin parmi les Urnes Sépulchrales de différentes nations qu'on y conserve, il y en a six d'or très pur qui ont été trouvées en 1688 par un Paysan qui labouroit sa terre dans la Province de *Fruenen* en Dannemarck. La plus grande pese deux onces & demie; elles contenoient toutes une petite quantité de cendres. *Vormius* &

quelques autres Ecrivains avoient soûtenu que c'étoit la coûtume des Peuples du Nord, de brûler leurs morts & d'en rassembler les cendres dans des Urnes d'or, sans que personne eût voulu suivre ce sentiment ; mais on doit sans doute y souscrire depuis cette heureuse découverte *(a)*. On a aussi rassemblé dans cette piece beaucoup d'Urnes Lachrymales.

(1) Ne seroient-ce point plutôt les cendres de quelques Familles Romaines, qui, quoique dans des Colonies éloignées, conserverent les usages des Romains.



II.

LE BONHEUR DU DANNEMARK, SOUS UN ROI PACIFIQUE.

IDYLLE.

Par M. MALLET, Professeur de Belles-Lettres Françoises à Copenhague, Honoraire de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Lyon.

ARTS, lumieres, talens, dont l'Europe est si vaine,
Remedes tant vantés à la misere humaine,
Où sont ces jours heureux par vos soins adoucis
Et ces hommes nouveaux que vous aviez promis ?
Cessons-nous d'attacher le plaisir à nous nuire,

L'honneur à nous venger, la gloire à nous détruire ?
Et l'aveugle intérêt, fléau de l'Univers,
Est-il à votre aspect rentré dans les enfers ?
Hélas ! un bruit confus de nouvelles tempêtes
Porte plus que jamais l'effroi dans ces retraites;
De l'aurore au couchant des peuples de soldats
Se cherchent agités du démon des combats.
Tels que d'affreux torrents échappés des montagnes,
Leurs bataillons épars désolent les campagnes,
Et des fleuves Germains les flots ensanglantés
Ne baignent déja plus que des bords dévastés.
Les mers mêmes, les mers que peuploit l'industrie,
Nouveau théâtre ouvert à notre barbarie,
Ne servent qu'à porter à mille nations
L'exemple & les fureurs de nos dissensions.
Ainsi c'étoit trop peu de Cités désolées,
De familles en deuil, errantes, exilées,
Pleurant en vain un fils arraché de leurs bras,
Un pere, un tendre époux victimes des combats :
L'implacable fureur, les haines immortelles
Font voler les guerriers à des horreurs nouvelles;
Le reste de leur sang doit donc être versé,

Et le glaive tranchant ne tomber qu'émoussé ?
Beaux arts, Est-ce donc là cette gloire si pure
Qui de l'humanité devoit venger l'injure ?
Mais que dis-je ? Et pourquoi trop plein de ses douleurs
Mêler à leur portrait de si noires couleurs ?
Il est, il est encor des régions tranquilles :
Pacifiques vertus, vous avez des asyles,
Et des heureux Danois l'Auguste Souverain
Vous assura toujours un ciel calme & serein.
Qu'ailleurs dans les conseils l'ambition perfide
Un poignard à la main délibere & décide,
Qu'elle cherche la gloire à travers les forfaits
Et de pleurs & de sang compose ses succès :
Chez lui l'humanité conduisant la prudence
Ne fait que par le bien éclater sa puissance,
Et son trône ne doit qu'à l'ordre, à l'équité
Les solides progrès de sa prospérité.
De ses vastes états les bornes respectées
Sur les états voisins ne seront point plantées ;
Mais son nom y jouit d'une heureuse splendeur
Que se promet en vain le farouche vainqueur.
Sous ses yeux vigilants l'innocence timide
Ne redouta jamais un opresseur avide.
De l'une à l'autre mer ses agiles vaisseaux

Font respecter ses droits sur l'empire des eaux,
Et ses mains en cent lieux répandant ses largesses
En font pour ses sujets des sources de richesses.
Des rives du Levant il leur ouvre les ports
Et des trésors de l'Inde augmente leurs trésors.
La fortune à sa voix facile & libérale [1]
Accorde à tous l'espoir d'une faveur égale;
Des lieux qu'elle enrichit leur ouvre les chemins
Et court audevant d'eux un trésor dans les mains.
Là par d'autres secours la même bienfaisance [2]
Se dévoue aux besoins de la timide enfance:
La vertu qui dicta de si nobles projets
Les conduit sous un nom garant de ses succès.
Déjà dans un asyle où veille l'industrie,
Ces tendres rejettons croissant pour la patrie

---

(1) Ces vers désignent la suppression de la Compagnie des Indes Occidentales, le Commerce aux Isles Danoises de l'Amérique rendu libre, & les gratifications accordées par le Roi pour l'encourager.

(2) L'institut de *Christianshaven*, que le Roi a fondé il y a quelques années, par les soins de M. le Baron de Bernstorff, Ministre d'Etat: on y éléve de pauvres enfans pour la Marine & les Manufactures.

Cultivés, réunis, à sa prospérité
Vont consacrer les fruits de leur fécondité.
Tandis qu'aux champs voisins la Victoire homicide
Sur des tas de mourants traîne son char rapide,
Ici du Souverain les soins & les bienfaits
A l'indigence infirme élevent des palais [3].
Sur ces fronts abattus qu'a flétris la souffrance,
Déjà renaît le calme & brille l'espérance;
Et leur zele animant les restes de leur voix,
Se consacre à bénir le plus sage des Rois.
Ainsi par ses vertus cet Ange tutelaire
Sait desarmer pour vous la céleste colere :
Heureux Danois, ainsi sans trouble, sans terreurs
La pitié seule encore a fait couler vos pleurs.
Tranquilles au mileu des voisines tempêtes,
Son bienfaisant génie en garantit vos têtes,
Fait luire en vos climats des jours calmes & purs,
Et fleurir la justice & la paix dans vos murs.
Aux champs de vos aïeux vous voyez vos familles
Sur les épis serrés émousser leurs faucilles,

---

(3) Le nouvel Hôpital de Frédéric.

Autour de vos foyers regne le doux loisir,
Et l'abondance encore y nourrit le plaisir.
O jours trop peu vantés d'un regne pacifique !
Le Monarque est heureux, l'allégresse est publique;
Sa gloire est sa vertu, le Peuple la chérit,
L'Europe la révére, & le Ciel la bénit.
Comme aux jours du printemps un soleil sans nuages
Fait taire en paroissant les vents & les orages,
A son riant aspect les êtres ranimés
D'amour & de plaisir se sentent enflammés,
Et longtemps après lui ses feux éteints dans l'onde
Laissent encor la terre éclairée & féconde:
Ainsi coulent les jours d'un Prince bienfaisant,
Du Ciel en son amour doux & rare présent!
Jusque chez ses voisins l'espoir, la confiance [4]
Accompagnent ses pas, naissent à sa présence;
A leurs yeux enchantés c'est un Ange de paix,
Le monde à leurs transports pense voir ses sujets.
Tout prend sous son empire une face nouvelle,

(4) Les acclamations & toutes les marques de la joie la plus vive par lesquelles les Habitans de Hambourg firent éclater leur amour & leur admiration pour le Roi, lorsqu'il honora cette Ville de sa présence en 1756.

Les arts reconnoissants, qu'il aime, qu'il appelle [5],
Guidés par un Mécéne & pleins de son ardeur,
Vont aux âges futurs transmettre sa grandeur.
Dans un Temple superbe, ici l'Architecture [6]
Prête à sa piété son auguste parure;
Là va naître bientôt sous de savantes mains [7]
Cette image d'un Roi, bienfaiteur des humains.
Déjà je crois la voir cette image adorée,
Par la reconnoissance & l'amour consacrée.
Sur ce front plein de grace, une noble fierté
Laisse unir à ses traits la tendre humanité;
La vertu la couronne, & la fidelle Histoire
Dans ces mots qu'elle grave éternise sa gloire:

CE PRINCE AMI DES ARTS, DES TALENS, DES VERTUS,
D'UN PEUPLE FORTUNÉ PERE SOIGNEUX ET TENDRE,
HÉRITA D'UN EMPIRE A L'AGE D'ALEXANDRE,
ET LE RÉGIT COMME TITUS.

---

(5) L'Académie des Arts qui par la munificence du Roi & les soins de son Président, M. le Comte de Moltke, grand Maréchal de la Cour, est aujourd'hui dans un état très florissant.

(6) La nouvelle Eglise d'Amaliembourg qui sera toute construite en marbre, sur les desseins de M. *Jardin*, Architecte du Roi.

(7) La Statue Equestre du Roi que M. *Saly*, Sculpteur de S. M. T. C. est chargé de faire.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

ANGLETERRE.

ALLEMAGNE.

ITALIE.

RUSSIE.

ESPAGNE.

DANNEMARK.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du présent mois. A Paris, ce 20 Juin 1758.

DEPASSE.




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06371 1728
A 489890
Digitized by Google

